

Le Mauvais Genie

Comtesse de Segur

Table of Contents

<u>Le Mauvais Genie</u>	1
<u>Comtesse de Segur</u>	1
<u>I. UNE DINDE PERDUE</u>	1
<u>II. DEUX DINDES PERDUES</u>	3
<u>III. L'ANGLAIS ET ALCIDE</u>	8
<u>IV. RACLEE BIEN MERITEE</u>	12
<u>V. TOUS LES TURKEYS</u>	18
<u>VI. LES PIECES D'OR DE M. GEORGEY</u>	22
<u>VII. DINER DE M. GEORGEY</u>	26
<u>VIII. FAUSSETTE D'ALCIDE</u>	32
<u>IX. IL A JULIEN</u>	36
<u>X. LE COMLOT</u>	39
<u>XI. DEPART POUR LA FOIRE</u>	43
<u>XII. VOL AUDACIEUX</u>	44
<u>XIII. TERREUR DE MADAME BONARD</u>	48
<u>XIV. DINER AU CAFE</u>	51
<u>XV. REVEIL ET RETOUR DE JULIEN</u>	55
<u>XVI. LES MONTRES ET LES CHAINES</u>	57
<u>XVII. LES GENDARMES ET M. GEORGEY</u>	62
<u>XVIII. COLERE DE BONARD</u>	65
<u>XIX. LA MALADIE</u>	69
<u>XX. L'ENGAGEMENT</u>	72
<u>XXI. LES ADIEUX</u>	77
<u>XXII. LES MAUVAIS CAMARADES</u>	81
<u>XXIII. LE MAUVAIS GENIE</u>	84
<u>XXIV. LES PRISONNIERS</u>	86
<u>XXV. VISITE AGREABLE</u>	89
<u>XXVI. CONSEIL DE GUERRE</u>	93
<u>XXVII. BATAILLE ET VICTOIRE</u>	97

Le Mauvais Genie

Comtesse de Segur

This page copyright © 2004 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- I. UNE DINDE PERDUE
- II. DEUX DINDES PERDUES
- III. L'ANGLAIS ET ALCIDE
- IV. RACLEE BIEN MERITEE
- V. TOUS LES TURKEYS
- VI. LES PIECES D'OR DE M. GEORGEY
- VII. DINER DE M. GEORGEY
- VIII. FAUSSETE D'ALCIDE
- IX. IL A JULIEN
- X. LE COMLOT
- XI. DEPART POUR LA FOIRE
- XII. VOL AUDACIEUX
- XIII. TERREUR DE MADAME BONARD
- XIV. DINER AU CAFE
- XV. REVEIL ET RETOUR DE JULIEN
- XVI. LES MONTRES ET LES CHAINES
- XVII. LES GENDARMES ET M. GEORGEY
- XVIII. COLERE DE BONARD
- XIX. LA MALADIE
- XX. L'ENGAGEMENT
- XXI. LES ADIEUX
- XXII. LES MAUVAIS CAMARADES
- XXIII. LE MAUVAIS GENIE
- XXIV. LES PRISONNIERS
- XXV. VISITE AGREABLE
- XXVI. CONSEIL DE GUERRE
- XXVII. BATAILLE ET VICTOIRE

Produced by Renald Levesque and
Distributed Proofreaders

COMTESSE DE SEGUR

LE MAUVAIS GENIE

I. UNE DINDE PERDUE

BONARD.—Comment, polisson! tu me perds mes dindons au lieu de les garder!

JULIEN.—Je vous assure, m'sieur Bonard, que je les ai pourtant bien soignes, bien ramasses; ils y etaient tous quand je les ai ramenes des champs.

Le Mauvais Genie

BONARD.—S'ils y étaient tous en revenant des champs, ils y seraient encore. Je vois que tu me fais des contes; et prends-y garde, je n'aime pas les négligents ni les menteurs.”

Julien baissa la tête et ne répondit pas. Il entra les dindons pour la nuit, puis il alla puiser de l'eau pour la ferme; il balaya la cour, étendit les fumiers, et ne rentra que lorsque tout l'ouvrage fut fini. On allait se mettre à table pour souper.

Julien prit sa place près de Frédéric, fils de Bonard.

Ce dernier entra après Julien.

BONARD, *a Frédéric*.—Ou étais-tu donc, toi?

FREDERIC.—J'ai été chez le boucher, mon père, pour faire faire un point au collier de labour.

BONARD.—Tu es resté deux heures absent! Il y avait donc bien à faire?

FREDERIC.—C'est que le boucher m'a fait attendre; il ne trouvait pas le cuir qu'il lui fallait.

BONARD.—Fais attention à ne pas flâner quand tu vas en commission. Ce n'est pas la première fois que je te fais le reproche de rester trop longtemps absent. Julien a fait tout ton ouvrage ajouté au sien. Il a bien travaillé, et c'est pourquoi il va avoir son souper complet comme nous; autrement il n'aurait eu que la soupe et du pain sec.

MADAME BONARD.—Pourquoi cela? Il n'avait rien fait de mal, que je sache.

BONARD.—Pas de mal? Tu ne sais donc pas qu'il a perdu une dinde, et la plus belle encore?

MADAME BONARD.—Perdu une dinde! Comment as-tu fait, petit malheureux?

JULIEN.—Je ne sais pas, maîtresse. Je les ai toutes raménées, le compte y était. Frédéric peut le dire, je les ai comptées devant lui. N'est-il pas vrai, Frédéric?

FREDERIC.—Ma foi, je ne m'en souviens pas.

JULIEN.—Comment? Tu ne te souviens pas que je les ai comptées tout haut devant toi, et que les quarante-huit y étaient?

FREDERIC.—Écoute donc, je ne suis pas chargé des dindes, moi; ce n'est pas mon affaire, et je n'y ai pas fait attention.

MADAME BONARD.—Par où aurait-elle passé puisque tu n'as pas quitté la cour?

JULIEN.—Pardon, maîtresse, je me suis absente l'espace d'un quart d'heure pour aller chercher la blouse de Frédéric, qu'il avait laissée dans le champ.

MADAME BONARD.—As-tu vu entrer quelqu'un dans la cour, Frédéric?

FREDERIC.—Je n'en sais rien; je suis parti tout de suite avec le collier pour le faire arranger.

Le Mauvais Genie

MADAME BONARD.—C'est singulier! Mais tout de meme, je ne veux pas que mes dindes se perdent sans que je sache ou elles ont passe. C'est toi que cela regarde, Julien. Il faut que tu me retrouves ma dinde ou que tu me la payes. Va la chercher dans les environs, elle ne doit pas etre loin.

Julien se leva et courut de tous cotes sans retrouver la bete disparue. Il faisait tout a fait nuit quand il rentra; tout le monde etait couche. Julien avait le coeur gros; il monta dans le petit grenier ou il couchait. Une paillasse et une couverture formaient son mobilier; deux vieilles chemises et une paire de sabots etaient tout son avoir. Il se mit a genoux, tirant de son sein une petite croix en cuivre qui lui venait de sa mere.

“Mon bon Jesus, dit-il en la baisant, vous savez qu'il n'y a pas de ma faute si cette dinde n'est plus dans mon troupeau; faites qu'elle se retrouve, mon bon Jesus. Que la maitresse et M. Bonard ne soient plus faches contre moi, et que Frederic se souvienne que mes dindes y etaient toutes quand je les ai ramenees! Je suis seul, mon bon Jesus; je suis pauvre et orphelin, ne m'abandonnez pas; vous etes mon pere et mon ami, j'ai confiance en vous. Bonne sainte Vierge, soyez-moi une bonne mere, protegez-moi.”

Julien baisa encore son crucifix et se coucha; mais il ne s'endormit pas tout de suite; il s'affligeait de paraitre negligent et ingrat envers les Bonard, qui avaient ete bons pour lui, et qui l'avaient recueilli quand la mort de ses parents l'avait laisse seul au monde.

De plus, il etait inquiet de la disparition de cette dinde; il ne pouvait s'expliquer ce qu'elle etait devenue, et il avait peur qu'il n'en disparut d'autres de la meme facon.

Le lendemain il fut leve des premiers; il ouvrit les poulaillers, il eveilla Frederic, qui couchait dans un cabinet de la maison, et remplit d'eau les sceaux qui servaient a Mme Bonard pour les besoins du menage.

Elle ne tarda pas a paraitre.

MADAME BONARD.—Eh bien. Julien, as-tu retrouve la dinde? Pourquoi n'es-tu pas venu donner reponse hier soir?

JULIEN.—Je n'ai rien trouve, maitresse, malgre que j'aie bien couru. Et je n'ai pas donne reponse parce que tout le monde etait couche, et la maison etait fermee quand je suis revenu.

MADAME BONARD.—Tu es donc rentre bien tard? C'est de ta faute aussi: si tu n'avais pas perdu une dinde, tu n'aurais pas eu a la chercher. Tache que cela ne recommence pas: je veux bien te le pardonner une premiere fois, mais, si tu en perds encore, tu la payeras.”

Julien ne repondit pas. Que pouvait-il dire? Lui-meme n'y comprenait rien. Il resolut de ne plus faire les commissions de Frederic, et de ne plus quitter ses dindes jusqu'a ce qu'elles fussent rentrees pour la nuit; en attendant l'heure de les mener dans les champs, il fit son ouvrage comme d'habitude et une partie de celui de Frederic, qui etait toujours le dernier au travail.

II. DEUX DINDES PERDUES

La semaine se passa heureusement pour Julien, les dindes etaient au grand complet. Un soir, pendant que Julien curait l'etable des vaches, apres avoir compte ses dindons en presence de Frederic, ce dernier l'appela:

“Julien, va vite au moulin et rapporte-nous du son, il en faut pour les chevaux qui vont rentrer; je n'en ai pas seulement une poignee.

JULIEN.—Pourquoi n'y as-tu pas ete apres diner? M. Bonard te l'avait dit.

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—Je n'y ai pas pense; j'avais les bergeries a nettoyer.

JULIEN.—Et pourquoi n'y vas-tu pas toi-meme? Moi aussi, j'ai mes etables a curer.

FREDERIC.—Ah bien! tu les finiras plus tard. Je suis presse d'ouvrage; mon pere m'attend.

JULIEN.—Je vais rentrer mes dindes et j'y vais.

FREDERIC.—Tu vas encore perdre du temps apres tes dindes, je vais te les rentrer.

JULIEN.—Tu sais que mon compte y est; quarante-sept.

FREDERIC.—Oui, oui; prends vite une brouette pour ramener le sac de son.”

Julien hesita un instant; mais, prenant son parti, il saisit une brouette et partit en courant. Le moulin n'etait pas loin. Une demi-heure apres, Julien ramenait a Frederic la brouette avec le son. Ses dindes etaient rentrees, il se remit a l'ouvrage; tout etait fini quand Bonard ramena les chevaux.

BONARD.—As-tu rapporte du son, Frederic?

FREDERIC.—Oui, mon pere; le sac est a l'ecurie.

BONARD.—A-t-on fait bonne mesure?

FREDERIC.—Oui, mon pere, les deux hectolitres y sont grandement.”

Bonard entra a l'ecurie avec Frederic; il delia le sac, et avant qu'il ait pu y mettre la main, un gros rat en sortit et se mit a courir dans l'ecurie.

BONARD.—Qu'est-ce que c'est? Un rat! Comment un rat s'est-il niche dans le sac? Attrape-le; tue-le.”

Frederic commença la chasse au rat, mais il le manquait toujours. Bonard appela Julien.

“Viens vite nous donner un coup de main, Julien, pour tuer un rat.”

Julien accourut avec son balai; il en donna un coup au rat, qui n'en courut que plus vite; un second coup l'etourdit. Bonard l'acheva d'un coup de talon.

JULIEN.—D'ou vient-il donc, ce rat?

BONARD.—Il a saute hors du sac. Comment y est-il entre? c'est ce que je demande a Frederic.

FREDERIC.—Il y etait sans doute avant qu'on ait mesure le son.

BONARD.—C'est drôle tout de meme! Comment s'y serait-il laisse enterrer sans essayer d'en sortir?”

Tout en parlant, Bonard mit les mains dans le sac pour en tirer du son. Il poussa une exclamation de surprise. Ce n'etait pas du son, mais de l'orge qu'il retirait.

“Ah ca! Frederic, dis donc, tu me rapportes de l'orge quand je demande du son.”

Le Mauvais Genie

Frederic, aussi etonne que son pere, ne repondait pas; il regardait bouche beante.

BONARD.—Me repondras-tu, oui ou non? Tu me dis qu'il y a bonne mesure et tu fais mesurer de l'orge pour du son?"

Bonard etait en colere: Julien, voulant eviter une sermonce a Frederic, repondit pour lui.

“Ce n'est pas la faute de Frederic, m'sieur Bonard, c'est la mienne. Quand j'ai ete au moulin, j'etais presse; Frederic m'avait dit de me bien depecher pour que vous trouviez le son en rentrant. Ils m'ont donne un sac prepare d'avance: il y en avait plusieurs; ils se seront trompes, ils m'ont donne de l'orge pour du son.

BONARD, *a Frederic*.—Pourquoi as-tu envoye Julien? Pourquoi n'y as-tu pas ete toi-meme? Pourquoi as-tu attendu jusqu'au soir?

FREDERIC, *embarrasse*.—J'avais de l'ouvrage, je n'ai pas trouve le moment.

BONARD.—Et pourquoi est-ce Julien qui y a ete? Tu as eu peur de te fatiguer, paresseux! Va vite reporter ce sac et demande du son.

FREDERIC.—Mais, mon pere, on va souper. Je puis bien y aller apres.

BONARD.—Tu iras tout de suite. Entends-tu?"

Frederic oblige d'obeir a son pere, y mit toute la mauvaise grace possible; il marcha lentement, apres avoir perdu du temps a chercher la brouette, a trouver un sac vide, le secouer, a reprendre le sac d'orge, a le charger sur la brouette. Julien voulut l'aider, mais Bonard l'en empecha.

“Le voila enfin en route, dit Bonard quand Frederic fut parti. Et toi, Julien, je te defends a l'avenir de faire son ouvrage. Il devient paresseux, coureur; il s'est lie avec ce mauvais garnement Alcide, le fils du cafetier; je le lui ai defendu, mais il le voit tout de meme, je le sais. Vient-il ici quand je n'y suis pas?

JULIEN.—Jamais, M'sieur. Depuis que M'sieur l'a chasse, il y a bientot trois mois, il n'est pas venu une seule fois.

BONARD.—As-tu compte tes dindes ce soir? Y sont-elles toutes?

JULIEN.—Oui, M'sieur, elles y sont; j'en ai compte quarante-sept. C'est Frederic qui les a rentrees pendant que j'etais au moulin pour avoir du son.

BONARD.—Je n'aime pas cet echange de travail; c'etait a toi de rentrer tes dindes, et Frederic devait aller lui-meme au moulin. Je te repete qu'a l'avenir je veux que chacun fasse son ouvrage; tous ces melanges et complaisances n'amenent rien de bon; il en resulte que les uns n'en font pas assez et que les autres en font trop.

JULIEN.—Je suis bien fache de vous avoir mecontente, M'sieur; je croyais bien faire en obeissant au fils de M'sieur, car je sais bien que je suis le dernier dans la maison de M'sieur qui a ete si bon pour moi et qui m'a recueilli quand tout le monde me repoussait.

BONARD.—Ecoute, Julien; si tu es reconnaissant du bien que je te fais, tu me le temoigneras en ne favorisant pas la paresse de Frederic. C'est un defaut dangereux qui mene a beaucoup de sottises, et je veux que Frederic reste bon sujet.

Le Mauvais Genie

JULIEN.—Je vous obeirai, M'sieur; je sais que c'est mon devoir.”

Tout en causant, Bonard avait donne de l'avoine aux chevaux, pendant que Julien faisait la litiere. Quand les chevaux furent servis et arranges, Bonard rentra pour souper; Julien le suivit de pres.

MADAME BONARD.—Ah! te voila, mauvais garnement! Tu as encore perdu une dinde, et cette fois je ne te le passerai pas. Tu n'auras que de la soupe et du pain sec pour ton souper, et je te retiendrai le prix de la dinde sur les soixante francs que te donne Bonard pour ton entretien; ainsi, mon garcon, compte sur cinquante—six francs au lieu de soixante pour cette annee.”

Julien etait consterne. Toutes ses dindes y etaient (il en etait bien certain) quand Frederic l'avait envoye au moulin, et personne n'avait pu ni les prendre, ni les laisser courir... excepte Frederic lui—meme.

Julien raconta a Mme Bonard comment les choses s'etaient passees, comment c'etait Frederic qui s'etait charge de faire rentrer les dindes, de les enfermer, et que, bien certainement, les quarante—sept s'y trouvaient, puisqu'il les avait comptees devant Frederic.

“C'est impossible, lui repondit Mme Bonard, puisque c'est moi, moi—meme, qui ai trouve les dindes abandonnees dans la cour, personne pour les garder et les rentrer; c'est moi qui les ai comptees, et je n'en ai trouve que quarante—six.

—Frederic m'avait pourtant bien promis de les rentrer tout de suite, repondit tristement Julien, et je suis sur que c'est bien quarante—sept dindons que je lui ai remis avant d'aller au moulin.”

Bonard ecoutait et paraissait contrarie.

“Ecoute, ma femme, dit—il, attendons Frederic pour eclaircir l'affaire, et, en attendant, donne a Julien son souper complet; il a explique la chose comme un honnete garcon, et il dit vrai, je te le garantis. C'est drôle tout de meme que deux jeudis de suite il nous disparaisse une dinde et que Frederic ne le voie pas.

MADAME BONARD.—Quoi donc? Que veux—tu dire? Quelle est ton idee? car tu en as une, je le vois bien.

BONARD.—Certainement, j'en ai une; peut—etre est—elle bonne, peut—etre mauvaise.

MADAME BONARD.—Mais quelle est—elle? Dis toujours.

BONARD.—Eh bien, je dis que le jeudi est la veille du vendredi.

MADAME BONARD, *riant*.—Voila une idee neuve! nous n'avions pas besoin de toi pour faire cette decouverte.

BONARD.—Oui, mais tu oublies que le vendredi est jour de marche a la ville; qu'on y vend des volailles, et qu'un mauvais sujet a bientot fait de saisir une dinde, de l'etouffer et de l'emporter.

MADAME BONARD.—Ca, c'est vrai. Mais comment veux—tu qu'un etranger vienne jusque dans notre cour sans etre vu, qu'il ait le temps de courir apres les dindes et de faire son choix pour mettre la main sur la plus grasse, la plus belle?

BONARD.—C'est precisement la que j'ai mon idee: je te la dirai plus tard. Donne—nous a souper en attendant.”

Le Mauvais Genie

La femme Bonard regarda son mari avec inquietude; elle commençait à avoir une crainte vague de l'idée de son mari; elle se sentait troublée. Pourtant elle ne dit rien et commença les préparatifs du souper. Elle posa sur la table une terrine de soupe bien chaude et un plat de petit sale aux choux dont le fumet rejouit le cœur de Julien et lui fit vivement apprécier la bonté de son maître.

“Sans m'sieur Bonard, pensa-t-il, je n'aurais pas goûté de ces excellents choux et du petit sale, tout ce que j'aime!”

Frederic rentra au moment où l'on se mettait à table. Il prit sa place accoutumée près de sa mère et mangea de bon appétit, mais sans parler, parce qu'il avait de l'humeur.

Au bout de quelques instants, surpris du silence général, il leva les yeux sur son père qui l'examinait attentivement, puis sur sa mère, dont la physionomie grave lui causa quelque appréhension. Il aurait bien voulu questionner Julien, mais on l'aurait entendu, et il ne voulait pas laisser deviner son inquiétude. Quand le souper fut terminé, Frederic se leva pour sortir; Bonard le retint.

“Reste là, Frederic; j'ai à te parler.”

Frederic se rassit.

BONARD.—Tu sais qu'il manque une dinde dans le troupeau de Julien?

FREDERIC, *trouble*.—Non, mon père; je ne le savais pas.

BONARD.—Julien t'en a donné le compte quand tu l'as envoyé en commission.

FREDERIC.—Je ne pense pas, mon père; je ne m'en souviens pas.

JULIEN.—Comment, tu as oublié que nous les avons comptés ensemble au retour des champs, et qu'avant de partir pour le moulin je t'ai répété que le troupeau était au complet, qu'il y en avait quarante-sept?

FREDERIC.—Je ne me le rappelle pas; je n'y ai seulement pas fait attention.

JULIEN.—C'est triste pour moi; c'est la seconde fois que tu oublies, et cela me donne l'air d'un menteur, d'un négligent et d'un ingrat vis-à-vis de M'sieur et de Mme Bonard.

BONARD.—Non, mon pauvre garçon, je ne te juge pas si sévèrement; depuis un an que tu es chez moi, tu m'as toujours servi de ton mieux, et je te crois un bon et honnête garçon.

JULIEN.—Merci bien, M'sieur; si je manque à mon service, ce n'est pas par mauvais vouloir, certainement.

BONARD.—Je reviens à Frederic. Comment se fait-il que tu oublies deux fois de suite une chose aussi importante pourtant?

FREDERIC.—Mais, papa, je ne suis pas chargé des dindes; cela regarde Julien.

BONARD.—Je le sais bien; mais par intérêt pour lui, qui est si complaisant pour toi, tu aurais dû faire attention à ce qu'il te disait pour le compte de ses dindes. Et puis, comment se fait-il que les deux fois que Julien n'a plus son compte pendant que tu l'envoies en commission, je vois roder autour de la ferme ce polisson d'Alcide que je t'avais défendu de fréquenter?

Le Mauvais Genie

FREDERIC, *embarrasse*.—Je n'en sais rien; je ne le vois plus, vous le savez bien.

BONARD, *severement*.—Je sais, au contraire, que tu continues a le voir malgre ma defense, et qu'on vous a vus ensemble bien des fois. Mais, ecoute—moi. Tu sais que je n'aime pas a frapper. Eh bien, je te dis tres serieusement que je te punirai d'importance la premiere fois qu'on t'aura vu avec ce mauvais sujet. Je ne veux pas que tu fasses de mauvaises connaissances. Entends—tu?"

Frederic baissa la tete sans repondre.

Bonard sortit pour faire boire ses chevaux. Julien aida Mme Bonard a laver la vaisselle, a tout mettre en place; Frederic resta seul, pensif et trouble.

III. L'ANGLAIS ET ALCIDE

Peu de jours apres, Julien etait aux champs, faisant paitre ses dindes, lorsqu'un homme qu'il ne connaissait pas s'approcha du troupeau et le regarda attentivement. Il s'approcha de Julien.

L'HOMME.—Eh! petite! C'etait a toi ces grosses hanimals?

—Non, M'sieur" repondit Julien, surpris de l'accent de l'etranger.

L'HOMME.—Petite, je voulais acheter ces grosses hanimals; j'aimais beaucoup les *turkeys*.

Julien ne repondit pas: il ne comprenait pas ce que voulait cet homme qui parlait si mal le francais.

L'ANGLAIS.—Eh? petite! tu n'entendais pas moi?

JULIEN.—J'entends bien, M'sieur mais je ne comprends pas.

L'ANGLAIS.—Tu comprenais pas, petite nigaude? je disais j'aimais bien les *turkeys*.

JULIEN.—Oui, M'sieur.

L'ANGLAIS.—Eh bien?

JULIEN.—Eh bien, M'sieur, je ne comprends pas.

L'ANGLAIS, *impatiente*.—Tu comprenais pas *turkeys*? Tu savoir pas parler, alors.

JULIEN.—Si fait. M'sieur; je parle bien le francais, mais pas le turc.

L'ANGLAIS, *de meme*.—Petite himbecile! je parlais francais comme toi, je parlais pas *turk*. Et je te disais: je voulais acheter ces grosses hanimals, ces grosses *turkeys*.

JULIEN, *riant*.—Ah! bien, je comprends. M'sieur appelle mes dindes des Turcs. Et M'sieur veut les avoir?

L'ANGLAIS.—Eh oui! petite! Combien elles coutaient?

JULIEN.—Elles ne sont pas a moi. M'sieur; je ne peux pas les vendre.

L'ANGLAIS.—Ou c'est on peut les vendre?

Le Mauvais Genie

JULIEN.—A la ferme, M'sieur; Mme Bonard.

L'ANGLAIS.—Ou c'est Madme Bonarde?

JULIEN.—La-bas, M'sieur. Derriere ce petit bois, a droite, puis a gauche.

L'ANGLAIS.—Oh! moi pas connaitre et moi pas trouver Madme Bonarde. Viens, petite, tu vas montrer Madme Bonarde.

JULIEN.—Je ne peux pas quitter mes dindes, M'sieur. Il faut que je les fasse paître.

L'ANGLAIS.—Petre? Quoi c'est, petre?

JULIEN.—Paitre, manger. Je ne les rentre que le soir.

L'ANGLAIS.—Moi, je comprends pas tres bien. Toi manger toutes les grosses *turkeys*? Aujourd'hui?

JULIEN.—Non, M'sieur... Adieu, M'sieur.”

Et Julien, ennuye de la conversation de l'Anglais, le salua et fit avancer les dindons; l'Anglais le suivit. Julien eut beau s'arreter, marcher, aller de droite et de gauche, l'Anglais ne le quittait pas. Julien, un peu trouble de cette obstination, et craignant que cet etranger ne lui enlevat une ou deux de ses dindes, les dirigea du cote de la ferme pour appeler quelqu'un a son aide.

Au moment ou il allait tourner au coin du petit bois, il apercut un jeune garcon qui en sortait, se dirigeant aussi vers la ferme.

Julien appela.

“Eh! par ici, s'il vous plait! un coup de main pour rentrer plus vite mes dindes.”

Le garcon se retourna; Julien reconnut Alcide. Il regretta de l'avoir appele. Alcide accourut pres de Julien, et a son tour reconnut l'Anglais, qu'il salua.

ALCIDE.—Que me veux-tu, Julien? Tu ne m'appelles pas souvent, et pourtant je ne demande pas mieux que de t'obliger.

JULIEN.—Tu sais bien, Alcide, que mon maitre nous defend, a Frederic et a moi, de causer avec toi. Si je t'ai appele aujourd'hui, c'est pour m'aider a ramener a la ferme mes dindes qui s'ecartent; elles sentent que ce n'est pas encore leur heure.

ALCIDE.—Et pourquoi es-tu si presse de les rentrer?

JULIEN.—Parce que je me mefie de cet homme qui s'obstine a me suivre depuis deux heures; je ne sais pas ce qu'il me veut. Je ne comprends pas son jargon.

ALCIDE.—C'est un brave homme, va; il ne te fera pas de mal, au contraire.

JULIEN.—Comment le connais-tu?

ALCIDE.—Il demeure tout proche de chez nous, la porte a cote.”

III. L'ANGLAIS ET ALCIDE

Le Mauvais Genie

L'Anglais s'approcha.

“Bonjour, *good morning, my dear*, dit-il s'adressant a Alcide; je voulais acheter ces grosses *turkeys*, et le petite, il voulait pas.

ALCIDE.—Attendez, Monsieur, je vais vous arranger cela. Dis donc, Julien. M. Georagy te demande une de tes dindes. Il t'en donnera un bon prix.

JULIEN.—Est-ce que je peux vendre ces dindes? Tu sais bien qu'elles ne sont pas a moi. Qu'il aille a la ferme parler a Mme Bonard, c'est elle qui vend les volailles. Je le lui ai deja dit, et il s'obstine toujours a me suivre. Voila pourquoi je t'ai appele sans te reconnaître; j'avais peur qu'il ne m'emportat une de mes betes pendant que je poursuivais celles qui s'ecartaient.

ALCIDE.—Dis-moi donc, Julien, tu pourrais tout de meme faire une fameuse affaire avec M. Georagy; il ne regarde pas a l'argent; il est riche, tu pourrais lui vendre une de tes dindes pour huit francs.

JULIEN.—D'abord, je t'ai dit que c'est Mme Bonard qui les vend elle-meme; ensuite quand je la lui vendrais huit francs, je ne vois pas ce que j'y gagnerais.

ALCIDE.—Comment, nigaud, tu ne comprends pas que, le prix d'une dinde etant de quatre francs, tu empocherais quatre francs et tu en donnerais autant a Mme Bonard?

JULIEN.—Mais ce serait voler, cela!

ALCIDE.—Pas du tout, puisqu'elle n'y perdrait rien.

JULIEN.—C'est vrai; mais, tout de meme cela ne me semble pas honnete.

ALCIDE.—Tu as tort, mon Julien; je t'assure que tu as tort. Laisse-moi faire ton marche, tu ne t'en seras pas mele; c'est moi qui aurai tout fait, et nous partagerons le benefice.”

Julien reflechit un instant; Alcide l'examinait avec inquietude; un sourire ruse contractait ses levres.

ALCIDE.—Eh bien, te decides-tu?

—Oui, dit resolument Julien; je suis decide, je refuse; je sens que ce serait malhonnete, puisque je n'oserais pas l'avouer a Mme Bonard.

ALCIDE.—Mais, mon Julien, ecoute-moi.

JULIEN.—Laisse-moi; je ne t'ai que trop ecoute, puisque j'ai hesite un instant.

ALCIDE.—Alors tu peux ramener ton troupeau sans moi; ce ne sera pas moi qui te viendrai en aide.

JULIEN.—Je ne te demande pas ton aide, je m'en tirerai bien tout seul. Allons, en route, mes dindes, et ne nous ecartons pas.”

Julien fit siffler sa baguette, les dindes se mirent en route; l'Anglais, qui attendait a quelque distance le resultat de la negociation d'Alcide, ouvrit une grande bouche, ecarquilla les yeux, et allait se mettre a la poursuite de Julien et de son troupeau, quand Alcide lui fit signe de ne pas bouger; lui-meme entra dans le fourre et se trouva en meme temps que Julien au tournant du bois et pres de la barriere. Profitant du moment ou Julien

Le Mauvais Genie

quittait son troupeau pour ouvrir la barriere, il saisit une dinde qui etait tout pres du buisson ou il se tenait cache, et l'entraina vivement dans le fourre.

Puis, se glissant de buisson en buisson jusqu'a ce qu'il eut gagne l'endroit ou l'avait quitte Julien, il sortit du bois et se retrouva en face de l'Anglais.

Celui-ci n'avait pas bouge; il se tenait droit, immobile. Quand il vit venir Alcide avec la *grosse hanimal* sous le bras, il fit un *oh!* de satisfaction.

M. GEORGEY.—Combien que c'est, *my dear?*

ALCIDE.—Huit francs, Monsieur.

M. GEORGEY.—Oh! les autres c'etait six.

ALCIDE.—Oui, Monsieur, mais Julien n'a pas voulu donner a moins de huit, parce que la bete a quinze jours de plus que les deux dernieres que vous avez mangees, et qu'elle est plus grosse.”

L'Anglais tira huit francs de sa poche, les mit dans la main d Alcide, et caressa la dinde en disant:

“Je croyais, moi, que le petite est un petite scelerate qui vend ses hanimals trop cher... Porte-moi mon *turkey*; il allait salir mon inexpressible.

ALCIDE.—Monsieur veut que je lui porte son dindon?

L'ANGLAIS.—*Yes, my dear...*

ALCIDE.—Mais, M'sieur, c'est impossible, parce que je pourrais rencontrer quelqu'un de chez les Bonard, et qu'on pourrait croire que je l'ai vole.

L'ANGLAIS.—Je ne comprends pas tres bien. Ca faisait rien, porte le *turkey*.

ALCIDE.—Je ne peux pas, M'sieur; on me verrait.

L'ANGLAIS.—Pas si haut, *my dear*. Je ne souis pas sourde. Je te disais: Porte le *turkey*. Tu n'entendais pas?”

Alcide chercha a lui faire comprendre pourquoi il ne pouvait le porter, et il profita d'un moment d'indecision de l'Anglais pour lui passer le dindon sous le bras et se sauver en courant.

L'Anglais, embarrasse de son dindon qui se debattait, le serra des deux mains pour l'empecher de s'echapper. Le pauvre dindon, fortement comprime, realisa les craintes de son nouveau maitre; il salit copieusement l'*inexpressible*, c'est-a-dire le pantalon de M. Georgey. Celui-ci fit un *oh!* indigne, ouvrit les mains d'un geste involontaire, et lacha le dindon, qui s'enfuit avec une telle vitesse, que l'Anglais desespera de l'attraper. Il se borna a le suivre majestueusement de loin et a ne pas le perdre de vue. Il ne tarda pas a arriver a la barriere.

Pendant ce temps, Julien faisait rentrer son troupeau; Bonard etait dans la cour.

“M'sieur, M'sieur, cria Julien en l'apercevant, je me presse de rentrer pour sauver mon troupeau.

BONARD.—Qu'est-ce qui t'arrive donc? As-tu fait quelque mauvaise rencontre?

Le Mauvais Genie

JULIEN.—Je crois bien, M'sieur; un homme tout drole, qui parle charabia, qui voulait absolument avoir mes dindes. Et puis, M'sieur, j'ai rencontre bien pis que ca: Alcide qui allait du cote de la ferme, et que j'ai appele pour m'aider a faire marcher mes betes.

BONARD.—Pourquoi l'as-tu appele? je defends que vous lui parliez, toi et Frederic.

JULIEN.—C'est que je ne l'ai pas reconnu, M'sieur; et puis, une fois qu'il m'a tenu, je ne pouvais plus le faire partir.”

Julien raconta a Bonard ce qui s'etait passe entre lui et Alcide.

JULIEN.—J'ai eu un mauvais mouvement, M'sieur; comme une envie de faire ce que me conseillait Alcide.

BONARD.—Qu'est-ce qui t'a arrete?

JULIEN.—C'est que j'ai pense que si Monsieur et Madame le savaient, j'en serais honteux, et que si je faisais la chose, ce serait en cachette de M'sieur. Alors je me suis dit: “Prends garde, Julien; ce que tu n'oses pas montrer au grand jour n'est pas bon a voir. Et si m'sieur Bonard, qui a ete si bon pour toi, te fait peur, c'est que tu meriterais chatiment.” Et j'ai vu que j'avais eu une mechante envie, et j'en ai eu bien du regret, M'sieur, bien sur; et je me suis dit encore que, pour me punir, je vous raconterais tout.

BONARD.—Tu as bien fait, Julien; tu es un bon et honnete garcon. Mais compte donc tes dindes pour voir s'il ne t'en manque pas: il me semble avoir vu courir quelqu'un dans le bois il y un instant.

—Oh! M'sieur, elles y sont toutes; je les comptais tout en marchant.” Malgre l'assurance de Julien, Bonard fit le compte du troupeau.

BONARD.—Je n'en trouve que quarante-cinq, mon garcon. Il t'en manque une.

JULIEN, *etonne*.—Pas possible, M'sieur, puisque je viens de les compter en approchant de la barriere.”

Au moment ou ils allaient recommencer leur compte, des piaulements se firent entendre; ils virent un dindon qui cherchait a passer a travers les claires-voies de la barriere. Julien courut lui ouvrir et s'ecria joyeusement:

“La voici, M'sieur, c'est notre dinde; elle a perdu des plumes et une partie de sa queue; c'est, bien sur, la notre. Mais comment a-t-on fait pour me l'enlever, moi qui ne les ai pas quittees des yeux?”

Bonard prit la dinde, l'examina, la retourna de tous cotes, et ne vit rien qui put faire connaitre comment elle avait ete prise sans que Julien ait pu voir le voleur. Il devina a peu pres la verite, mais il voulut s'en assurer avant d'en rien dire.

IV. RACLEE BIEN MERITEE

Au meme instant, l'Anglais arriva et alla droit a Julien en se croisant les bras.

L'ANGLAIS.—Petite, tu etais malhonnete!”

Julien, surpris resta muet et immobile.

L'ANGLAIS.—Petite, tu etais oune malhonnete, tu volais mon turkey.” Bonard s'approcha de l'Anglais.

Le Mauvais Genie

“Que voulez-vous, Monsieur? Pourquoi injuriez-vous Julien?”

L'ANGLAIS, *toujours les bras croises*.—Juliene! C'était Juliene, cette petite! *Very well...* Juliene, tu étais une petite malhonnête, une petite voleur, une petite... abominable.

BONARD.—Ah ça! Monsieur, aurez-vous bientôt fini vos injures?

L'ANGLAIS.—Je vous parlais pas, sir. Je vous connaissais pas. Laissez-moi la tranquillité. Je parlais au petit; il était une petite gueuse, et je voulais boxer lui.

BONARD.—Si vous y touchez, je vous donnerai de la boxe: essayez seulement, vous verrez!”

L'Anglais, pour toute réponse, se mit en position de boxer, et Bonard aurait reçu un coup de poing en pleine poitrine s'il n'avait esquivé le coup en faisant un plongeon: l'Anglais s'était lancé avec tant de vigueur contre Bonard, qu'il trebuchait et alla rouler dans le jus de fumier, la tête la première.

Julien courut à son secours et l'aidera à se relever, pendant que Bonard riait de tout son cœur.

L'Anglais était debout, ruisselant d'une eau noire et infecte.

“Oh! *my goodness!* Oh! *my God!*” répétait-il d'un ton lamentable, mais sans bouger de place.

Mme Bonard avait entendu quelque chose de la scène et de la chute: elle sortit, et, voyant ce malheureux homme noir et trempé, elle vint à lui.

“Mon pauvre Monsieur, s'écria-t-elle, comme vous voilà fait! Entrez à la maison pour vous débarbouiller et nettoyer vos vêtements.”

L'Anglais la regarda un instant; la physionomie de Mme Bonard lui plut; il la salua avec grâce et politesse.

L'ANGLAIS.—Madame était bien bonne. Je remercie bien Madame. J'étais un peu crotté. Je n'osais salir le parler de Madame.

MADAME BONARD.—Entrez, entrez donc, mon bon Monsieur; ne vous gênez pas.

L'ANGLAIS, *lui offrant le bras*.—Si Madame voulait accepter le bras.

MADAME BONARD, *riant*.—Merci, mon cher Monsieur, ce sera pour une autre fois; à présent, vous n'êtes pas en état de faire vos politesses.”

Mme Bonard se dépêcha de rentrer pour préparer de l'eau, du savon, un baquet et du linge. L'Anglais la suivit à pas comptés, mais auparavant il se retourna vers Julien et lui tendit la main en disant:

“Je te pardonnais, Juliene; tu m'avais aidé, tu étais un *good fellow*.”

Il fit deux pas, se retourna et ajouta:

“Mais tu étais une petite voleur si tu ne me rendais pas ma grosse turkey.”

Quand il entra dans la maison, Mme Bonard lui fit voir le baquet, le savon, le linge.

Le Mauvais Genie

MADAME BONARD.—Voilà. Monsieur; voulez-vous que je vous aide?”

L'Anglais la regarda d'un air indigne.

L'ANGLAIS.—Oh! Madme! *Fye!* Une dame laver un Mossieur! *Fye! shocking!*

MADAME BONARD.—Ah bien! je n'y tiens pas! Arrangez-vous tout seul. Je reviendrai chercher vos habits pour les nettoyer un peu.”

Mme Bonard sortit, fermant la porte apres elle, et rejoignit Bonard et Julien qui se lavaient a la pompe.

MADAME BONARD.—Qui est cet homme? A-t-il l'air drole! Comment a-t-il fait pour rouler dans cette salete?”

Bonard lui raconta ce qui s'etait passe; ils en rirent tous deux, mais Mme Bonard voulut eclaircir l'affaire du dindon que reclamait l'Anglais.

“C'est tout clair, lui repondit Bonard; Alcide aura saute sur la bete quand Julien ouvrait la barriere. C'est sans doute lui que j'ai apercu courant a travers bois; il aura vendu la dinde a l'Anglais; celui-ci croit que c'est Julien qui avait charge Alcide de la vente; cet imbecile, maladroit comme tout, aura laisse echapper la dinde qui est revenue a la ferme en courant: il l'a suivie, et, la voyant dans la cour, il a cru que Julien la lui volait. Avec ca qu'il ne comprend rien, pas moyen de s'expliquer avec lui.”

Mme Bonard voulut tout de meme se faire raconter l'affaire par Julien, qui avait fini de se débarbouiller.

Pendant qu'ils s'expliquaient, Bonard rentra dans la salle et vit son Anglais vetu d'une chemise si longue qu'elle lui battait les talons, les bras croises devant ses habits, qu'il contemplait tristement.

BONARD.—Il est certain que vos beaux habits sont un peu abimes, Monsieur, mais donnez-les-moi, il n'y paraitra pas tout a l'heure.”

Et, avant que l'Anglais ait eu le temps de décroiser et d'allonger ses bras, Bonard avait saisi et emporte les vetements pour les rincer dans la mare qui se trouvait tout a cote.

L'Anglais eut beau crier:

“Oh! *dear!* Oh! *goodness!* Mes *papers!* Prenez attention a mes *papers!* Pas d'eau a mes *papers!* vous faisez perir mes *papers!*”

Bonard n'y fit pas attention, et ne rapporta les vetements que lorsqu'il furent bien nettoyes... et bien trempes.

BONARD.—Tenez, Monsieur, voila vos habits, un peu humide, mais propres. Oh! je les ai bien tordus, allez, il n'y reste guere d'eau; ils secheront sur vous.”

L'Anglais saisit la redingote, fouilla dans les poches et en retira precipitamment un gros porte-feuille, qu'il ouvrit en tremblant. Il en retira des papiers qui etaient dans un etat deplorabile. Il s'avanca vers Bonard, les lui mit a deux pouces du visage, et lui dit d'une voix etouffee par l'emotion:

“Malhonnete! Scelerate! Vous avoir perdu les *papers* a moi! Voyez, voyez, grosse malheureuse. Les *sketches* (dessins) de tous mes fabrications! Les comprennements de tous mes machines! Quoi je ferai a present? Quoi je presenterai a mes amis d'Angleterre?”

Le Mauvais Genie

Bonard, qui le considerait comme un fou, ne se facha pas des injures ni de la colere injuste de l'Anglais. Il regarda les papiers a mesure que M. Georgey les deployait, et dit avec calme:

“Il n'y a pas de mal, Monsieur l'Anglais, ce ne sera rien! Il ne s'agit que de faire secher tout cela; il n'y paraîtra seulement pas. Je vais appeler ma femme, elle vous donnera un coup de main.

L'ANGLAIS.—Arretez! Moi savais pas vous etiez le mari de Madme. Une minute, s'il vous plaisait. Je voulais mes habits sur mes epaules et mon inexpressible sur mes jambes. Je vous demandais des excuses, je savais pas Madme etait votre femme. En verite, j'etais bien repenti.”

Tout en parlant, M. Georgey s'etait habille; il attendit en grelottant l'arrivee de Mme Bonard, que son mari avait ete chercher. Quand elle entra, il s'epuisa en saluts, en excuses, que n'ecouterent ni le mari ni la femme.

“Allume vite du feu, Bonard. Ce pauvre Monsieur tremble a faire pitie. Chauffe—le du mieux que tu pourras; moi je vais mettre des fers au feu pour secher et repasser ses papiers, auxquels il paraît tenir.”

L'Anglais se laissa tourner et retourner par Bonard devant un feu flamboyant; Mme Bonard repassait et repliait les papiers pendant que l'Anglais etait enveloppe de la vapeur qu'exhalaiet ses habits humides. Il fallut une demi—heure pour rechauffer l'homme et faire secher ses vetements.

Lorsqu'il se sentit sec et chaud, il dit a Bonard d'un ton radouci et modeste:

“J'esperais avoir mon turkey, *my dear sir* (mon cher Monsieur).

BONARD.—Ecoutez, mon bon Monsieur, et tachez de comprendre. La dinde que vous appelez *Turkey* (je ne sais pourquoi) n'est pas a vous, mais a moi.”

L'Anglais fait un mouvement.

BONARD.—Permettez; laissez—moi achever. C'est Alcide qui vous l'a vendue?

L'ANGLAIS.—Oh *yes!* Alcide. *Good fellow!* il vendait a moi si bonnes *turkeys!*

BONARD.—Eh bien, Alcide me l'a volee et il vous l'a vendue.

L'ANGLAIS.—Oh! Alcide! si bonne *fellow!* Et Fridrick aussi!

BONARD.—Il vous en a deja vendu deux autres, n'est—ce pas?

L'ANGLAIS.—Oh oui! excellentes!

BONARD.—Alcide les avait volees a Julien.

L'ANGLAIS.—Oh! *my goodness!* Comment! Alcide etait une malhonnete, une voleure? Et le Fridrick aussi?

BONARD.—Combien vous les a—t—il vendues?

L'ANGLAIS.—Deux premiers, six: le grosse dernier, huit. Il disait c'etait plus grosse.

BONARD.—Ce fripon vous a vole et moi aussi.

Le Mauvais Genie

L'ANGLAIS, *inquiet*.—Et je mangeais plus vos grosses *turkeys*?

BONARD.—Si fait: je vous en vendrai a quatre francs tant que j'en aurai.

L'ANGLAIS, *riant et se frottant les mains*.—Oh! *very well*, nous bonnes amis alorse. Oh! le fripone Alcide, la fripone Fridrick! Il m'avait vendu deux premiers. Quand je le revois, je lui fais tous deux une boxe terrible. *Good bye*, master Bonarde. *Good bye*, excellent madme Bonarde. Je viendrai beaucoup souvent. *Mes papers*, s'il vous plaisait.

MADAME BONARD.—Voila, Monsieur: ils sont bien secs, bien repasses, il n'y parait pas: un peu jaunes seulement.

L'ANGLAIS.—Ca faisait riene du tout. *Good bye*.”

M. Georgey fit un dernier salut et s'en alla.

Bonard regarda sa femme qui s'essuyait les yeux.

BONARD.—Tu pleures, femme? Et tu as raison; pour un rien je ferais comme toi. Frederic, notre fils, un voleur!

MADAME BONARD.—C'est Alcide qui l'aura entraine, bien sur! A lui tout seul, il n'aurait jamais commis une si mauvaise action!

BONARD.—Je l'espere. Et voila ce qu'il a gagne a ne pas m'obeir; je lui avais defendu bien des fois de frequenter ce mauvais garnement d'Alcide... Quand il sera de retour, je lui donnerai son compte.

MADAME BONARD.—Oh! Bonard, menage-le! Pense donc qu'il a ete entraine.

BONARD.—Un honnete garcon ne se laisse pas entrainer. Vois Julien; il est bien plus jeune que Frederic, il n'a que douze ans, et il a resiste, lui.”

Pendant que le mari et la femme causaient tristement en attendant Frederic, Julien avait rentre son troupeau et soignait les chevaux. Il vit la tete de Frederic qui apparaissait derriere un tas de paille.

JULIEN, *riant*.—Tiens! qu'est-ce que tu fais la? Pourquoi t'es-tu fourre la-dedans?

FREDERIC.—Chut! Prends garde qu'on ne t'entende. J'ai apercu l'Anglais dans la salle. Est-il parti?

JULIEN.—Oui, il vient de s'en aller. Pourquoi as-tu peur de cet Anglais? Il a l'air tout drole, mais il n'est pas mechant, malgre tout ce qu'il dit. D'ou le connais-tu toi?

FREDERIC.—Je ne le connais pas beaucoup, seulement pour l'avoir rencontre avec Alcide. Qu'est-ce qu'il a dit? Pourquoi est-il venu ici?

JULIEN.—Je n'en sais trop rien; il me demandait son *tarke*; il parait que c'est comme ca qu'il appelle les dindons.

FREDERIC.—Oui, oui; mais qu'a-t-il dit?

Le Mauvais Genie

JULIEN.—Ma foi, je n'y ai pas compris grand'chose. Il voulait me boxer et puis ton pere. Il demandait toujours son *tarke*; il m'appelait voleur, malhonnete. Je crois bien qu'il n'a pas sa tete; il a un peu l'air d'un fou.

FREDERIC.—A-t-il parle de moi?

JULIEN.—Non, je ne pense pas; mais qu'est-ce que cela te fait?

FREDERIC.—Tu es sur qu'il n'a rien dit de moi?

JULIEN.—Je n'ai rien entendu toujours.

FREDERIC.—Alors je peux rentrer?

JULIEN.—Pourquoi pas? Mais qu'as-tu donc? tu as l'air tout effare.

FREDERIC.—Papa est-il dans la salle?

JULIEN.—Je pense que oui; je ne l'ai pas vu sortir.”

Frederic, rassure, sortit de derriere la porte et se dirigea vers la maison. La porte s'ouvrit et Bonard parut.

“Suis-moi”, dit-il a Frederic d'une voix qui reveilla toutes ses craintes.

“Suis-moi, reprit-il; viens a l'ecurie. Et toi, Julien, va-t'en.”

Julien obeit, presque aussi tremblant que Frederic.

Bonard ferma la porte et décrocha le fouet de charretier. Frederic devint pale comme un mort.

BONARD.—Comment connais-tu cet Anglais qui sort d'ici?”

Frederic ne repondit pas; ses dents claquaient. Bonard lui appliqua sur les epaules un coup de fouet qui lui fit jeter un cri aigu.

BONARD.—D'ou connais-tu cet Anglais?

FREDERIC, *pleurant*.—Je l'ai... rencontre... avec Alcide.

BONARD.—Pourquoi etais-tu avec Alcide, malgre ma defense? Pourquoi, d'accord avec Alcide, as-tu vole mes dindons pour les vendre a cet Anglais? Pourquoi m'as-tu laisse deux fois gronder Julien, le sachant innocent et te sentant coupable?

FREDERIC, *pleurant*.—Ce n'est... pas moi... mon pere,... c'est... Alcide.”

Puis, se jetant a genoux devant son pere, il lui dit en sanglotant: “Mon pere, pardonnez-moi, c'est Alcide qui a vole les dindons. J'ai seulement eu tort de le voir apres que vous me l'avez defendu.

BONARD.—Tu mens. Je sais tout; avoue ta faute franchement. Raconte comment la chose est arrivee, et comment Alcide a pu vendre mes dindons a l'Anglais.

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—Alcide etait convenu de me rencontrer dans le petit bois le soir quand je serais seul; il m'attendait. J'ai envoye Julien les deux fois me faire une commission, pour qu'il ne me vit pas avec Alcide: j'ai couru dans le bois; je l'ai trouve avec l'Anglais; puis Alcide a disparu un instant; il est revenu avec un dindon sous le bras. Avant que j'aie pu l'en empecher, il a fait le marche avec l'Anglais, qui est parti tout de suite emportant le dindon. Alcide m'a donne deux francs, me demandant de n'en rien dire; j'etais tout ahuri, je ne savais ce que je faisais; Alcide s'est sauve, et moi je m'en suis alle aussi.

BONARD.—Et les deux francs?

FREDERIC.—Je n'ai pu les rendre, Alcide s'etait sauve.

BONARD.—Et la seconde fois?

FREDERIC.—Ca s'est fait de meme.

BONARD.—Et tu t'es laisse faire, sachant ce qui allait arriver? Et tu as encore empoche l'argent, sachant que c'etait un vol? Et tu n'as pas rougi de laisser accuser Julien une seconde fois? Et tu n'as pas ete honteux de voler ton pere, ta mere, et de t'y faire aider par un vaurien, par un voleur comme toi-meme? Tu mens, tu augmentes ta faute et ta punition.”

Bonard empoigna Frederic et lui administra une rude correction bien meritee. Il le rejeta ensuite sur le tas de paille et sortit de l'ecurie.

V. TOUS LES TURKEYS

Quand Bonard rentra a la maison, il raconta a sa femme ce qui s'etait passe entre lui et Frederic. Mme Bonard pleura, tout en trouvant que son mari avait eu raison.

Pendant deux ou trois jours, tout le monde fut triste et silencieux a la ferme; petit a petit les Bonard oublierent les torts graves de leur fils. Frederic oublia la punition qu'il avait subie, et Julien oublia la conduite de Frederic a son egard.

Tout marchait donc regulierement dans la maison Bonard.

Quand M. Georgey fut revenu chez lui, il changea de vetements, et alla dans le petit cafe tenu par le pere d'Alcide.

M. GEORGEY.—Mossieu Bourel, je venais vous dire, votre jeune gentleman Alcide etait une malhonnete.

BOUREL.—Alcide! Pas possible, Monsieur Georgey. C'est un garcon de confiance.

M. GEORGEY.—Je disais, moi, c'etait une garcon voleur; il m'avait vole l'argent du *turkey*; j'avais tire, et mis dans les mains a lui, houite francs. Et quoi j'avais? rien du tout. Le *turkey* avait couru, que je ne pouvais pas le rattraper; et houite francs Alcide avait remportes dans son poche. Et moi etais pas content; et moi disais a vous, Alcide etait une malhonnete.”

“Alcide, viens donc t'expliquer avec M. Georgey; il n'est pas content de toi.”

Alcide entra et dit d'un air hypocrite:

“Je suis bien fache, Monsieur Georgey, de vous avoir mecontente; tout ca, c'est la faute de Julien.

Le Mauvais Genie

M. GEORGEY, *vivement*.—Comment tu disais? Juliene etait une *good fellow*. Lui relevait moi dans le boue noire et mal parfioumee. Et le *turkey* c'etait pas lui. M. Bonarde m'a dit c'etait pas lui. C'etait pas croyable comme tu etais une malhonnete pour les *turkeys*.

ALCIDE.—Monsieur, je vous assure que M. Bonard s'est trompe; il croit Julien qui est un menteur; moi, Monsieur, je vous aime bien, et je ferai tout ce que vous voudrez pour vous contenter et vous bien servir.

M. GEORGEY.—Moi voir cette chose tardivement, moi demander a Madme Bonarde.

ALCIDE.—Mme Bonard ne dira pas vrai a Monsieur, parce qu'elle ne m'aime pas et qu'elle ne croit que Julien.

M. GEORGEY.—Madme Bonarde etait bien aimable; elle disait toujours le vrai. *Good bye*, Mossieu Bourel; *good bye*, Alcide. Prends attention! Je n'aimais pas quand on trompait moi.”

M. Georgey sortit et rentra chez lui; il appela sa servante.

“Caroline, je voulais diner tres vite; le midi il etait passe.”

Cinq minutes apres, Caroline apportait le diner de M. Georgey.

CAROLINE.—Monsieur devait acheter un dindon, et Monsieur ne m'a rien rapporte.

M. GEORGEY.—C'etaient tous ces garcons qui faisaient des malentendements. Moi plus comprendre les raisonnements. J'avais donne houite francs pour une grosse, belle animal, et moi j'avais rien du tout. Pas de *turkey* dans le cuisine, moins houite francs dans mon poche. Moi demander a Madme Bonarde. C'etait une aimable dame, Madme Bonarde. Et moi demander toutes les choses a Madme Bonarde.”

Après avoir dine, M. Georgey se mit a copier les papiers que lui avait repasses Mme Bonard; ils etaient d'une couleur qui sentait trop le bain qu'ils avaient pris.

Tout en ecrivant, il songeait a son *turkey* et aux moyens de le ravoir. Tout a coup une idee lumineuse eclaircit sa physionomie.

“Caroline, s'ecria-t-il. Caroline, vous venir vite; je voulais parler a vous.” Caroline accourut.

CAROLINE.—Qu'est-ce qu'il y a? Monsieur se trouve incommode?

M. GEORGEY.—Oui, *my dear*; beaucoup fort incommode par mon *turkey*. Vous allez tout de souite, tres vitement, chez Madme Bonarde; vous demander a Madme Bonarde ma grosse *turkey*, et vous apporter le *turkey strangled*.

CAROLINE.—Qu'est-ce que c'est *strangled*?

M. GEORGEY.—Vous pas savoir quoi *strangled*? Vous, serrez le gorge du *turkey*; *lui etre morte et pas courir, pas sauver chez Madme Bonarde*.

CAROLINE.—Ah! Monsieur veut dire etrangle?

M. GEORGEY.—*Yes, yes, my dear*, strangle. Moi croyais fallait dire *strangled*; c'etait strangle. C'etait la meme chose. Allez vitement.”

Le Mauvais Genie

Caroline partit en riant. Elle avait a peine fait dix pas qu'elle s'entendit encore appeler par la fenetre.

M. GEORGEY.—Caroline, *my dear*, vous acheter tous les *turkeys* de Madme Bonard, et tous les semaines vous prendre deux *turkeys*, et moi manger deux *turkeys*.

CAROLINE.—Combien faut-il les payer, Monsieur?

M. GEORGEY.—Vous payer quoi demandait Madme Bonard, et vous faire mes salutations. Allez, *my dear*, vous courir vitelement.”

La tete de M. Georgey disparut; la fenetre se referma. Caroline marcha vite d'abord; quand elle fut hors de vue, elle prit son pas accoutume.

“Quand je perdrais quelques minutes, se dit-elle, les tarke, comme il les appelle, n'auront pas disparu. Mais, avec lui, c'est toujours vite, vite. Il n'a pas de patience. C'est un brave homme tout de meme, et les Bourel le savent bien. Ils l'attrapent joliment. C'est le garçon surtout que je n'aime pas. Il trompe ce pauvre M. Georgey que c'est une pitie. Je finirai bien par le demasquer tout de meme. Tiens! le voila tout juste; il sort du cafe Margot. Ou prend-il tout l'argent qu'il depense? Ce n'est toujours pas le pere qui lui en donne; car il est joliment serre. Tiens! voila le petit Bonard qui le rencontre... Ils entrent dans le bois, qu'est-ce qu'ils ont a comploter ensemble? Ca me fait l'effet d'une paire de filous.”

Tout en observant et en reflechissant, Caroline etait arrivee chez les Bonard; elle ne trouva que la femme et lui fit de suite la commission de M. Georgey.

MADAME BONARD, *riant*.—Ah! c'est M. Georgey qu'il s'appelle; mes dindes lui ont donne dans l'oeil, a ce qu'il paraît. Il est un peu drole, tout de meme.

CAROLINE.—Lui vendez-vous vos dindes? il les veut toutes.

MADAME BONARD.—Toutes a la fois? Que va-t-il faire de ces quarante-six betes qu'il faut nourrir et mener dans les champs?

CAROLINE.—Non, non, il en veut deux par semaines; mais il les retient toutes. Combien les vendez-vous?

MADAME BONARD.—Je les vends quatre francs; mais s'il faut les lui garder trois ou quatre mois encore, ce n'est pas possible; les betes me couteraient cher a nourrir; de plus, elles deperiraient et ne vaudraient plus rien.

CAROLINE.—Il m'a pourtant bien recommande de les acheter toutes.

MADAME BONARD.—Ecoutez; pour l'obliger, je veux bien lui en garder une douzaine, mais je vendrai le reste a la foire du mois prochain. Pas possible autrement; elles sont toutes a point pour etre mangees.

CAROLINE.—Va-t-il etre contrarie! Il tient a vos dindes que c'en est risible; les deux dernieres que je lui ai servies, je croyais le voir etouffer, tant il en a mange. Jamais il n'en avait eu de si tendres, de si blanches, de si excellentes, disait-il entre chaque bouchee.

MADAME BONARD.—Est-ce qu'il vit seul? Que fait-il dans notre pays?

CAROLINE.—Il vit tout seul. Il n'a que moi pour le servir. Il est venu, paraît-il, pour construire et mettre en train une usine pour un ami, le baron de Gerfeuil, qui n'y entend rien et qui l'a fait venir d'Angleterre. Et il doit avoir beaucoup d'argent, car il en depense joliment. Il travaille toujours; il ne voit personne que les ouvriers et

Le Mauvais Genie

un interprete qui transmet ses ordres. C'est qu'on ne le comprendrait pas sans cela.

MADAME BONARD.—Il a un drôle de jargon. Et comment est-il? Est-il bonhomme? Il me fait l'effet d'être colere.

CAROLINE.—Il est vif et bizarre; mais c'est un brave homme. Je commence a m'y attacher, et ca me taquine de le voir attrape comme il l'est sans cesse par ces Bourel pere et fils. Alcide surtout le plume a faire fremir; c'est un mauvais garnement que ce garcon; vous feriez bien de ne pas laisser votre Frederic se rencontrer avec lui.

MADAME BONARD.—Oh! Frederic ne le voit plus: Bonard le lui a bien defendu.

CAROLINE.—Mais je viens de les voir entrer ensemble dans le bois, pres de chez nous.

MADAME BONARD, *effrayee*.—Encore! Oh! mon Dieu! si Bonard le savait! Il le lui a tant defendu.

CAROLINE.—Et il a bien fait, car une societe comme ca, voyez-vous, Madame Bonard, il y a de quoi perdre un jeune homme.

MADAME BONARD.—Je le sais, ma bonne Mademoiselle Caroline, je ne le sais que trop, et je parlerai ferme a Frederic, je vous en reponds. Mais, pour Dieu! n'en dites rien a Bonard; il le rouerait de coups.

CAROLINE.—Je ne dirai rien. Madame Bonard; mais... je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux que le pere connaisse les allures de son fils. Ne vaut-il pas mieux que le garcon soit battu maintenant que de devenir un filou, un gueux plus tard?

MADAME BONARD.—J'y penserai, j'y reflechirai, ma bonne Caroline, je vous le promets. Mais gardez-moi le secret, je vous en supplie.

CAROLINE.—Je veux bien, moi; au fait, ca ne me regarde pas, c'est votre affaire. Au revoir, Madame Bonard: donnez-moi une de vos dindes, que je l'emporte; si je revenais les mains vides, mon maitre serait capable de tomber malade.

MADAME BONARD.—Mais je ne les ai pas, elles sont aux champs.

CAROLINE.—Il faut que nous y allions; je ne veux pas rentrer sans la dinde.

MADAME BONARD.—Ecoutez; allez le long du bois, tournez dans le champ a gauche, vous trouverez Julien avec les dindes, et vous ferez votre choix. Vous connaissez Julien, je pense?

CAROLINE.—Ma foi, non; il n'y a pas longtemps que je suis dans le pays, je n'y donnais pas beaucoup de monde.

MADAME BONARD.—Vous le reconnaitrez tout de meme, puisqu'il n'y a que lui qui garde mes dindes dans le champ. Le long du bois, puis a gauche.

CAROLINE.—C'est entendu; et je payerai Julien?

MADAME BONARD.—Comme vous voudrez; nous nous arrangerons.”

Caroline partit; elle prit le chemin que lui avait indique Mme Bonard, et trouva Julien avec son troupeau.

VI. LES PIÈCES D'OR DE M. GEORGEY

A mesure que Caroline approchait, Julien la regardait et s'inquiétait; craignant quelque nouvelle aventure, il fit avancer ses dindons à grands pas. Mais Caroline marchait plus vite que les dindons; elle ne tarda pas à le rejoindre. Elle examina attentivement les bêtes pour avoir la plus belle.

L'inquiétude de Julien augmenta; il ne quittait pas des yeux Caroline, et fit siffler sa baguette pour lui faire voir qu'il était prêt à défendre à main armée le troupeau dont il avait la garde.

Caroline n'y fit pas attention; elle ne se doutait pas de la méfiance dont elle était l'objet.

Mais quand Julien la vit se baisser pour saisir la dinde qu'elle avait choisie, il lui appliqua un coup de sa baguette sur les mains et s'avança sur elle d'un air menaçant. Caroline poussa un cri.

JULIEN.—Ne touchez pas à mes dindes, ou je vous cingle les doigts d'importance.

CAROLINE.—Que tu es bête! Tu m'as engourdi les doigts, tant tu as tapé fort. On ne plaisante pas comme ça, Julien.

JULIEN.—Je ne veux pas que vous touchiez à mes bêtes; allez-vous-en.

CAROLINE.—Mais puisque j'en ai achetée une à Mme Bonard! C'est elle qui m'a envoyée ici pour la choisir.

JULIEN.—Ta! ta! ta! je connais cela. Je ne m'y fie plus. On m'en a déjà volé deux; je ne me laisserai pas voler une troisième fois.

CAROLINE.—Tu es plus sot que tes dindes, mon garçon. J'ai fait le prix avec Mme Bonard; voici quatre francs pour payer ta dinde, est-ce voler, cela?

JULIEN.—Je n'en sais rien, mais vous n'y toucherez pas que Mme Bonard ne m'en ait donné l'ordre. Est-ce que je sais qui vous êtes et si vous dites vrai?

CAROLINE.—Puisque je t'appelle par ton nom, c'est que quelqu'un me l'a dit; et ce quelqu'un, c'est Mme Bonard. Voyons, laisse-moi faire, et voici les quatre francs.

JULIEN.—Je ne vous laisserai pas faire, et je ne veux pas de vos quatre francs. Vous faites comme Alcide, qui m'offrait aussi quatre francs pour avoir un dindon qu'il revendait huit francs à son Anglais.

CAROLINE.—Quel Anglais? M. Georgey? c'est mon maître.

JULIEN.—Tant pis pour vous; votre maître emploie des fripons comme Alcide à son service; je me moque bien de votre Anglais; je ne connais que Mme Bonard, et je donne rien que par son ordre.

CAROLINE.—Tu n'es guère poli, Julien; je vais aller me plaindre à Mme Bonard.

JULIEN.—Allez où vous voulez et laissez-nous tranquilles, moi et mes quarante-six bêtes.

CAROLINE.—Quarante-six bêtes et toi, cela en fait bien quarante-sept; et la plus grosse n'est pas la moins bête.

Le Mauvais Genie

JULIEN.—Tout ca m'est egal. Allez vous plaindre si cela vous fait plaisir: dites—moi toutes les injures qui vous passeront par la tete, offrez—moi tout l'argent que vous avez, rien n'y fera: vous ne toucherez pas a mes dindes.

CAROLINE.—Petit entete, va! Tu me fais perdre mon temps a courir. Si je voulais, j'en prendrais bien une malgre toi.

JULIEN.—Essayez donc, et vous verrez.”

Et Julien se campa resolument entre Caroline et son troupeau, les poings fermes prêts a agir, et les pieds en bonne position pour l'attaque ou la defense.

Caroline leva les epaules et s'en alla du cote de la ferme.

“Elle n'est pas mechante tout de meme, pensa Julien: c'est egal, je ne la connais pas, je dois prendre les interets de mes maitres, et t'ai bien fait en somme.”

Caroline revint a ta ferme et conta a Mme Bonard ce qui s'etait passe. Mme Bonard rit de bon coeur.

“C'est un brave petit garçon, dit—elle: il a eu peur qu'il ne lui arrivat une aventure comme avec Alcide, et il a bien fait.

CAROLINE.—Grand merci! Vous trouvez bien fait de m'avoir cingle les doigts a m'en laisser la marque, de me...

MADAME BONARD.—Ecoutez donc, c'est ma faute; j'aurais du vous accompagner et lui expliquer moi—meme notre marche. Venez, venez, Caroline, je vais vous faire donner votre dinde.”

Elles retournerent au champ, et, a leur grande surprise, elles virent pres de Julien M. Georgey riant et se tenant les cotes.

Quand elles approcherent, il redoubla ses eclats de rire et ne put articuler une parole.

MADAME BONARD.—Qu'y a—t—il, mon Julien? Pourquoi M. Georgey est—il avec toi? Pourquoi rit—il si fort?

JULIEN.—Il parait qu'il etait ici tout pres, cache dans un buisson, pendant que je defendais mes dindes contre cette dame qui voulait m'en prendre une. Des qu'elle a ete partie, il a saute hors de son buisson, il est arrive a moi en courant; il a voulu me saisir les mains, je me suis defendu avec ma baguette, je l'ai cingle de mon mieux. Au lieu de se facher, il s'est mis a rire; plus je cinglais, plus il riait et le voila qui rit encore a s'etouffer. Tenez, voyez, le voila qui se roule... Je vais me sauver avec mes dindes;... le voila qui se calme; il ne disait qu'un seul mot, toujours le meme: *tarke, tarke!*”

Les rires de l'Anglais reprirent de plus belle.

MADAME BONARD.—N'aie pas peur, mon Julien, reste la; ce M. Georgey veut une bete de ton troupeau, qu'il appelle *tarke*. Et voici sa servante, Mlle Caroline, qui venait en acheter une; c'est moi qui te l'envoyais.

JULIEN, *trouble*.—Je ne savais pas, maitresse. Je vous fais bien mes excuses, ainsi qu'a Mlle Caroline. Je craignais, ne la connaissant pas, qu'elle ne me volat une de vos dindes, comme l'avait fait Alcide.”

Le Mauvais Genie

L'Anglais, voyant l'air confus de Julien, crut que Mme Bonard le grondait. Son rire cessa à l'instant; il se releva et dit:

“Vous, Madame Bonarde, pas gronder Juliene: Juliene il était une honnête petite, une excellente petite; il avait battu mon Caroline beaucoup fort; il avait poussé le *money* de Caroline; il avait voulu boxer Caroline; il avait battu moi. C'était très bien, parfaitement excellent. J'aimais beaucoup fort Juliene; je voulais le prendre avec les *turkeys*; Madame Bonarde, je voulais emporter Juliene avec les *turkeys*. Il était un honnête garçon; j'aimais les honnêtes garçons. *Good fellow, you, little dear*, ajouta M. Georgey en passant la main sur la tête de Julien. Oh oui! *good fellow*, toi venir avec les *turkeys* chez moi, dans mes services? Oh yes! Disait vite ment *yes*, petite Juliene.

MADAME BONARD.—Mais, Monsieur, je ne veux pas du tout laisser venir Julien chez vous. Je veux le garder.

M. GEORGEY.—Oh! Madame Bonarde! Vous si aimable! Vous si excellent! J'aimais tant un honnête garçon!

MADAME BONARD.—Et moi aussi, Monsieur, j'aime les honnêtes garçons, et c'est pourquoi j'aime Julien et je le garde.

M. GEORGEY.—Écoute, petite Juliene, si toi venais chez moi, je donner beaucoup à toi. Tenez, petite, voilà.”

M. Georgey tira sa bourse de sa poche.

M. GEORGEY.—Tu voyais! Il était pleine d'argent jaune. Moi te donner cinq jaunets. C'était bien beaucoup; c'était une grosse argent.”

Et il les mit de force dans la main de Julien. Mme Bonard poussa un cri; Julien lui dit:

“Qu'avez-vous, maîtresse? De quoi avez-vous peur?”

MADAME BONARD, *tristement*.—Tu vas me quitter, mon Julien! Moi-même, je dois te conseiller de suivre un maître si généreux!

M. GEORGEY.—Bravo! Madame Bonarde, c'était beaucoup fort bien! Viens, petite Juliene, moi riche, moi te donner toujours les jaunets.

JULIEN.—Merci bien, Monsieur, merci, je suis très reconnaissant. Voici vos belles pièces, Monsieur, je n'en ai pas besoin: je reste chez M. et Mme Bonard; j'y suis très heureux et je les aime.”

Julien tendit les cinq pièces de vingt francs à M. Georgey, qui ouvrit la bouche et les yeux, et qui resta immobile.

MADAME BONARD.—Julien, mon garçon, que fais-tu? tu refuses une fortune, un avenir!

M. GEORGEY.—Juliene, tu perdais le sentiment, *my dear*. Pour quelle chose tu aimais tant master et Mme Bonarde?

JULIEN.—Parce qu'ils m'ont recueilli quand j'étais orphelin, Monsieur; parce qu'ils ont été très bons pour moi depuis plus d'un an, et que je suis reconnaissant de leur bonté. Ne dites pas, ma chère maîtresse, que je refuse

Le Mauvais Genie

le bonheur, la fortune. Mon bonheur est de vous temoigner ma reconnaissance, de vous servir de mon mieux, de vivre pres de vous toujours.

—Cher enfant! s'ecria Mme Bonard, je te remercie et je t'aime, ce que tu fais est beau, tres beau.”

Mme Bonard embrassa Julien, qui pleura de joie et d'emotion; Caroline se mit aussi a embrasser Julien; l'Anglais sanglota et se jeta au cou de Julien en criant:

“*Beautiful! Beautiful!* Petite Juliene, il etait une grande homme!”

Et, lui prenant la main, il la serra et la secoua a lui demancher l'epaule. Julien lui coula dans la main ses pieces d'or, l'Anglais voulut en vain le forcer a les accepter. Julien s'enfuit et retourna a son troupeau, qui s'etait eparpille dans le champ pendant cette longue scene. Il courait de tous cotes pour les rassembler; Caroline et Mme Bonard coururent aussi pour lui venir en aide: l'Anglais se mit de la partie et parvint a saisir deux des plus belles dindes; il les examina, les trouva grosses et grasses, leur serra le cou et les etouffa.

M. GEORGEY.—Caroline. Caroline, j'avais les *turkeys*; j'avais strangled deux grosses: ils etaient lourdes terriblement.”

Les dindes etaient reunies: Caroline accourut pres de son maitre et regarda celles qu'il tenait.

CAROLINE.—Mais, Monsieur, elles sont mortes; vous les avez etrangees?

M. GEORGEY, souriant.—*Yes, my dear*; je voulais manger des *turkeys*, toujours des *turkeys*.

CAROLINE.—Mais. Monsieur, vous en avez pour huit jours.

M. GEORGEY.—No, no, *my dear*, une *turkey* tous les jours... Taisez-vous, *my dear*. J'avais dit je voulais, et quand j'avais dit je voulais, c'etait je voulais. Demaine vous dites a Master Bonarde, a Madame Bonarde, a petite Juliene, je voulais ils dinaient tous chez moi, dans mon petite maison. Allez, *my dear*, allez tout de suite, vite. Je payais les *turkeys* demain.”

M. Georgey s'en alla sans tourner la tete; Caroline ramassa les deux dindes et alla faire part a Mme Bonard et a Julien de l'invitation de M. Georgey. Mme Bonard remercia et accepta pour les trois invites; ils se separerent en riant.

Pendant ce temps, Frederic etait venu rejoindre Alcide dans le bois.

“Eh bien, pauvre ami, es-tu bien remis de la rossee que t'a donnee ton pere?”

FREDERIC.—Oui, et je viens te dire que je ne peux plus te voir en cachette, mon pere me surveille de trop pres.

ALCIDE.—Bah! avec de l'habilete on peut facilement tromper les parents.

FREDERIC.—Mais, vois-tu, Alcide, je ne suis pas tranquille; j'ai toujours peur qu'il ne me surprenne. J'aime mieux me priver de te voir et obeir a mon pere.

ALCIDE.—Voila qui est lache, par exemple! Moi qui te croyais un si bon ami, qui faisais ton eloge a tous nos camarades, tu me plantes la comme un nigaud que tu es. Quel mal faisons-nous en causant? Quel droit ont tes parents de t'empecher de te distraire un instant, apres t'avoir fait travailler toute la journee comme un esclave?

Le Mauvais Genie

Ne peux-tu pas voir tes amis sans être battu? Faut-il que tu ne voies jamais que tes parents et ce petit hypocrite de Julien qui cherche à se faire valoir?

FREDERIC.—Julien est bon garçon, je t'assure. Il m'aime.

ALCIDE.—Tu crois cela, toi? Si tu savais tout ce qu'il dit et comme il se vante de prendre ta place! Crois-moi, on te fait la vie trop dure. Voici la foire qui approche; je parie qu'ils ne te donneront pas un sou, et il te faut de l'argent pour t'amuser. Il faut que nous en fassions, et nous en aurons. Veux-tu m'aider?

FREDERIC, *hesitant*.—Je veux bien, si tu ne me fais faire rien de mal.

ALCIDE.—Sois tranquille. Mais séparons-nous, de peur qu'on ne te voie; je t'expliquerai ça dimanche quand nous nous reverrons ici.”

Et les deux amis se quitterent.

Quand Bonard rentra du labour avec Frederic qui était venu le rejoindre, et qu'il ne laissait plus seul à la maison que pour le travail nécessaire, Mme Bonard leur raconta les aventures de l'après-midi. Bonard rit beaucoup; il fut touché du désintéressement et du dévouement de Julien.

“Merci, mon garçon, dit-il; je n'oublierai pas cette preuve d'amitié que tu nous as donnée. Merci.”

Frederic avait écouté en silence. Quand le récit fut terminé, il dit à Julien:

—Il est donc bien riche, cet imbécile d'Anglais? Tu aurais dû garder son argent.

JULIEN.—Il n'est pas imbécile, mais trop bon. Je pense qu'il est riche, mais je n'avais pas mérité l'or qu'il m'offrait, et je ne voulais pas accepter son offre de le suivre.

FREDERIC.—Je trouve que tu as été très bête dans toute cette affaire.

BONARD, *sechement*.—Tais-toi! Tu n'as pas le cœur qu'il faut pour apprécier la conduite de Julien.”

VII. DINER DE M. GEORGEY

Le lendemain, Frederic, qui était de mauvaise humeur de n'avoir pas été invité chez M. Georgey, s'en prit à Julien et recommença à le blâmer de n'avoir pas accepté l'or de l'Anglais.

JULIEN.—Mais tu vois bien qu'il me le donnait pour entrer à son service, et je voulais rester ici.

FREDERIC.—C'est ça qui est bête! Chez l'Anglais, tu serais devenu riche, il t'aurait payé très cher: tu aurais pu gagner sur les achats qu'il t'aurait fait faire.

JULIEN.—Comment ça? Comment aurais-je gagné sur les achats?

FREDERIC.—C'est facile à comprendre, Alcide me l'a expliqué. Tu achètes pour deux sous de tabac: tu lui en comptes trois: tu prends un paquet de chandelles, trois francs: tu comptes trois francs cinquante; et ainsi de suite.

JULIEN, *avec indignation*.—Et tu crois que je ferais jamais une chose pareille!

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—Tiens, par exemple Alcide le fait toujours. Il dit que c'est pour payer son temps perdu a faire des commissions, et c'est vrai, ca: alors, c'est avec cela qu'il s'amuse, qu'il achete des cigares, des saucisses, toutes sortes de choses, et il ne s'en porte pas plus mal.

JULIEN.—Non, mais il se gate de plus en plus et devient de plus en plus malhonnete. Prends garde, Frederic! c'est un mauvais garçon! Ne l'ecoute pas, ne fais pas comme lui!

FREDERIC.—Vas-tu me precher, a present? Je sais ce que j'ai a faire. Prends garde toi-meme! Si tu as le malheur d'en dire un seul mot a mon pere et a ma mere, nous te donnerons une rossee dont tu te souviendras longtemps.

JULIEN.—Tu n'as pas besoin de craindre que je te fasse gronder. Tu sais que je fais toujours mon possible pour t'eviter des reproches. Que de fois je me suis laisse gronder pour toi!

FREDERIC, *avec aigreur*.—C'est bon! je n'ai pas besoin que tu rappelles les generosites dont tu te vantes. Avec tes belles idees, Alcide dit que tu resteras un imbecile et un pauvrard a la charite de mes parents, comme tu l'es depuis un an, ce qui n'est agreable ni pour eux ni pour moi, car tu as beau faire, tu resteras toujours un etranger qu'on peut chasser d'un jour a l'autre.”

Julien rougit et voulut repondre; mais il se contint, et continua a balayer la cour, pendant que Frederic sifflotait un air qu'il recommençait toujours.

Un autre sifflet, qui reprit le meme air, se fit entendre dans le lointain. Frederic se tut, prit un trait de charrue, le tordit pour le dechirer, tira dessus pour achever de le separer en deux, et dit a Julien:

“Si mon pere me demande, tu lui diras que j'ai ete porter ce vieux trait a raccommoder chez le bourrelier. Tu vois qu'il est casse; regarde bien, pour dire ce qui en est si mon pere te questionne.

—Je vois”, repondit Julien tristement.

Frederic s'en alla avec le trait.

“Je sais bien ou il va, se dit Julien. Un rendez-vous avec son ami Alcide. Ce malheureux Frederic! comme il est change depuis quelque temps! Cet Alcide lui a fait bien du mal!”

“Julien, Julien! voici l'heure de t'habiller pour aller diner chez M. Georgey, cria Mme Bonard. Il faut te faire propre, mon garçon. Mets ta blouse des dimanches; donne-toi un coup de peigne, un coup de savon, et viens me trouver dans la salle. Je t'y attends.”

Julien avait fini son ouvrage; il posa le balai dans l'ecurie et courut se debarbouiller a la pompe.

“Je me nettoierai aussi bien a grande eau que si j'usais le savon de Mme Bonard. Frederic a dit vrai; je suis a la charite de M. et Mme Bonard: je dois faire le moins de depense possible.”

Julien soupira; puis il se lava, se frotta si bien, qu'il sortit tres propre de dessous la pompe; il demela ses cheveux bien laves avec le peigne de l'ecurie qui servait aux chevaux, mit du linge blanc, une vieille blouse deteinte, mais propre, ses souliers ferres, et alla retrouver dans la salle Mme Bonard, qui l'attendait en raccommoquant du linge. Elle l'examina.

MADAME BONARD.—Bien! tu es propre comme cela. La blouse n'est pas des plus neuves, mais tu en acheteras une a la foire prochaine.

Le Mauvais Genie

JULIEN.—Et M. Bonard? Est-ce qu'il ne vient pas?

MADAME BONARD.—Il va nous rejoindre chez l'Anglais; il a été marchander un troupeau d'oies.”

Ils se mirent en route; Julien parlait peu, il était triste.

MADAME BONARD.—Qu'est-ce que tu as, mon Julien? Tu ne dis rien; tu es tout sérieux, comme qui dirait triste.

JULIEN.—Je ne crois pas, maîtresse, je n'ai rien qui me tourmente.

MADAME BONARD.—Tu es peut-être honteux de ta blouse?

JULIEN.—Pour ça non, maîtresse; elle est encore trop belle pour ce que je vaudrais et pour l'ouvrage que je fais chez vous.

MADAME BONARD.—Qu'est-ce que tu dis donc? Tu travailles du matin au soir; le premier lève, le dernier couche.

JULIEN.—Oui, maîtresse; mais quel est l'ouvrage que je fais? A quoi suis-je bon? A me promener toute la journée avec un troupeau de dindes? Ce n'est pas un travail, cela.

MADAME BONARD.—Et que veux-tu faire de mieux, mon ami? Quand tu seras plus grand, tu feras autre chose.

JULIEN.—Oui, maîtresse; mais en attendant, je mange votre pain, je bois votre cidre, je vous coûte de l'argent; c'est une charité que vous me faites, et je ne puis rien pour vous, moi; voilà ce qui me fait de la peine.”

Julien passa le revers de sa main sur ses yeux. Mme Bonard s'arrêta et le regarda avec surprise.

MADAME BONARD.—Ah ça! qu'est-ce qui te prend donc? Ou as-tu pris toutes ces idées?

JULIEN.—On me l'a dit, maîtresse; de moi-même je n'y avais pas pensé: je suis trop bête pour l'avoir compris tout seul.

MADAME BONARD.—Si je savais quel est le méchant cœur qui t'a donné ces sottises, je lui dirais ce que j'en pense, moi. Ce n'est pas toi qui es bête, c'est l'imbecille qui t'a fait croire tout ce que tu viens de me débiter. Nomme-le-moi, Julien; je veux le savoir.

JULIEN.—Pardon, maîtresse; je ne peux pas vous le dire, puisque vous trouvez qu'il a mal fait.

MADAME BONARD.—Bon garçon, va! Mais n'en crois pas un mot, c'est tout des mensonges. J'ai besoin de toi, et tu me fais l'ouvrage d'un homme, et tu prends mes intérêts, et je serais bien embarrassée sans toi.

JULIEN.—Merci bien, maîtresse, vous avez toujours été bonne pour moi.”

Ils continuèrent leur chemin et arrivèrent bientôt chez M. Georgey; le père Bonard les attendait à la porte.

CAROLINE.—Entrez, entrez, Madame Bonard; mon maître est ici dans la salle.”

Le Mauvais Genie

Caroline ouvrit la porte de la salle où M. Georgey les attendait.

M. GEORGEY.—Bonjour, *good morning*, pour le societe. J'avais une faim terrible pour le *turkey*. Vitement, Caroline; je sentais le parfumerie du *turkey*, ca me faisait un creusement dans le *stomach*.

—Et vous allez bien, Monsieur! dit Mme Bonard pour dire quelque chose.

M. GEORGEY.—Oh! *yes! perfectly well!*

MADAME BONARD.—Julien s'est fait beau pour venir chez vous, Monsieur; nous sommes tous bien reconnaissants...

M. GEORGEY.—Oh! *dear!* taisez-vous. Quand je sentais le *turkey*, moi pas dire du tout pour le creusement du *stomach*; moi penser au *turkey* et pas entendre riene que le friturement du graisse... A table tout le societe. J'entendais le *turkey*."

Caroline arrivait en effet avec la dinde cuite a point, exhalant un parfum qui fit sourire l'Anglais; ses longues dents se decouvrirent jusqu'aux gencives, ses yeux brillèrent comme des escarboucles, et il commença a depecer la superbe bete, qui pesait plus de dix livres. Il en distribua largement aux convives, prit sa part, un quart d'heure apres il n'en restait rien que la carcasse.

M. GEORGEY, *avec calme*.—La deuxieme *turkey*, Caroline."

Chacun se regarda avec surprise. Caroline sourit de leur etonnement.

M. GEORGEY, *vivement*.—La deuxieme *turkey*, j'avais commande. Quand j'avais commande un fois, je voulais pas commander un autre fois; c'etait un troublement pour le *stomach*." Caroline se depecha d'apporter la seconde dinde; l'Anglais la decoupa et voulut en servir de larges parts comme la premiere fois; mais Mme Bonard partagea son enorme morceau avec son mari.

M. GEORGEY.—Oh! quoi vous faisez, Madme Bonarde? Vous pas manger tout? Vous pas trouver excellent le *turkey* graisse par vous?

MADAME BONARD.—Si fait, Monsieur, mais nous ne pouvons plus manger, Bonard et moi. Vous nous en aviez deja servi un gros morceau.

M. GEORGEY, *a mi-voix*.—C'etait drole! C'etait beaucoup drole!... Toi, petite Juliene, toi, ma petite favorise, tu veux encore et toujours? Veritablement?

JULIEN.—Oui, Monsieur! C'est si bon la dinde! Je n'en avais jamais mange.

M. GEORGEY.—Jamais... mange *turkey*... Petite malheureuse! Je te donnais *turkey*, moi. Donne le plateau... Un piece... un autre piece... un tr...

—Misericorde! s'ecria Mme Bonard en riant et en enlevant l'assiette des mains de M. Georgey; vous allez tuer mon pauvre Julien.

M. GEORGEY.—No, no, *turkey* jamais tuer; *turkey* leger... etouffait jamais le *stomach*."

Il recommença a manger de plus belle. Il resta a peine la moitié du second dindon.

Le Mauvais Genie

M. GEORGEY.—Enlevez, Caroline; donner le..., le..., le *hare*... Vous pas comprendre le *hare*?... La longue animal... Comment vous le dites? Une, une levriere?

CAROLINE.—Ah! je comprends. Monsieur veut dire le lievre.

M. GEORGEY.—*Yes, yes, my dear*, le levrier. Je disais bien, pourquoi vous pas comprendre? C'etait par grognement; vous voulais pas me donner a manger l'autre *turkey*, et vous *furious* pour cette chose. Allez, *my dear*, allez vite ment chercher le levrier, et vous etes bonne garconne comme petite Juliene.”

Caroline, qui n'etait pas du tout furieuse, sortit en riant et rapporta un lievre magnifique avec une sauce de gelee de groseilles.

M. GEORGEY.—Madme Bonarde, *my dear*, vous manger un petit piece de levrier.

MADAME BONARD.—Volontiers, Monsieur, mais pas beaucoup, tres peu.”

M. Georgey lui en coupa un morceau de deux livres.

MADAME BONARD.—Je ne pourrai jamais avaler tout cela, Monsieur; je vais partager avec mon mari.

M. GEORGEY.—Madme Bonarde, cela etait une beaucoup petit piece; povre m'sieur Bonarde n'avoir riene du tout.”

M. Georgey eut beau insister, ils declarerent en avoir plus qu'ils n'en pouvaient avaler. Julien en mangea de maniere a contenter M. Georgey, qui le regardait avec une satisfaction visible. Il les fit boire en proportion de ce qu'ils avaient mange; apres le lievre on avait servi des petits pois, puis une creme a la vanille. Julien avalait, avalait; l'Anglais riait et se frottait les mains. Bonard riait et chantait; Mme Bonard sentait sa tete tourner et s'inquietait. Caroline sautillait, riait, versait a boire et parlait comme une pie.

M. GEORGEY.—*Stop*, Caroline, *my dear*. Je voulais plus donner a boire; ils etaient tous en tournoient. Vous, Caroline, taisez-vous et courez vite ment apporter le *coffee*, et laissez-nous en tranquillite.”

Caroline rentra peu d'instant apres avec le cafe; M. Georgey en fit boire deux tasses a chacun de ses convives.

M. GEORGEY.—C'etait tres bon pour enlever le tournoient, *my dear*. Apres le *coffee* nous parler tout le jour; quand le lune est arrivee, je rentrer vous dans le maison a vous.

MADAME BONARD.—Pardon, Monsieur, il faut que je m'en aille tout a l'heure; nous avons a faire chez nous.

M. GEORGEY.—Quoi vous avoir a faire? Frederic il etait la.

MADAME BONARD.—Mais il ne fera pas du tout ce qu'il y a a faire dans la ferme, Monsieur. Les vaches, les chevaux, les cochons a soigner. Et puis les dindes qui n'ont pas ete au champ.

M. GEORGEY.—Alors nous tous partir a la fois, et moi aider pour les *turkeys* avec ma petite Juliene, et moi converser avec le petite Juliene. Je commencais.

“Ecoute mon raison, petite Juliene. Tu avais battu Caroline pour les *turkeys*, c'etait fort joli; tu avais dit *no, no*, pour son *money*, c'etait plus excellent encore. Tu avais battu moi, fort, tres fort, c'etait admirable, et je dis

admirable!

“Alors j'avais dit dans mon cervelle: Petite Juliene etait une honnete creature; quoi il faisait avec Mme Bonarde? Il gardait les *turkeys*. Ce n'etait pas une instruction, garder *turkeys* et batter moi et Caroline. Je voulais faire bien a petite Juliene; je le voulais. Quand je disais, je le voulais, je faisais. Ecoute encore.

“Je une grande multitude de *money*. Je donnais a petite Juliene des habillements; je payais le master de lecture et de l'ecriture, et de comperies, et de dessination, et je le prenais pour mon fabrication, et pour mon dessinement, et je le prenais pour mon comptement, et pour mon caissement; et je le faisais un grande instruction, et je lui avais un grande fortune. Voila, petite Juliene. Tu voulais? Mme Bonarde voulait. Moi, je voulais, tout le monde voulait.”

Tout le monde se regardait, et personne ne savait que repondre. Refuser de si grands avantages pour Julien etait une folie et un egoisme impardonnable. Mais perdre Julien etait pour les Bonard un vrai et grand chagrin. Ils se taisaient, ne sachant a quoi se resoudre.

Julien pensait, de son cote, qu'il ne trouverait jamais une si bonne occasion d'assurer son avenir tout en debarrassant les Bonard de la charge qu'ils s'etaient imposee en le recueillant dans son malheur; le souvenir du reproche de Frederic le poursuivait et le rendait malheureux.

“Que pourrai-je jamais faire pour ne plus etre a la charite de mes excellents maitres? se disait-il. N'ont-ils pas Frederic pour les aider a la ferme? Il est grand, fort, robuste. Et moi qui n'ai que douze ans, qui suis petit, chetif, sans force, a quoi pourrai-je etre employe?”

Et il se decidait a accepter l'offre de M. Georgey lorsque se presentait a son esprit le chagrin de quitter M. et Mme Bonard, l'apparence d'ingratitude qu'il se donnerait en acceptant la premiere offre qui lui etait faite par un inconnu, un etranger, un homme qu'il connaissait a peine, qui semblait etre, il est vrai, brave homme, genereux, mais dont les idees originales, le langage bizarre, pouvaient amener des choses fort penibles et tout au moins tres desagrees.

M. Georgey ne disait plus rien; il les examinait tous. Enfin, Mme Bonard trouva un moyen pour gagner du temps. “Monsieur, dit-elle, Julien fera comme il voudra, mais il faut que vous me le laissiez jusqu'a ce que mes dindons soient vendus a la foire.

M. GEORGEY.—Quand c'est le foire?

MADAME BONARD.—Dans trois semaines, Monsieur.

M. GEORGEY.—*Very well, my dear*; dans trois semaines je venais demander Juliene.

—Mais je n'ai encore rien dit, maitresse”, s'ecria Julien.

Et il eclata en sanglots.

Pendant quelques instants l'Anglais le regarda pleurer. Puis il lui passa plusieurs fois la main sur la tete, et dit d'une voix attendrie et tres douce:

“Povre petite Juliene! Bonne petite Juliene! pleurer par chagrinement de quitter master et Mme Bonarde? C'etait tres joli, tres attachant. *Don't cry*,... mon petite Juliene. Toi etre console, moi t'aimer beaucoup fort; toi aider Caroline, aider moi, miserable homme tout solitaire qui vois pas personne pour affectionner; moi qui cherchais un honnete garconne pour rendre heureux et qui trouvais personne.

Le Mauvais Genie

“Pleure pas, petite Juliene, toi faire comme ton volonte. Je te faisais demain et tous les matinees un rencontrement avec les *turkeys*. Quand il fera trois semaines, toi diras a moi oui ou non.”

Georgey lui secoua fortement la main. Julien leva sur lui ses yeux baignes de larmes, baisa la main qui serrait encore la sienne, essaya de parler, mais ne put articuler une parole.

VIII. FAUSSETE D'ALCIDE

Tout le monde se leva; les Bonard et Julien pour retourner a la ferme; l'Anglais pour les reconduire.

MADAME BONARD.—Vous venez avec nous, Monsieur?

M. GEORGEY.—*Yes*, Madme Bonarde; je promenais en votre compagnie. Moi aimais beaucoup prendre un promenade en votre compagnie. Moi voulais voir les *turkeys*. Je avais un peu beaucoup peur Frederic mangeait les *turkeys* dans l'absentement de petite Juliene.

MADAME BONARD, *riant*.—Oh! Monsieur, Frederic ne mangera pas quarante—quatre dindons, malgre qu'il soit un peu gourmand.

M. GEORGEY.—Frederic etait gourmand! *Fy!* C'etait laide, c'etait affreuse, c'etait horrible d'avoir le gourmandise. Petite Juliene n'avait pas le gourmandise. Il aimait *turkey*, mais pas le gourmandise.”

Les Bonard ne purent s'empecher de rire; Julien lui—meme sourit en regardant rire ses maitres.

M. GEORGEY.—Quoi vous avez, Madme Bonarde? J'avais dit un sottise? Eh! j'etait content alors. Petite Juliene il riait, il avait fini le pleurnichement.”

M. Georgey se mit a rire aussi; mais il avait a peine eu le temps d'ouvrir la bouche et de montrer ses longues dents, que Bonard, qui marchait un peu en avant, s'ecria:

“Ah! coquin! Je t'y prends, enfin!”

Et il s'elanca dans le bois.

Tout le monde s'arreta avec surprise; Bonard avait disparu dans le fourre. M. Georgey etait un peu en arriere; il n'avait pas encore tourne le coin du bois.

MADAME BONARD.—Qu'y a—t—il donc? Julien, as—tu vu quelque chose?

JULIEN.—Rien du tout, maitresse. Je ne sais pas ce que c'est.

M. GEORGEY.—*My goodness!* Je voyais! Je voyais! Il courait! Il sautait le fosse! Il tombait! Eh! vitement! Master Bonard il arrivait! Oh! *very well!* il etait au fondation de fosse. Ah! ah! ah! master Bonard il s'arretait. Master Bonard il voyait pas!... Il rentrait dans le buissonnement. C'etait sauve! Bravo! bravo! *my dear!* c'etait tres joli. Alcide il etait beaucoup fort habile.

MADAME BONARD.—Que voyez—vous donc, Monsieur Georgey? Qu'est—ce que c'est? Je ne vois rien, moi.”

M. Georgey lui expliqua avec beaucoup de peine qu'etant reste en arriere il avait vu ce qui s'etait passe au tournant du petit bois. Alcide en etait sorti en courant, poursuivi par M. Bonard qui se trouvait encore dans le

Le Mauvais Genie

plus epais du taillis; Alcide, se voyant au moment d'etre pris, avait saute dans le fosse; s'y etait couche tout de son long, cache par un saule dont les branches retombaient sur le fosse; que M. Bonard, sorti du bois, n'avait plus trouve Alcide et revenait sans doute a la ferme a travers bois.

Mme Bonard ne trouva pas la chose aussi plaisante et hata le pas pour rejoindre son mari. Julien le suivit, malgre les appels reiteres de M. Georgey, qui restait a la meme place et qui voulait aller chercher Alcide dans son fosse.

Mme Bonard arriva a la ferme en meme temps que son mari.

MADAME BONARD.—C'est-il vrai, Bonard, que tu as vu Alcide? Pourquoi as-tu couru apres lui?

BONARD.—Parce que je croyais avoir apercu Frederic; je voulais le prendre sur le fait.

MADAME BONARD.—Etaient-ils vraiment ensemble? M. Georgey n'a vu qu'Alcide tout seul qui est tombe dans le fosse en sortant du bois.

BONARD.—Je n'ai plus vu personne. Mais nous allons bien voir si Frederic est a la ferme. Si je ne trouve pas, c'est qu'il doit etre encore avec ce coquin d'Alcide, et qu'ils se sont sauves chacun de leur cote. Va voir a l'etable pendant que je vais voir a l'ecurie.”

Bonard entra dans l'ecurie et apercut Frederic couche sur des bottes de foin et profondement endormi.

“C'est etonnant, se dit-il; j'aurais jure qu'ils etaient deux.”

Il s'approcha de Frederic, le poussa legerement; Frederic entr'ouvrit les yeux, se souleva a demi et retomba endormi.

BONARD, *a mi-voix*.—Il dort tout de bon! C'est singulier tout de meme.”

Et il s'en alla en refermant la porte.

A peine fut-il parti que Frederic se releva.

“J'ai eu une fameuse peur! Une seconde de plus, j'etais pris. C'est-il heureux que je sois trouve cache par un buisson et que j'aie pu rentrer par la porte de derriere avant le retour de mon pere. Alcide se sera echappe, je suppose. A-t-il detale! Ha! ha! ha!

“Et ces diables de chevaux qui n'ont pas dine! Heureusement qu'ils ne parleront pas... Il faut que je revoie Alcide avant la foire, tout de meme; nous ne sommes convenus de rien; et, comme il dit, il nous faut de l'argent pour nous amuser.” Frederic secoua les brins de foin restes attaches a ses vetements, sortit de l'ecurie et entra dans la maison, ou il parut etonne de trouver tout le monde rentre.

FREDERIC.—Ah! vous voila de retour? Y a-t-il longtemps?

BONARD.—Quelques instants seulement. Je t'ai trouve dormant dans l'ecurie; je n'ai pas voulu te reveiller, pensant que tu avais eu du mal a faire seul tout l'ouvrage de la ferme et que tu etais fatigue.

FREDERIC.—Ca, c'est vrai, j'etais tres fatigue...

Le Mauvais Genie

MADAME BONARD, *sechement*.—Tu n'avais pourtant pas tant d'ouvrage! Les animaux a nourrir; ton diner a chauffer et a manger; voila tout.

FREDERIC.—C'est que les cochons m'ont fait joliment courir; ils avaient passe dans le bois, et de la ils etaient au moment d'entrer dans l'orge; ils y auraient fait un joli degat, vous pensez!

MADAME BONARD, *de meme*.—Par ou donc ont-ils passe? tout est bien clos.

FREDERIC, *embarrasse*.—Par ou, je ne puis vous dire; le fait est qu'ils y etaient.

MADAME BONARD.—Les as-tu enfermes?

FREDERIC.—Je crois bien; mais apres qu'il m'ont fait courir plus d'une heure.

MADAME BONARD.—C'est bon, tais-toi!

BONARD.—Qu'as-tu donc, femme? tu as l'air tout en colere contre Frederic; il n'a pas fait pourtant grand mal en se reposant une heure.

MADAME BONARD.—Bah! il n'etait pas fatigue; il n'avait pas besoin de se reposer.

BONARD.—Qu'en sais-tu?

MADAME BONARD.—Je sais ce que je sais. Frederic, va me chercher des pommes de terre et le morceau de porc frais dans la cave.”

Frederic, etonne du ton sec de sa mere, sortit tout tremble et alla a la cave, mais pour n'y rien trouver, puisqu'il venait de manger avec Alcide ce que sa mere demandait.

“Que vais-je dire? se demanda-t-il. Alcide me conseille de nier que j'y ai touche, mais ils ne le croiront pas. Cet Alcide est par trop gourmand; j'avais beau lui dire de n'y pas toucher, de nous contenter de ce qu'on m'avait laisse (et il y en avait grandement pour deux), il m'a fallu lui ceder. Il m'aurait battu! C'est qu'il me tient, a present. J'ai partage avec lui le profit des dindons, et je ne peux plus m'en depetret. Avec cela qu'il me mene toujours a mal et que je ne suis guere heureux depuis que je l'ai ecoute; j'ai toujours peur de mes parents, de Julien, d'Alcide lui-meme.... Il est mechant cet Alcide; il serait capable de me denoncer, de dire que c'est moi qui l'ai conseille, et je ne sais quoi encore. Quand il me fait ses raisonnements, il me semble qu'il dit vrai; mais quand je me retrouve seul, je sens qu'il a tort.... Pourquoi l'ai-je ecoute, mon Dieu! Pourquoi n'ai-je pas fait comme Julien!

JULIEN, *accourant*.—Frederic! Frederic! Mme Bonard te demande; elle s'impatiente; elle dit qu'il lui faut sa viande tout de suite pour qu'elle ait le temps de la preparer pour ce soir.”

Frederic ne savait que dire. Julien le regardait avec etonnement. “Qu'as-tu donc? Es-tu malade?

FREDERIC.—Non, pas malade, mais embarrasse; je ne trouve pas le morceau de porc; je ne sais que faire.

JULIEN, *l'examinant*.—Mais qu'est-il devenu?

FREDERIC.—Je n'en sais rien; quelqu'un l'aura pris.

JULIEN.—Pris! Ici, dans la cave! C'est impossible! Dis-moi vrai; tu l'as mange?”

Le Mauvais Genie

Frederic ne repondit pas.

JULIEN.—Tu l'as mange, et pas seul, n'est-ce pas?

FREDERIC, *effraye*.—Tais-toi! si on t'entendait!

JULIEN.—Ecoute, Frederic, je sais qu'Alcide etait avec toi tantot; je devine qu'il t'a donne de mauvais conseils, comme il fait toujours. Sais-tu ce qu'il faut faire? Avoue la verite a ta mere, elle est si bonne; elle te pardonnera si elle voit que tu te repens sincerement.

FREDERIC.—Je n'oserai jamais; mon pere me battrait.

JULIEN.—Non; tu sais que ce qui le met en colere contre toi, c'est quand il voit que tu mens; mais, si tu lui dis la verite, il te grondera, mais il ne te touchera pas.”

Pendant que Frederic hesitait, Mme Bonard s'impatientait.

“Je n'aurai pas le temps de faire cuire ma viande,... dit-elle. Je vais y aller moi-meme; ce sera plus tot fait.”

Elle arriva en effet au moment ou Julien disait sa derniere phrase.

MADAME BONARD.—Qu'est-ce qu'il y a? Encore une de tes sottises, Frederic?”

Frederic tressaillit et resta muet.

JULIEN.—Parle donc! Dis a Mme Bonard ce que tu me disais tout a l'heure, que tu es bien fache, que tu ne recommenceras pas.”

Frederic continuait a se taire; Mme Bonard, etonnee, regardait tantot l'un, tantot l'autre.

MADAME BONARD.—Ou est le morceau de porc frais? L'aurais-tu mange en compagnie de ce gueux d'Alcide?

JULIEN.—Tout juste, maitresse; et c'est ce que Frederic n'ose vous dire, malgre qu'il en ait bonne envie et qu'il le regrette bien. Et il promet bien de ne pas recommencer.

MADAME BONARD.—C'est-il bien vrai ce que dit Julien?

FREDERIC.—Oui, maman, tres vrai; Alcide m'a oblige de lui laisser manger le morceau que vous aviez prepare pour ce soir, et il m'a oblige a le partager avec lui.

MADAME BONARD.—Oblige! Oblige! c'est que tu l'as bien voulu. Mais enfin, puisque tu l'avoues, que tu ne mens pas comme d'habitude, je veux bien te pardonner et n'en rien dire a ton pere. Mais ne recommence pas, et ne fais plus de niaiseries avec ce mechant Alcide qui te mene toujours a mal. Julien, cours vite chercher quelque chose chez le boucher, et reviens tout de suite.”

Julien y courut en effet et rapporta un morceau de viande, que Mme Bonard se depecha de mettre au feu. Bonard ne se douta de rien, car il etait parti pour travailler, et quand il entra, la soupe etait prete, la viande cuite a point et le couvert mis. Mme Bonard profita de son tete-a-tete avec Frederic pour lui parler serieusement, pour lui demontrer le mal que lui faisait Alcide, et les chagrins qu'il leur preparait a tous. Frederic promit de ne plus voir ce faux ami, et fut tres satisfait de s'en etre si bien tire.

IX. IL A JULIEN

Pendant quelques jours tout alla bien; Frederic fuyait Alcide; Julien menait ses dindes aux champs, M. Georgey venait l'y rejoindre tous les jours a deux heures, s'asseyait pres de lui, ne disait rien de ses projets et se faisait raconter tous les petits evenements de la vie de son protege: son enfance malheureuse, la misere de ses parents, la triste fin de son pere mort du cholera, et de sa mere, morte un an apres de chagrin et de misere; son abandon, la charitable conduite de M. et Mme Bonard, et leur bonte a son egard depuis plus d'un an qu'il etait a leur charge.

M. GEORGEY.—Et toi, pauvre petite Juliene, toi etais pas heureuse? demanda-t-il un jour.

JULIEN.—Je serais heureux, Monsieur si je ne craignais de gener mes bons maitres. Ils ne sont pas riches; ils n'ont que leur petite terre pour vivre, et ils travaillent tous deux au point de se rendre malades parfois.

M. GEORGEY.—Et Frederic? Il etait un faineante?

JULIEN, *embarrasse*.—Non, M'sieur: mais,... mais...

M. GEORGEY.—Tres bien, tres bien, petite Juliene, je comprenais; je voyais le vraie chose. Toi voulais pas dire mal. Et Frederic il etait une polissonne, une garnement mauvaise, une voleur, une...

JULIEN, *vivement*.—Non, non, Monsieur; je vous assure que...

M. GEORGEY.—Je savais, je disais, je croyais. Tais-toi, petite Juliene... Prends ca, petite Juliene, ajouta-t-il en lui tendant une piece d'or. Prenez, je disais: prenez, repeta-t-il d'un air d'autorite auquel Julien n'osa pas resister. C'etait pour acheter une blouse neuf."

M. Georgey se leva, serra la main de Julien, et s'en alla d'un pas grave et lent sans tourner la tete.

Le lendemain, M. Georgey revint s'asseoir comme de coutume pres de Julien, pour l'interroger et le faire causer. En le quittant, il lui tendit une nouvelle piece d'or, que Julien refusa energiquement.

JULIEN.—C'est trop, M'sieur, c'est trop; vrai, c'est beaucoup trop.

M. GEORGEY.—Petite Juliene, je voulais. C'etait pour acheter le *inexpressible* (pantalon)."

Et, comme la veille, il le forca a accepter la piece de vingt francs.

Le surlendemain, meme visite et une troisieme piece d'or.

"C'etait pour acheter une gilete et une couverture pour ton tete. Je voulais."

Pendant deux jours encore, M. Georgey lui fit prendre de force sa piece de vingt francs. Julien etait reconnaissant, mais inquiet de cette grande generosite.

Tous les jours il remettait sa piece d'or a Mme Bonard en la priant de s'en servir pour les besoins du menage.

JULIEN.—Moi, je n'ai besoin de rien, maitresse, grace a votre bonte; et je serais bien heureux de pouvoir vous procurer un peu d'aisance.

Le Mauvais Genie

MADAME BONARD.—Bon garçon! je te remercie, mon enfant; je n'oublierai point ce trait de ton bon coeur.”

Mme Bonard l'embrassa, mit sa piece d'or dans un petit sac et se dit:

“Puisse l'Anglais remplir ce sac; ce serait une fortune pour cet excellent enfant! Quel malheur que Frederic ne lui ressemble pas!”

La veille du jour de la foire, M. Georgey vint a la ferme Bonard.

“Madme Bonarde, dit-il en entrant, combien il reste de *turkeys* a vous?”

MADAME BONARD.—Vous en avez mange douze, Monsieur: il m'en reste trente-quatre.

M. GEORGEY.—Madme Bonarde, vous vouloir, s'il plaît a vous, les conserver pour moi?

MADAME BONARD.—Mais, Monsieur, je ne puis pas les garder si longtemps: leur nourriture couterait trop cher.

M. GEORGEY.—Madme Bonarde, moi aimer enormement beaucoup le *turkey*; moi payer graine et tout pour leur graissement, et moi payer dix francs par chacune *turkey*.

MADAME BONARD.—Oh non! Monsieur, c'est trop. Du moment que vous payez la nourriture, six francs par bete, c'est largement payer.

M. GEORGEY.—Madme Bonarde, moi, pas aimer ce largement: moi aimer le justice et moi vouloir forcement, absolument payer dix francs, Je voulais. Vous savez, je voulais.

MADAME BONARD.—Comme vous voudrez, Monsieur: je vous remercie bien, Monsieur: c'est un beau present que vous me faites et que je ne merite pas.

M. GEORGEY.—Vous meritez tout a fait bien. Vous tres excellente pour ma petite Juliene, et moi vous demander une grande chose par charite. Donnez-moi le petite Juliene. Je vous demande tres fort. Donnez-moi le petite Juliene.

MADAME BONARD.—Mais, Monsieur, je veux que mon Julien ne change pas sa religion: les Anglais ne sont pas de la religion catholique comme nous.

M. GEORGEY.—Oh! *yes!* moi Anglais catholique, moi du pays Irlande: le petite Juliene catholique comme moi. Vous voyez pas moi a votre eglise comme vous!... Pourquoi vous pas dire rien? Je vous demande le petite Juliene.”

Mme Bonard pleurait et ne pouvait repondre.

M. GEORGEY.—Vous pas comprendre, le petite Juliene etre tres fort heureuse avec moi. Lui apprendre tout: avoir l'argent beaucoup: avoir le bonne religion catholique. Tout ca excellent.

MADAME BONARD.—Vous avez raison, Monsieur: je le sais, je le vois... Prenez-le, Monsieur, mais apres la foire.

Le Mauvais Genie

M. GEORGEY.—Bravo, Madme Bonarde, vous bonne creature: moi beaucoup remercier vous. Je viendrai le jour de lendemain du foire. Adieu, bonsoir.”

M. Georgey s'en alla se frottant les mains: en passant devant le champ ou Julien gardait les dindons, il lui annonca le consentement de Mme Bonard, lui promit de le rendre tres heureux, de lui faire apprendre toutes sortes choses, et de le laisser venir chez les Bonard tous les soirs.

Julien ne pleura pas cette fois; il commencait a avoir de l'amitie pour l'Anglais, qui avait ete si bon pour lui; il comprenait que chez M. Georgey il ne serait a charge a personne, qu'il y recevrait une education meilleure que chez Mme Bonard. Et puis, il craignait un peu de se laisser gagner par les mauvais exemples de Frederic et par les detestables conseils d'Alcide, qu'il ne pouvait pas toujours eviter.

Julien se borna donc a soupirer; il remercia M. Georgey et lui promit de se tenir pret pour le surlendemain. M. Georgey lui secoua la main, lui dit qu'il le reverrait a la foire, et s'en alla tres content.

A peine fut-il parti qu'Alcide sortit du bois.

ALCIDE.—Bonjour, Julien, tu gardes toujours tes dindons? Belle occupation, en verite!

—J'aime mieux garder les dindons que les voler, repondit sechement Julien.

ALCIDE.—Ah! tu m'en veux encore, a ce que je vois. Ne pense plus a cela, Julien; j'ai eu tort, je le sais, et je t'assure que je ne recommencerais pas. Viens-tu a la foire demain?

JULIEN.—Je n'en sais rien; c'est comme Mme Bonard voudra. Je n'y tiens pas beaucoup, moi.

ALCIDE.—Tu as tort: ce sera bien amusant; des theatres, des droleries, des tours de force de toute espece.

JULIEN.—Tu ne verras rien de tout cela, toi, puisque tu n'as pas d'argent.

ALCIDE.—Bah! on trouve toujours moyen de s'en procurer. Et puis, je suis convenu avec Frederic d'y conduire l'Anglais; il nous regalera.

JULIEN.—Alcide, tu vas faire quelques tromperies a ce bon M. Georgey. Je ne veux pas de ca, moi.

ALCIDE.—Quelle tromperie veux-tu que je lui fasse? Ce n'est pas que ce soit difficile, car il est bete comme tout; on lui fait accroire tout ce qu'on veut.

JULIEN.—Il n'est pas bete; il est trop bon. Si tu l'as trompe avec tes dindons, c'est parce qu'il a eu confiance en toi et qu'il t'a cru honnete.

ALCIDE, *en ricanant*.—Tu m'ennuies avec tes dindons, tu repetes toujours la meme chose! Si tu crains que nous ne trompions ton Anglais, viens avec lui; tu nous empecheras de l'attraper, tu le protegeras contre nous.

JULIEN.—Ma foi, je ne dis pas non; et ce serait une raison pour aller a cette foire dont je ne me soucie guere pour mon compte.

ALCIDE.—Vas-y ou n'y vas pas, ca m'est egal. Frederic et moi, nous irons avec l'Anglais, tu peux bien y compter.”

Alcide mit ses mains dans ses poches et s'en alla en sifflant:

Le Mauvais Genie

J'ai du bon tabac, dans ma tabatiere.

J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

Julien le suivit des yeux quelque temps.

“J'irai, se dit-il. Je vais demander a Mme Bonard d'y aller. J'irai avec le bon M. Georgey, et peut-être lui serai-je utile.”

Alcide se disait de son cote:

“Il ira, bien sur qu'il ira. Il se figure qu'il nous empechera de faire nos petites affaires. Mais il est certain qu'il nous y aidera sans le savoir.... Ce Frederic est embetant tout de meme. S'il avait bien voulu m'ecouter, nous n'aurions pas eu besoin de ce grand nigaud d'Anglais pour nous amuser.... Ce n'etait pourtant pas si mal de chiper a ses parents une piece de dix francs. Le bien des parents n'est-il pas le notre? Avec cela qu'il est seul enfant et que ses parents ne lui donnent jamais rien pour s'amuser.... Mais, faute de mieux, l'Anglais fera notre affaire. Nous le griserons et puis nous verrons.... Si Julien y va avec lui,... nous le griserons aussi, nous lui ferons faire ce que nous voudrons et nous lui mettrons tout sur le dos. Et puis, d'ici a demain, je trouverai peut-être un moyen de me procurer l'argent. Vive la joie! Vive le vin, la gibelotte et le cafe! Je ne connais que ca de bon moi!”

X. LE COMLOT

Julien revint avec ses dindes; il les compta, les renferma, leur donna du grain et rentra a la maison.

Il n'y trouva que Frederic; Bonard labourait encore, Mme Bonard etait a la laiterie.

“Tu ne vas pas a la foire demain? demanda Frederic a Julien.

JULIEN.—Si fait, je crois bien que j'irai. Je le demanderai ce soir a Mme Bonard.

FREDERIC, *surpris*.—Comment? tu disais hier que tu resterais a la maison.

JULIEN, *avec malice*.—Oui, mais j'ai change d'idee.

FREDERIC.—Qu'est-ce qui gardera les dindes si tu t'en vas?

JULIEN.—Elles ne mourront pas pour rester un jour dans la cour avec du grain a volonte.

FREDERIC.—Mais il faudra bien que quelqu'un reste pour garder la maison.

JULIEN.—Ah bien! on t'y fera rester sans doute.

FREDERIC, *indigne*.—Moi!... par exemple! Moi le fils de la maison! Pendant que toi tu iras t'amuser! Toi qui es ici par charite pour servir tout le monde!

JULIEN, *attriste*.—Je n'y resterai pas longtemps! Ce ne sera pas moi qui te ruinerai.

FREDERIC.—Et ou iras-tu? Qu'est-ce qui voudra de toi?

JULIEN.—Ne t'en tourmente pas. Je suis deja place.

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—Place! Toi place? Et chez qui donc?

JULIEN.—Chez M. Georgey. Le bon M. Georgey, qui veut bien me garder chez lui.”

Frederic retomba sur sa chaise dans son etonnement. Julien serait a la place qu'ambitionnait, qu'esperait Alcide! Une place si pleine d'agrements, pres d'un homme si facile a tromper! Et c'etait ce petit sot, ce petit pauvrard qui profitait de tous ces avantages!

“Il faut que je voie Alcide, se dit-il; il faut que je le previenne; il a de l'esprit, il est fin, il trouvera peut-etre un moyen de le perdre dans l'esprit de l'Anglais.... Heureusement que nous avons encore une journee devant nous.” Julien examinait la figure sombre de Frederic et se disait:

“Il n'est pas content, a ce qu'il parait. Il ne veut pas que j'aille a la foire, il a peur que je les empeche de tromper ce pauvre M. Georgey. Raison de plus pour que j'y aille.”

Ils resterent quelques minutes sans rien dire, sans se regarder. Mme Bonard rentra pour servir le souper.

Tous deux se leverent. Frederic allait parler, mais Julien le prevint.

“Maitresse, dit-il en s'avancant vers elle, j'ai quelque chose a vous demander, une chose que je desire beaucoup.

MADAME BONARD.—Parle, mon enfant; tu ne m'as jamais rien demande. Je ne te refuserai pas, bien sur.

JULIEN.—Maitresse, j'ai bien envie d'aller demain a la foire.

MADAME BONARD.—Tu iras, mon ami, tu iras. J'allais te dire de t'y preparer; tu as bien des choses a acheter pour etre vetu proprement. Et ce n'est pas l'argent qui te manque, tu sais bien.

JULIEN.—Avec tout ce que vous m'avez deja achete, maitresse, je n'ai guere plus de dix francs; a cinq francs par mois, il faut du temps pour gagner de quoi se vetir.

MADAME BONARD.—Dix francs! Tu vois ce que tu as.”

Et, ouvrant l'armoire, elle en tira un petit sac en toile, le denoua et etala sur la table cinq pieces de vingt francs, quatre pieces de cinq francs et trois francs soixante centimes de monnaie.

“Tu vois, mon ami, dit-elle, tu es plus riche que tu ne le pensais.

JULIEN.—Ce n'est pas a moi ces cinq pieces d'or, maitresse. Vous savez que je vous les ai laissees pour le menage.

MADAME BONARD.—Et tu crois, pauvre petit, que j'aurais consenti a te depouiller du peu que tu possedes et que tu dois a la generosite de M. Georgey. Non, ce serait une vilaine action que je ne ferai jamais.

JULIEN.—Merci, maitresse; je suis bien reconnaissant de votre bonte pour moi. Je puis aller a la foire?

MADAME BONARD.—Certainement, mon ami; et je t'accompagnerai pour t'acheter ce qu'il te faut.

FREDERIC.—Et moi, maman, puis-je y aller des le matin?

Le Mauvais Genie

MADAME BONARD.—Non, mon garçon, tu resteras ici pour garder la maison et soigner les bestiaux jusqu'à mon retour. Je partirai de bon matin, tu pourras y aller après midi.”

Mme Bonard remit l'argent dans le sac, rattacha la ficelle, le remit en place, ota la clef et la posa dans sa cachette, derrière l'armoire. Puis elle se mit à faire les préparatifs du souper. Julien l'aidait de son mieux. Frédéric resta pensif; au bout de quelques instants, il se leva et sortit.

MADAME BONARD.—Ou vas-tu, Frédéric?

FREDERIC.—Je vais voir si mon père est rentré avec les chevaux et s'il a besoin de moi.

MADAME BONARD.—C'est très bien, mon ami. Cela fera plaisir à ton père.

“Cela m'étonne, continua-t-elle quand il fut parti; en général, il ne fait tout juste que ce qui lui a été commandé. Je serais bien heureuse qu'il changeât de caractère. Maintenant que nous allons te perdre, mon Julien, il va bien falloir qu'il travaille davantage. Son père le fera marcher pour le gros de l'ouvrage, mais pour le détail il faudra que Frédéric y pense de lui-même et le fasse.

JULIEN.—Il le fera, maîtresse, il le fera; moi parti, il ne comptera plus sur mon aide, et il s'y mettra de tout son cœur.

MADAME BONARD.—Que le bon Dieu t'entende, mon Julien, mais je crains bien d'avoir à te chercher un remplaçant sous peu de jours.”

Julien ne répondit pas, car il le pensait aussi. Il continua à s'occuper du souper. Une demi-heure après, Bonard rentra.

BONARD.—Le souper est prêt? Tant mieux! J'ai une faim à tout dévorer.

MADAME BONARD.—À table, alors. Voici la soupe. Donne ton assiette, Bonard; et toi aussi, Julien. Et Frédéric, où est-il donc? Tu l'as laissé à l'écurie?

BONARD.—Je ne l'ai pas vu; je croyais le retrouver ici.

MADAME BONARD.—Comment ça? Il est allé il y a plus d'une demi-heure au-devant de toi pour t'aider à rentrer et à arranger les chevaux.

BONARD.—Je n'en ai pas entendu parler. Il y a longtemps que je suis revenu, puisque je leur ai fait manger leur avoine, je les ai fait boire, je leur ai donné leur foin, arrange leur litière; il faut plus d'une demi-heure pour tout cela.

MADAME BONARD.—C'est singulier! Va donc voir, Julien.”

Julien se leva et alla à la recherche dans la ferme, il prit le chemin du village.

“Bien sûr, se dit-il, qu'il aura été prendre ses arrangements avec Alcide pour changer leurs heures. Il croyait aller à la foire dès le matin, et le voilà retenu jusqu'à midi.”

En effet, il rencontra Frédéric revenant avec Alcide.

“Que viens-tu faire ici? lui dit Alcide avec brusquerie. Viens-tu nous espionner?”

Le Mauvais Genie

JULIEN.—Je venais chercher Frederic, parce que M. et Mme Bonard m'ont envoye voir ou il etait. On est a table depuis quelque temps.

ALCIDE.—C'est-il vexant! Ce mauvais garnement va te denoncer. Prends garde!

JULIEN.—Je ne l'ai jamais denonce, vous le savez bien tous les deux. Pourquoi commencerais-je aujourd'hui, a la veille de quitter la maison?

ALCIDE.—Qu'est-ce que tu vas dire?

JULIEN.—Je n'en sais rien, cela depend; si on m'interroge, je dirai la verite, bien sur. Qu'il rentre le premier, il parlera pour lui-meme; alors on ne me demandera rien.

FREDERIC, *inquiet*.—Qu'est-ce que je dirai?

ALCIDE.—Tu diras que tu as ete au champ par la traverse; que, voyant la charrue deteleee et restee dans le sillon, tu as pense que ton pere etait rentre par l'autre chemin. Que tu as rencontre un ouvrier qui t'a dit que ton pere etait chez le marechal pour faire ferrer un cheval, et que tu en revenais quand tu as rencontre Julien.

FREDERIC.—Bon, je te remercie; tu as toujours des idees pour te tirer d'affaire.”

Et, sans faire attention a Julien, Frederic courut pour arriver a la maison le premier.

Quand il entra, il commença son explication avant qu'on ait eu le temps de l'interroger.

Et il ajouta:

“Sans entrer chez le marechal, j'ai bien vu, mon pere, que vous n'y etiez pas, et je suis revenu en courant, pensant que vous ne seriez pas fache d'avoir un coup de main.

BONARD.—Merci, mon garcon; mais quel est l'imbecile qui t'a fait le conte du cheval deferre.

FREDERIC *embarrasse*.—Je ne sais pas, mon pere; c'est sans doute un des nouveaux ouvriers de l'usine, car je ne l'avais pas encore vu dans le pays.

BONARD.—Mais comment me connait-il?

FREDERIC.—Il ne vous connait pas, je pense. Quand je lui ai demande s'il vous avait rencontre (car il venait comme de chez nous), il m'a repondu qu'il venait de voir passer un homme avec deux chevaux dont l'un etait deferre; alors j'ai pense que vous etiez chez le marechal.

BONARD.—Allons, c'est tres bien; mais ou est Julien?

FREDERIC.—Il est reste en arriere; le voila qui arrive.”

Julien entra.

MADAME BONARD.—Viens achever ton souper, mon pauvre Julien, je suis fachee de t'avoir fait courir pour rien. Mangez tous les deux, vous devez avoir faim; l'heure est avancee.”

Le Mauvais Genie

Frederic et Julien ne se le firent pas dire deux fois; ils mangerent la soupe, de l'omelette au lard, du boudin et des groseilles: un souper soigne: c'etait le dernier que devait faire Julien chez eux.

XI. DEPART POUR LA FOIRE

Le lendemain matin, comme Julien finissait son ouvrage, Mme Bonard vint le chercher pour aller a la foire. Ils se mirent en route.

MADAME BONARD.—Dis donc, Julien, si nous prenions M. Georgey en passant devant sa porte? Il ne va pas pouvoir s'en tirer tout seul a la foire; il se fera attraper, voler, bien sur.

JULIEN.—Maitresse, si vous voulez, nous y passerons seulement pour lui dire qu'il m'attende, que je viendrai le chercher vers midi.

MADAME BONARD.—Et pourquoi pas l'emmener tout de suite, puisque nous y allons?

JULIEN.—Maitresse, c'est que..., c'est que... j'aimerais mieux que nous ayons fini nos emplettes sans lui.

MADAME BONARD.—Pourquoi cela?

JULIEN.—Parce que... je crains... que..., que..., qu'il ne veuille tout payer. Et il m'a deja tant donne, que j'en serais honteux.

MADAME BONARD.—Tu as raison. Julien. C'est une bonne et honnete pensee que tu as la.” Mme Bonard lui donna une petite tape sur la joue, et ils continuerent leur chemin.

Julien monta chez M. Georgey pendant que Mme Bonard se reposait en causant avec Caroline, qui s'appretait aussi pour la foire.

“Monsieur, dit Julien en entrant, pardon, si je vous derange.

M. GEORGEY.—Pas derangement du tout, petite Juliene. Moi satisfait voir toi: je voulais aller au foire avec toi.

JULIEN.—Oui, Monsieur; je venais tout juste vous demander de m'attendre jusqu'a midi, je viendrai vous prendre.

M. GEORGEY.—Moi aimer plus aller dans le minute. Moi voulais acheter une multitude de choses.

JULIEN.—Il y aura plus de marchands a midi, Monsieur.

M. GEORGEY.—Alors moi garder toi, petite Juliene; nous mangerons un *turkey* auparavant le foire.

JULIEN.—Je ne peux pas, Monsieur; il faut que je m'en aille.

M. GEORGEY.—Quoi c'est cet impatientement? Pourquoi il fallait partir toi seul?

JULIEN, *avec hesitation*.—Parce que Mme Bonard m'attend a la porte, Monsieur, et que...

M. GEORGEY.—Oh! *my goodness!* Madame Bonarde attendait et moi pas savoir! C'etait beaucoup malhonnete, petite Juliene.”

Le Mauvais Genie

Et, avant que Julien eut pu l'en détourner, M. Georgey était descendu.

M. GEORGEY.—Oh! *dear!* Madme Bonarde! Moi etais fache fort; vous rester devant mon porte et moi pas savoir. Oh! petite Juliene, c'est tres fort ridicule! Moi faire excuses, pardon. Entrez, Madame Bonarde, s'il vous plait.

MADAME BONARD.—Je ne peux pas. Monsieur, il faut que je mene Julien faire des emplettes et que nous soyons de retour a midi.

M. GEORGEY.—Et le petite nigaude Juliene disait pas a moi les emplettes. Il disait rien. Je allais manger un piece. Caroline. Caroline! vitelement the, creme, *toast*. Beaucoup *toast*, beaucoup tasses, beaucoup creme. Vitement, Caroline.”

Caroline se depecha si bien, qu'un quart d'heure apres, le the et les accompagnements du the etaient apportees dans la salle. M. Georgey forca Mme Bonard et Julien a se mettre a table et a manger. Comme ils n'avaient encore rien pris, ce petit repas improvise fut avale avec plaisir. M. Georgey mangea une douzaine de *toasts*, c'est—à—dire des tartines de pain et de beurre grillees; chacune d'elles etait grande comme une assiette. Quatre de ces tartines eussent etouffe tout autre. Mais M. Georgey avait un estomac vigoureusement constitue; il n'eclata pas, il n'etouffa pas, et il se leva satisfait et pouvant sans inconvenient attendre l'heure du diner. Un petit verre de malaga acheva de le reconforter; et, prenant son chapeau, il sortit avec Mme Bonard et Julien apres avoir pris la precaution de glisser dans sa poche une poignee de pieces d'or.

La ville n'etait pas loin; le temps etait magnifique; ils arriverent au bout d'une demi—heure de marche. Pendant qu'ils achetaient, que M. Georgey paye, qu'il fait d'autres emplettes pour son compte, chales, robes, fichus, bonnets, pour Mme Bonard, vetements, chaussures, chapeau, etc., pour Julien, presents d'especes differentes pour d'autres qu'il voulait recompenser des petits services qu'il en avait recus, Frederic et Alcide se rencontraient a la ferme.

XII. VOL AUDACIEUX

“Eh bien, dit Alcide en arrivant, sont—ils tous partis?”

FREDERIC.—Tous partis jusqu'a midi: il est dix heures, nous avons deux heures devant nous.

ALCIDE.—C'est bon: on fait bien des choses en deux heures. Julien est a la foire avec ta mere, m'as—tu dit hier: l'Anglais les rejoindra, bien sur, ou plutot Julien l'aura peche quelque part.

FREDERIC.—Et toute notre partie est manquee. Julien va empecher l'Anglais de nous amuser, de payer pour nous. Ce sera assommant!

ALCIDE.—Laisse donc! Nous empaumerons Julien; il n'est pas si saint qu'il le parait; trois ou quatre verres de vin et nous le tenons.

FREDERIC.—Mais, pour commencer, nous n'avons pas d'argent.

ALCIDE.—J'y ai pense; il faut en faire. Il est possible que Julien previenne l'Anglais et qu'il l'empeche de nous inviter a l'accompagner. Et moi qui pense a tout, j'ai pris mes precautions. Les dindes sont ici, n'est ce pas?

FREDERIC.—Mais oui, puisque l'Anglais veut les manger toutes; on les lui garde.

Le Mauvais Genie

ALCIDE, *riant*.—Et ce sera toi qui les garderas; ce sera bien amusant.

FREDERIC.—Ne m'en parle pas; j'en suis en colere rien que d'y penser. Avec cela, mon pere qui sera toujours sur mon dos.

ALCIDE.—Eh bien, je vais t'aider a diminuer leur nombre pour qu'elles soient plus tot mangees; tu vas voir.

FREDERIC.—Tu ne vas pas en tuer, j'espere. Je ne veux pas de ca, moi.

ALCIDE.—Tu me prends donc pour un nigaud. Attends—moi un instant que j'aille chercher mon homme.

FREDERIC.—Quel homme? Je veux savoir; je veux...”

Alcide etait bien loin, il avait couru a la barriere; deux minutes apres, il rentrait avec un gros homme en sabots et en blouse.

“Tenez, Monsieur Grandon, voici les dindes; elles sont belles, bien engraissees, bonnes a manger, comme vous voyez. Choisissez—en deux, comme nous sommes convenus.”

L'homme examina les dindes.

“Oui, elles sont en bon etat; et combien la piece?”

ALCIDE.—Dame! voyez ce que vous voulez en donner.

GRANDON.—Trois francs; c'est—il assez?

ALCIDE.—Trois francs! Vous plaisantez, Monsieur Grandon? Elles valent quatre francs comme un sou; et vous les revendrez cinq a six francs pour le moins.

GRANDON.—Ceci est une autre affaire; la vente ne te regarde pas. C'est pour les faire manger que je les achete et pas pour les revendre; trois francs cinquante si tu veux, par un liard de plus.

ALCIDE.—Je tiens a quatre francs, pas un centime de moins; on m'a commande de tenir a quatre francs, payes comptant.

GRANDON.—Allons, va pour quatre francs, mais j'y perds; vrai, j'y perds.

ALCIDE, *riant*.—Ceci est une autre affaire; le gain ou la perte ne me regardent pas. Quatre francs payes de suite.

GRANDON.—Passe pour quatre francs, mauvais plaisant.

ALCIDE.—Deux dindes a quatre francs, ca fait..., ca fait?... Combien que ca fait, Frederic?”

Frederic ne repondit pas; la surprise le rendait muet; l'audace d'Alcide l'epouvantait; il n'osait plus lutter, et il tremblait de ce qui pouvait arriver de ce vol impudent.

GRANDON, *riant*.—Ca fait sept francs, parbleu! Tu ne sais donc pas compter?

ALCIDE.—Si fait, Monsieur Grandon, si fait; je vois bien, ca fait sept francs, comme vous dites.

Le Mauvais Genie

GRANDON.—C'est bien heureux! Tiens, voici tes sept francs, j'emporte les betes; je suis en retard.”

Il ouvrit la barriere, se depecha de placer dans une cage a volailles les deux gros dindons, monta dans sa carriole et partit au grand trot, de peur que le vendeur ne s'apercut que les dindes etaient payees trois francs cinquante au lieu de quatre. Alcide compta son argent: les sept francs y etaient bien.

“Tu vois, dit-il, que nous sommes riches, que nous avons de quoi nous amuser, et que te voila delivre de la garde de deux de ces assommantes betes... Qu'as-tu donc? tu ne dis rien.

FREDERIC.—Alcide, qu'as-tu fait? Qu'est-ce que je vais devenir? Que puis-je dire pour m'excuser?

ALCIDE.—Es-tu bete, es-tu bete! Tu n'as pas plus d'imagination que ca? Tu vas venir de suite avec moi: nous allons prendre la traverse pour arriver a la ville par les champs, et nous n'y entrerons qu'apres midi, quand nous serons surs que ta mere est revenue a la ferme.

FREDERIC.—Mais ca ne dit pas comment les deux dindes seront disparues?

ALCIDE.—Parfaitement; tu diras que tu es parti un peu plus tot, pensant que ta mere ne tarderait pas a rentrer, que les dindes etaient dans la cour quand tu es parti. Que des chemineaux auront guette ton depart pour voler les dindes et les vendre a la foire.

FREDERIC.—Des chemineaux auraient plutot enleve l'argent qui se trouve dans l'armoire de la salle.

ALCIDE.—De l'argent? Il y a de l'argent? Tu as raison, des chemineaux ne font pas les choses a demi. Tu es sur qu'il y a de l'argent?

FREDERIC.—Tres sur; cent vingt-trois francs, je crois, que maman a comptes hier soir et qui appartiennent a Julien.

ALCIDE.—A Julien? Cent vingt-trois francs! Pas possible!

FREDERIC.—J'en suis sur; c'est son imbecile d'Anglais qui lui a donne cent francs.

ALCIDE.—C'est beaucoup trop pour un mendiant comme Julien, et, comme tu le disais, les chemineaux ne peuvent pas l'avoir laisse sans l'enlever. Montre-moi ou est l'argent.

FREDERIC, *effraye*.—Qu'est-ce que tu vas faire?

ALCIDE.—Tu vas voir, je vais te sauver. Va donc, depeche-toi. Il faut que nous soyons partis dans un quart d'heure: ta mere n'a qu'a rentrer plus tot.”

Frederic voulut resister aux volontes d'Alcide, mais celui-ci le prit par le collet et le fit marcher jusqu'a l'armoire dans la salle.

“Ou est la clef?” dit-il d'un ton imperatif.

Frederic tremblait; il tomba sur une chaise.

ALCIDE.—Donne-moi la clef ou je te donne une rossee qui te preparera a celle que tu recevras de ton pere, s'il te soupconne d'avoir..., d'avoir... pris tout cela. Sans compter que je dirai a ton pere que je t'ai battu parce que tu m'as propose de voler cet argent, dont moi je ne pouvais pas soupconner l'existence.”

Le Mauvais Genie

Frederic, stimule par cette menace et par une claque, lui fit voir la cachette de sa mere pour la clef. Alcide ouvrit l'armoire, trouva facilement le sac, le vida, prit soixante-trois francs qui y etaient restes, y laissa dix centimes, remit la clef dans sa cachette, saisit une pince, brisa un panneau de l'armoire et arracha la serrure.

ALCIDE.—A present, viens vite: il n'y a pas de temps a perdre; on croira que les voleurs, ne trouvant pas la clef, ont tout brise; de cette facon, on ne te soupconnera pas, toi qui connais la cachette. Courons vite, nous nous amuserons joliment; je garderai le reste de l'argent, nous en avons pour longtemps, et nous n'aurons plus besoin de l'Anglais.”

Et, entrainant le malheureux Frederic terrifie, qui avait plus envie de pleurer que de s'amuser, ils coururent prendre le chemin de traverse et disparurent bientot derriere une colline.

Ils s'arreterent quelque temps dans un bois. Alcide eut peur que le visage consterne de son ami n'attirât l'attention. Il chercha a le remonter.

“Allons, Frederic, lui dit-il, remets toi. De quoi t'effrayes-tu? Ce n'est pas un grand crime que d'etre parti quelques minutes avant l'heure. Pouvais-tu prevoir qu'on viendrait voler dans la ferme, tout juste pendant ces quelques minutes d'absence? Tu diras a tes parents que c'est un bonheur que tu sois parti plus tot, parce que les voleurs t'auraient peut-etre tue; tu diras qu'ils etaient probablement plusieurs pour avoir pu briser une serrure aussi forte. Tu prendras un air effraye, indigne; tu chercheras les traces des voleurs; tu diras que tu te souviens a present avoir vu passer des chemineaux, etc., etc.

FREDERIC, *tremblant*.—Ils ne me croiront peut-etre pas?

ALCIDE.—Il est certain que si tu prends l'air que tu as maintenant, ils devineront de suite que tu leur fais un conte; il faut arriver gaiement, comme un garcon qui vient de s'amuser, grace a l'Anglais, lequel a voulu tout payer; n'oublie pas ca, c'est important. Et quand on te parlera de vol, tu prendras l'air consterne et tu t'ecrieras:

“Quel bonheur que je n'y aie pas ete! Ces coquins m'auraient tue pour que je ne les denonce pas!” N'oublie pas ca non plus.

FREDERIC.—Oui, oui, je comprends. Mais c'est une bien mauvaise action que tu m'as fait commettre; j'ai des remords.

ALCIDE.—Imbecile! A qui avons-nous fait tort?

FREDERIC.—A mon pere et a ma mere d'abord; et puis a ce pauvre Julien, qui me fait pitie a present que nous lui avons vole tout ce qu'il possedait.

ALCIDE.—D'abord, Julien n'y perdra rien, car son richard d'Anglais, qui l'a pris en amitie, je ne sais pourquoi, lui donnera le double de ce qu'il a perdu. Pas a tes parents non plus, qui sont assez riches pour perdre deux dindons: ils n'en mourront pas, tu peux etre tranquille. D'ailleurs, comme je te l'ai deja dit plus d'une fois, est-ce que leur bien ne t'appartient pas? N'es-tu pas leur seul enfant? Ne sera-ce pas toi qui auras un jour la ferme et tout ce qu'ils possedent? Et s'ils ne te donnent jamais un sou pour t'amuser, n'as-tu pas droit de prendre dans leur bourse? Est-ce qu'un garcon de dix-sept ans doit etre traite comme un enfant de sept? Tu as donc pris ce qui est a toi. Ou est le mal?

—C'est pourtant vrai! s'ecria le faible Frederic: jamais on ne me donne rien!

ALCIDE.—Tu vois bien que j'ai raison. Ils veulent que tu vives comme un mendiant. Ne te laisse pas faire. A dix-sept ans on est presque un homme. Voyons, n'y pense plus et continuons notre chemin tout doucement

pour ne pas arriver trop tard a la ville. Nous avons encore une demi-heure de marche, et je crois bien qu'il n'est pas loin de midi.”

Ils continuerent leur chemin.

XIII. TERREUR DE MADAME BONARD

Tout a coup, au tournant d'une haie, Frederic poussa un cri etouffe.

ALCIDE.—Eh bien! quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

FREDERIC, *tremblant*.—Je crois reconnaitre maman, la-bas, sur la route: elle est arretee a causer avec quelqu'un.

ALCIDE.—Vite, derriere la haie; ils nous tournent le dos, ils ne nous ont pas vus.”

Ils se jeterent tous deux a plat ventre, ramperent a travers un trou de la haie et se blottirent derriere un epais fourre. Pendant quelques instants ils n'entendirent rien; puis un bruit confus de rires et de voix arriva jusqu'a eux, puis des paroles tres distinctes.

“Comme vous marchez vite, madame Bonard! Je puis a peine vous suivre; ca me coupe la respiration.

MADAME BONARD.—C'est que j'ai peur de faire attendre mon pauvre garçon, madame Blondel. Je lui avais promis d'etre de retour avant midi, et voila que j'entends sonner midi a l'horloge de la ville; je ne serai pas revenue avant la demie.

MADAME BLONDEL.—Ah bah! il restera plus tard ce soir; une demi-heure de perdue, ce n'est pas la mort.

MADAME BONARD.—C'est qu'il n'est pas tres docile, voyez-vous, madame Blondel; il est capable de s'impatienter et de partir, laissant la ferme et les bestiaux a la garde de Dieu.

MADAME BLONDEL.—Tout le pays est a la foire, il ne viendra personne.

MADAME BONARD.—Et les chemineaux qui courent tout partout, qui volent, qui tuent meme, dit-on!

MADAME BLONDEL.—Laissez donc! Tout ca, c'est des bourdes qu'on nous fait avaler... Mais nous voici arrivees; nous n'avons pas rencontre Frederic, il n'est donc pas parti.”

Elles entrerent dans la cour de la ferme.

MADAME BONARD.—Tiens! ou est donc Frederic? Je pensais le trouver a la barriere.

MADAME BLONDEL.—C'est qu'il est dans la maison, sans doute.”

Mme Bonard entra la premiere; elle ota son chale, le ploya proprement et voulut le serrer dans l'armoire. Elle poussa un cri qui epouvanta Mme Blondel.

MADAME BLONDEL.—Qu'y a-t-il? vous etes malade? Vous vous trouvez mal?”

Mme Bonard s'appuya contre le mur; elle etait pale comme une morte.

Le Mauvais Genie

“Voles! voles, dit-elle d'une voix defaillante. L'armoire brisee! la serrure arrachee!”

Mme Blondel partagea la frayeur de son amie, toutes deux criaient, se lamentaient, appelaient au secours, mais personne ne venait; comme l'avait dit Mme Blondel, tout le pays etait a la foire.

Ce ne fut que longtemps apres qu'elles visiterent l'armoire et qu'elles s'assurerent du vol qui avait ete commis.

MADAME BONARD.—Pauvre Julien! tout son petit avoir! Ils ont tout pris! Je m'etonne qu'ils ne nous aient pas entierement devalises; ils n'ont touche ni aux robes ni aux vetements.

MADAME BLONDEL.—C'est qu'ils en auraient ete embarrases. Qu'auraient-ils fait du linge et des habits, qui auraient pu les faire decouvrir?

MADAME BONARD.—Mais Frederic, ou est-il?... Ah! mon Dieu! Frederic, mon pauvre enfant, ou es-tu?

MADAME BLONDEL.—Il se sera blotti dans quelque coin.

MADAME BONARD.—Pourvu qu'on ne l'ait pas massacre!

MADAME BLONDEL.—Ah! ca se pourrait! Ces chemineaux c'est si mechant! Ca ne connait ni le bon Dieu ni la loi.”

Mme Bonard, plus morte que vive, continua a crier, a appeler Frederic, a courir de tous cotes, cherchant dans les greniers, dans les granges, dans les etables, les ecuries, les bergeries. Son amie l'escortait, criant plus fort qu'elle, et lui donnant des consolations qui redoublaient le desespoir de Mme Bonard.

“Ah! ils l'auront egorge... ou plutot etouffe, car on ne voit de sang nulle part... Quand je vous disais que ces chemineaux, c'etaient des demons, des satans, des riens du tout, des gueux, des gredins!... Et voyez cette malice! ils l'auront jete a l'eau ou enfoui quelque part pour qu'il ne parle pas.”

Après avoir couru, cherche partout, les consolations de Mme Blondel produisirent leur effet oblige; Mme Bonard, après s'être epuisee en cris inutiles, fut prise d'une attaque de nerfs, que son amie chercha vainement a combattre par des seaux d'eau sur la tete, par des tapes dans les mains, par des plumes brulees sous le nez; enfin, voyant ses efforts inutiles, elle reprit son premier exercice, elle poussa des cris a reveiller un mort. La force de ses poumons finit par lui amener du secours; Bonard, qui revenait tout doucement de la foire après avoir bien, tres bien vendu ses bestiaux, entendit le puissant appel de Mme Blondel; fort effraye, il pressa le pas et entra hors d'haleine dans la maison. Peu s'en fallut qu'il ne joignit ses cris a ceux de Mme Blondel; sa femme etait etendue par terre dans une mare d'eau, le visage noirci et brule, les membres agites par des mouvements nerveux. Mais Bonard etait homme: il agissait au lieu de crier; il releva sa femme, l'essuya de son mieux, la coucha sur son lit, lui enleva ses vetements mouilles, lui frotta les tempes et le front avec du vinaigre, et la vit enfin se calmer et revenir a elle.

Mme Bonard ouvrit les yeux, reconnut son mari et sanglota de plus belle.

BONARD.—Qu'as-tu donc, ma femme ma bonne chere femme?

MADAME BONARD.—Frederic, Frederic! ils l'ont assassine, egorge, etrangle, enfoui dans un fosse.

BONARD, *avec surprise*.—Frederic! Assassine, etrangle! Mais qu'est-ce que tu dis donc? Je viens de le quitter riant comme un bienheureux dans un theatre de farces, en compagnie de Julien, de M. Georgey et, ce que j'aime moins, d'Alcide; mais M. Georgey a voulu les regaler tous et leur faire tout voir.

Le Mauvais Genie

MADAME BONARD, *joignant les mains*.—Dieu soit loue! Dieu soit beni! Mon bon Jesus, ma bonne sainte Vierge, je vous remercie! Je croyais que les voleurs l'avaient tue.

BONARD.—Les voleurs! Quels voleurs? Mon Dieu, mon bon Dieu! mais tu n'as plus ta tete, ma pauvre chere femme!”

Mme Blondel prit la parole et lui expliqua ce qui avait cause leur terreur et le desespoir de Mme Bonard.

La longueur de ce recit eut l'avantage de donner aux Bonard le temps de se remettre.

Mme Bonard se leva, se rhabilla, montra a son mari l'armoire et la serrure brisees. Ils firent des suppositions, dont aucune ne se rapprochait de la verite, sur ce vol qu'ils ne pouvaient comprendre; ils firent une revue generale a l'interieur et au dehors; betes et choses etaient a leur place. Quand ils arriverent au dindonnier et qu'ils eurent compte les dindons, les cris des femmes recommencerent.

“Taisez-vous, les femmes, leur dit Bonard avec autorite; au lieu de crier, remercions le bon Dieu de ce que nos pertes se bornent a deux dindes, a quelque argent, et que les craintes de ma femme ne se trouvent pas realisees.”

Les femmes se turent.

Bonard continua:

“D'ailleurs, ces dindes ne sont peut-etre pas perdues; elles se seront separees dans les bois, et tu vas les voir revenir probablement avant la nuit.”

Mme Bonard, deja heureuse de savoir son fils en surete, accepta volontiers l'esperance que lui offrait son mari.

Quant a la femme Blondel, le calme de Mme Bonard lui rendit bientot le sien, qu'elle n'avait perdu qu'en apparence.

Mme Bonard, ayant completement repris sa tranquillite d'esprit, commença a trouver mauvais que Frederic fut parti avant son retour et eut livre la ferme et les bestiaux au premier venu.

“Et puis, dit-elle, on n'a jamais entendu parler de vol a l'interieur dans aucune maison; qu'est-ce qui a pu etre assez hardi pour venir briser une porte, et une serrure dans une ferme qu'on sait etre habitee?”

MADAME BLONDEL.—Et puis, comment aurait-on pu deviner qu'il y avait une somme d'argent dans cette armoire?

MADAME BONARD.—Et pourquoi s'est-on contente de prendre l'argent et n'a-t-on pas emporte du linge et des habits?

MADAME BLONDEL.—Et si Frederic n'est parti qu'a midi, comme vous le lui aviez recommande, comment des voleurs ont-ils pu avoir le temps de commettre ce vol?

MADAME BONARD.—Et si les dindons ont ete volés, comment ne les aurait-on pas tous emportes?

MADAME BLONDEL.—Et comment supposer que des voleurs se soient entendus pour venir devaliser votre ferme, juste pendant la demi-heure ou il n'y avait personne?

Le Mauvais Genie

MADAME BONARD.—Et comment...?

BONARD.—Assez de suppositions, mes bonnes femmes; quand nous parlerions jusqu'a demain, nous n'en serions pas plus savants. Frederic reviendra avant la nuit; nous allons savoir par lui ce qu'il a vu et entendu. Et demain j'irai porter ma plainte au maire et a la gendarmerie: ils sauront bien decouvrir les voleurs."

Cette assurance mit fin aux reflexions des deux amies. Mme Blondel continua son chemin pour se rendre au village, ou elle alla de porte en porte raconter l'aventure dont elle avait ete temoin. Mme Bonard s'occupa des bestiaux et de la recherche de ses dindes perdues. Bonard alla soigner ses chevaux, faire ses comptes et calculer les profits inespérés qu'il avait faits de la vente de ses genisses, vaches et poulains.

Quand le travail de la journee fut termine, le mari et la femme se rejoignirent dans la salle pour souper et attendre le retour de Frederic et de Julien.

XIV. DINER AU CAFE

Pendant ces agitations de la ferme, Frederic et Alcide avaient rejoint a la ville M. Georgey et Julien. Ils ne reconnurent pas Julien au premier coup d'oeil. M. Georgey lui avait achete un habillement complet en beau drap gros bleu, un chapeau de castor, des souliers en cuir verni: il avait l'air d'un monsieur.

Le premier sentiment des deux voleurs fut celui d'une jalousie haineuse de ce qu'ils appelaient son bonheur; le second fut un vif desir d'obtenir de M. Georgey la meme faveur.

ALCIDE.—Comment, c'est toi, Julien? Qu'est-ce qui t'a donne ces beaux habits? Je n'en ai jamais eu d'aussi beaux, moi qui suis bien plus riche que toi!

FREDERIC.—Es-tu heureux d'etre si bien vetu! Je serais bien content que mes parents m'eussent traite aussi bien que toi. Mais ils ne me donnent jamais rien; ils ne m'aiment guere, et je suis sans le sou comme un pauvre.

M. GEORGEY.—C'etait le petite Juliene soi-meme avait achete tout."

Julien voulut parler. M. Georgey lui mit la main sur la bouche.

M. GEORGEY.—Toi, petite Juliene, pas dire une parole. Je pas vouloir. Je voulais silence.

ALCIDE.—Je parie, Monsieur, que c'est vous qui avez tout paye. Vous etes si bon, si genereux!

FREDERIC.—Et vous aimez tant a donner! Et on est si heureux quand vous donnez quelque chose!

M. GEORGEY.—C'etait le verite vrai? Alors moi donner quelque chose a vous si vous etes plus jamais malhonnetes. Vous trois venir apres mon dos. Je donner dans le minute. Petite Juliene, toi me diriger pour une excellente diner. Et apres, je donner un etonnement, une surprise a les deux.

ALCIDE.—J'ai un de mes cousins qui tient un excellent cafe Monsieur. Si vous voulez me suivre, je vous menerai.

M. GEORGEY.—No. Moi voulais suivre petite Juliene. Marchez, Juliene."

Julien obeit; il marcha devant; les deux autres suivirent M. Georgey, et tous les quatre arriverent a un des meilleurs cafes de la ville. M. Georgey prit place a une table de quatre couverts; ses compagnons s'assirent

Le Mauvais Genie

aupres et en face de lui.

M. GEORGEY.—Garcone!

UN GARCON.—Voilà, M'sieur! Quels sont les ordres de M'sieur?

M. GEORGEY.—Un excellent diner.

LE GARCON.—Que veut Monsieur?

M. GEORGEY.—Tout quoi vous avez.

LE GARCON.—Nous avons des potages aux croutes, au vermicelle, a la semoule, au riz. Lequel demande M'sieur?

M. GEORGEY.—Toutes.

LE GARCON, *etonne*.—Combien de portions, M'sieur?

—Houit. Deux de chacune.”

Le garçon, de plus en plus surpris, apporta deux portions de chaque potage.

M. GEORGEY.—Deux a moi Georgey, deux a petite Juliene, deux a les autres.” Le garçon posa devant M. Georgey et les trois garçons les assiettes de potage.

M. GEORGEY.—Mange, petite Juliene; mangez, les autres.

JULIEN.—Monsieur..., Monsieur, mais... c'est beaucoup trop.

M. GEORGEY, *d'un ton d'autorite*.—Mange, petite Juliene; je disais mange.”

Julien n'osa pas desobeir, il mangea; les deux autres convives en firent autant.

M. GEORGEY.—Garcone.

LE GARCON.—Voilà, M'sieur.

M. GEORGEY.—Quoi vous avez?

LE GARCON.—Du bouilli, du filet aux pommes, du dindon...

—Oh! *yes!* vous donner le *turkey*; et puis du *claret* (bordeaux) blanc, rouge; *bourgogne* blanc, rouge.”

Le garçon apporta deux ailes de dindon et quatre bouteilles du vin demande.

M. GEORGEY.—Quoi c'est? deux bouchees pleines! Je voulais une *turkey* toute... Vous pas comprendre. Une *turkey*, une dindone toute, sans couper aucune chose.”

Et il avala du vin que lui versa Alcide; M. Georgey remplit le verre de Julien.

Le Mauvais Genie

“Toi boire, petite Juliene”, dit-il en vidant son verre, qu'Alcide s'empressa de remplir de nouveau, tandis que Frederic remplissait celui de Julien.

Le garçon, émerveillé, alla chercher une dinde entière. M. Georgey donna à Frederic et à Alcide les deux portions apportées d'abord, coupa le dindon entier, en mit une aile énorme devant Julien, et mangea le reste sans s'apercevoir que toute la salle et les garçons le regardaient avec étonnement.

M. GEORGEY.—Garçone!

LE GARÇON.—Voilà, M'sieur!

M. GEORGEY.—Quoi vous avez?

LE GARÇON.—Des perdreaux, du chevreuil...

M. GEORGEY.—Oh! *yes!* Moi voulais perdreaux six; chevrel, un jambe.

LE GARÇON.—M'sieur veut dire une cuisse?

M. GEORGEY.—Oh! *dear! shocking!* Moi pas dire ce parole malpropre. On disait: *un jambe.*”

Le garçon alla exécuter sa commission au milieu d'un rire général. Quand les plats demandés furent apportés, M. Georgey donna un perdreau à Julien, un à Frederic et à Alcide, et en mangea lui-même trois. Il avala d'un trait la bouteille de vin qu'il avait devant lui, après en avoir versé dans le verre de Julien, coupa trois tranches de chevreuil qu'il passa à ses convives, et mangea le reste. Alcide remplissait sans cesse le verre de l'Anglais, qui buvait sans trop savoir ce qu'il avalait. Alcide commença à mélanger le vin blanc au vin rouge pour le griser plus sûrement. Julien buvait le moins qu'il pouvait.

M. Georgey appela:

“Garçone!

LE GARÇON.—Voilà, M'sieur!

M. GEORGEY.—Apportez vite, *champagne, madere, malaga, cognac*. Vite; j'étouffais, j'avais soif.”

M. Georgey ne s'apercevait pas du manège d'Alcide, du mélange des vins, et du nombre de verres qu'il lui versait sans cesse.

Le reste du dîner fut à l'avenant; M. Georgey demanda encore des becasses, des légumes, quatre plats sucrés, des fruits de diverses espèces, des compotes, des macarons, des biscuits, un supplément de vin.

Quand il demanda la carte, qui était de quatre-vingt-dix francs, il dit:

“C'était beaucoup, mais c'était une bonne cuisson. Moi revenir... Voilà...”

Il posa sur la table cent francs, se leva et se dirigea vers la porte en chancelant légèrement.

LE GARÇON.—Si M'sieur veut attendre une minute, je vais apporter la monnaie à M'sieur.

Le Mauvais Genie

M. GEORGEY.—Moi attends jamais.”

Et il sortit. Julien le suivit, chancelant plus que l'Anglais. Alcide dit au garçon:

“Apportez—moi le reste; c'est moi qui lui garde sa monnaie.”

Le garçon rapporta a Alcide les dix francs restants; celui—ci les mit dans sa poche.

LE GARCON.—Et le garçon, M'sieur?

ALCIDE.—C'est juste. Frederic, donne—moi deux sous.

Frederic les lui donna; Alcide les mit dans la main du garçon, qui eut l'air fort mecontent et qui grommela:

“Quand je verrai le maitre, je lui dirai la crasserie de ses valets.”

Malgre que M. Georgey fut habitue a boire copieusement, la quantite de vin qu'il avait avale et le melange des vins firent leur effet: il n'avait pas ses idees bien nettes. Julien, qui buvait jamais de vin, se sentit mal affermi sur ses jambes; ils marchaient pourtant, suivis de Frederic et d'Alcide; plus habitues au vin et plus sages que Julien, ils avaient peu bu et conservaient toute leur raison. Ils dirigerent la marche du cote du theatre, ou ils firent entrer M. Georgey et Julien. Alcide paya les quatre places, se promettant bien de rattraper son argent avec profit. C'etait la que les avait vus Bonard entre deux et trois heures de l'apres—midi. On jouait des farces; tout le monde riait. Apres les farces vint une piece tragique. Alcide profita de l'attention des spectateurs, dirigee sur la scene, et de l'assoupissement de M. Georgey et de Julien, pour glisser doucement sa main dans la poche de l'Anglais et en retirer une poignee de pieces d'or, qu'il mit dans son gousset, apres en avoir glisse une partie dans la poche de Julien.

“Pourquoi fais—tu cela? demanda Frederic.

ALCIDE.—Chut! tais—toi. Je te l'expliquerai tout a l'heure.”

La piece continua; quand elle fut finie et que chacun se leva pour quitter la salle, M. Georgey et Julien dormaient profondement. Personne n'y fit attention; la salle se vida. Alcide et Frederic etaient partis.

Vers huit heures du soir, la salle s'eclaira et commença a se remplir une seconde fois. M. Georgey se reveilla le premier, se frotta les yeux, chercha a se reconnaître, se souvint de tout et fut honteux de s'etre enivre devant trois jeunes garçons et surtout devant Julien, dont il devait être le maître et le protecteur a partir du lendemain.

Il chercha Julien; il le vit dormant paisiblement pres de lui.

“Quoi faire? se demanda—t—il. Quel racontement je lui dirai! Quoi dire! Quoi j'expliquerai! Pauvre petite Juliene! C'etait moi qui lui avais donne le boisson!... Je suis tres terriblement en punissement!”

Pendant qu'il rougissait, qu'il s'accusait, qu'il secouait legerement Julien, celui—ci fut reveille par le bruit que faisaient les arrivants et par les efforts de M. Georgey. Il regarda de tous cotes, vit M. Georgey debout, sauta sur ses pieds.

“Me voila, M'sieur. Je vous demande bien pardon, M'sieur. Je ne sais ce qui m'a pris. Je suis pret a vous suivre M'sieur.”

Le Mauvais Genie

M. Georgey se leva sans repondre; il sortit, suivi de Julien. Il faisait deja un peu sombre, mais la lune se levait; la route etait encombrée de monde; M. Georgey marchait sans parler.

“M'sieur, lui dit enfin Julien, je vois que vous etes fache contre moi... Je vous demande bien pardon, M'sieur. Je sais bien que j'ai eu tort. Je ne bois jamais de vin, M'sieur; je n'aurais pas du en accepter autant. Je vous assure, M'sieur, que je suis honteux, bien triste. Jamais, jamais je ne recommencerais, M'sieur. Je vous le jure.

M. GEORGEY.—Pauvre petite Juliene! Moi pas du tout en colere, pauvre petite. Seulement, de moi—meme j'etais furieuse et j'etais en rougissement. Je avais fait une actionnement mauvaise, horrible; j'etais une stupide creature: et toi, povre petite Juliene, pas mal fait, pas demander excuse, pas rien dire mauvais pour toi—meme. Voila le barriere de Mme Bonarde; bonsoir, *good bye, little dear*; bonsoir. Je revenir demain.”

XV. REVEIL ET RETOUR DE JULIEN

M. Georgey continua sa route, laissant Julien a la barriere.

Julien entra, alla a la maison, et trouva les Bonard inquiets de lui et de Frederic. Il faisait tout a fait nuit; il etait neuf heures.

“Ah! vous voila, enfin! dit Mme Bonard; je commençais a m'inquieter. Ou est Frederic? j'ai a lui parler.

JULIEN, *d'un air embarrasse*.—Je ne sais pas, maitresse; il y a longtemps que je ne l'ai vu.

MADAME BONARD.—Et pourquoi vous etes—vous separees?

JULIEN, *baissant la tete*.—Maitresse, c'est que... je me suis endormi au theatre, et M. Georgey ne m'a eveille qu'a huit heures.

MADAME BONARD.—Endormi! Eveille a huit heures! par M. Georgey! Qu'est—ce que cela signifie?

JULIEN, *eclatant en sanglots*.—Oh! maitresse, cela signifie que je suis un malheureux, indigne des bontes de M. Georgey; je me suis enivre; c'est pourquoi je me suis endormi. Oh! maitresse, pardonnez—moi; je vous jure que je ne recommencerais pas.

MADAME BONARD.—Mon pauvre garçon, je te pardonne d'autant plus volontiers que tu ne t'es pas grise tout seul, sans doute, et que M. Georgey t'aura paye ton vin.

JULIEN.—Oui, maitresse.

MADAME BONARD.—C'est donc lui qui t'a grise?

JULIEN.—Oh non! maitresse, il dinait; il ne faisait pas attention a moi; je buvais quand je n'aurais pas du boire. Et moi qui avais ete a la foire pour l'empêcher d'etre trompe!

MADAME BONARD.—Trompe par qui?

JULIEN.—Par..., par... Alcide.

MADAME BONARD.—Mais il n'etait pas avec vous, Alcide.

JULIEN.—Pardon, maitresse, il nous a rejoints avec Frederic.

Le Mauvais Genie

BONARD, *frappant du poing sur la table*.—Avec Frederic! Encore! Quand je l'avais tant defendu!

MADAME BONARD.—Et sont-ils restes ensemble?

JULIEN.—Je ne sais pas, maitresse; je ne les ai plus vus quand je me suis reveille.

BONARD.—C'est egal, mon garçon, ne t'afflige pas; tu n'y as pas mis de mechancete, tu ne savais pas que ce vin te griserait. Tu as l'air fatigue; va te coucher.

MADAME BONARD.—Ote tes beaux habits neufs, d'abord. Je vais les serrer ici a cote.”

Julien ota sa redingote, puis son gilet. Il mit les mains sur les poches.

“Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc?... De l'argent!... De l'or!... D'ou vient ca? Ce n'est pas a moi!... Je n'y comprends rien.

MADAME BONARD.—De l'or! Comment as-tu de l'or dans tes poches?”

Elle et son mari compterent les pieces: il y en avait dix, plus quelques pieces d'argent. Ils etaient stupefaits.

“Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'ecria Julien, on va croire que je les ai volees! Mais comment tout cet or a-t-il pu venir dans ma poche? Je ne me souviens de rien que d'avoir dine et puis dormi au theatre.

BONARD.—Ecoute, Julien, M. Georgey n'etait-il pas un peu gris comme toi?

JULIEN, *avec hesitation*.—Je crois bien que oui, Monsieur... Un peu, car ses jambes n'etaient pas solides; il marchait un peu de travers dans la rue. Alcide et Frederic le soutenaient.

BONARD.—C'est peut-etre lui qui t'a mis tout cela lui-meme dans ta poche.

JULIEN.—Je ne peux pas garder ca, M'sieur. Si c'est lui, bien sur, il ne savait guere ce qu'il faisait. J'etais pres de lui, il se sera trompe de poche; il l'aura voulu mettre dans la sienne et il l'a mis dans la mienne... Oh! M'sieur, laissez-moi lui porter cet argent tout de suite, qu'il ne croie pas qu'il a ete vole.

BONARD.—Tu le lui reporteras demain, mon ami; il est trop tard aujourd'hui. Tu le trouveras couche, et, comme il a trop bu, il ne serait pas facile a eveiller.

JULIEN.—Ce pauvre M. Georgey! Ce n'est pas sa faute. Je me souviens, a present, qu'Alcide le pressait toujours de boire, et qu'il lui mettait du vin blanc avec du rouge; et puis il lui a fait boire a la fin du cidre en bouteilles, qui moussait comme son champagne; c'est ca qui lui a porte a la tete! Ce pauvre M. Georgey! C'est donc pour cela qu'il me demandait pardon le long du chemin en revenant; il paressait honteux. Et moi qui me mefiais d'Alcide et qui allais a la foire pour empecher qu'il ne fut attrape! Je l'ai laisse enivrer et... voler peut-etre.

MADAME BONARD.—Vole!... Comment?... tu crois que..., qu'Alcide...?

JULIEN, *avec precipitation*.—Non, non, maitresse, je ne crois pas ca; je ne crois rien, je ne sais rien. J'ai parle trop vite.”

Bonard et sa femme garderent le silence; ils engagerent Julien a aller se coucher. Il leur souhaita le bonsoir et alla regagner son petit grenier.

Arrive la, il pria et pleura longtemps.

“Ce que c'est, pensa-t-il, que le mauvais exemple et de mauvais camarades! Sans eux je n'aurais pas la honte de m'être enivre; le pauvre M. Georgey n'aurait pas non plus a rougir de sa journée de foire! Pauvre homme! c'est dommage! il est si bon!... Et comme Alcide a gate Frederic! Mes malheureux maitres! il leur donnera bien du chagrin! Et moi qui m'en vais! Ils n'auront personne pour les aider, les soigner... Et de penser qu'il faut que je m'en aille pour ne pas leur etre a charge! Ah! si je n'avais pas eu cette crainte, je ne les aurais jamais quittes. Mes bons maitres! s'ils etaient plus riches! mais le bon Dieu fait tout pour notre bien, dit M. le cure; il faut que je me soumette.”

Et, tout en pleurant. Julien s'endormit.

XVI. LES MONTRES ET LES CHAINES

Pendant ce temps, qu'avaient fait Alcide et Frederic?

A la fin du spectacle, ils s'en allerent tout doucement, de peur de reveiller M. Georgey et Julien. Quand ils se trouverent hors du theatre, Frederic demanda a Alcide:

“Pourquoi as-tu mis des pieces d'or dans la poche de Julien? Ou les as-tu prises?”

ALCIDE.—Dans la poche de l'Anglais, parbleu!

FREDERIC.—Comment? tu l'as vole?

ALCIDE.—Tais-toi donc, imbecile! Tu cries comme si tu parlais a un sourd. On ne dit pas ces choses tout haut. J'ai pris, je n'ai pas vole.

FREDERIC.—Mais puisque tu as pris dans sa poche sans qu'il s'en doutat.

ALCIDE.—Eh bien, je les ai prises pour empecher un autre de les prendre. Il etait ivre, tu sais bien; il dormait et soufflait comme un buffle. Le premier sujet venu pouvait le devaliser et peut-etre l'egorger. Ainsi, en lui vidant ses poches, je lui ai probablement sauve la vie.

FREDERIC.—Ah! je comprends. Tu veux lui rendre son argent.

ALCIDE.—Je ne lui rendrai pas ses jaunets; pas si bete! Il nous avait promis de nous faire un present, il ne nous a rien donne; je lui ai epargne la peine de chercher; nous acheterons nous-memes ce qui nous convient le mieux.

FREDERIC.—Mais pourquoi en as-tu mis dans la poche de Julien?

ALCIDE.—Pour faire croire que c'est Julien qui a devalise celle de l'Anglais, dans le cas ou celui-ci s'apercevrait de quelque chose.

FREDERIC.—Mais c'est abominable, ca! Apres avoir vole Julien, tu fais une vilaine chose et tu veux la rejeter sur ce pauvre garçon?

ALCIDE.—Tu m'ennuies avec tes sottises pitieuses, et tu es bete comme un oison. D'abord l'Anglais, qui est un imbecile fieffe, ne pensera pas a compter son argent; il croira qu'il a tout depense ou qu'il a perdu ses pieces par un trou que j'ai eu soin de lui faire au fond de sa poche. Et s'il se plaint, on lui dira que c'est Julien qui aura

Le Mauvais Genie

cede a la tentation; on fouillera dans les habits de Julien, on trouvera les pieces d'or; l'Anglais, qui l'aime, ne dira plus rien: il emmenera son *povre petite Juliene*, et on n'y pensera plus.

FREDERIC.—Mais mon pere et ma mere y penseront, et ils croiront que Julien est un voleur.

ALCIDE.—Qu'est-ce que cela te fait? Ce Julien est un petit drole, c'est ton plus grand ennemi; il travaille a prendre ta place dans la maison et a t'en faire chasser. Crois bien ce que je te dis. Tu le verras avant peu.

FREDERIC.—Comment? Tu crois que Julien...?

ALCIDE.—Je ne crois pas, j'en suis sur. C'est un vrai service d'ami que je te rends... Mais parlons d'autre chose. As-tu envie d'avoir une montre?

FREDERIC.—Je crois bien! Une montre! C'est qu'il faut beaucoup d'argent pour avoir une montre! Et toi-meme, tu n'en as pas, malgre tout ce que tu as chié a tes parents et a d'autres.

ALCIDE.—Je n'en ai pas parce que je n'ai jamais eu une assez grosse somme a la fois. Mais a present que nous avons de quoi, il faut que chacun de nous ait une montre. Allons chez un cousin horloger que je connais.

FREDERIC.—Mais si on nous voit des montres, on nous demandera qui nous les a donnees.

ALCIDE.—Eh bien, la reponse est facile. Le bon Anglais, l'excellent M. Georgey.

FREDERIC.—Et si on le lui demande a lui-meme?

ALCIDE.—Est-ce qu'il sait ce qu'il fait, ce qu'il donne? D'ailleurs il ne comprendra pas, ou bien on ne le comprendra pas.

FREDERIC.—J'ai peur que tu ne me fasses faire une mauvaise chose et qui n'est pas sans danger, car si nous sommes decouverts, nous sommes perdus.

ALCIDE, *ricanant*.—Tu as toujours peur, toi. Tu as pres de dix-sept ans, et tu es comme un enfant de six ans qui craint d'etre fouette. Est-ce qu'on te fouette encore?

—Non, certainement, repondit Frederic d'un air pique. Je n'ai pas peur du tout et je ne suis pas un enfant.

ALCIDE.—Alors, viens acheter une montre, grand benet: c'est moi qui te la donne." Frederic se laissa entrainer chez le cousin horloger. Alcide demanda des montres; on lui en montra plusieurs en argent.

“Des montres d'or, dit Alcide en repoussant avec mepris celles d'argent.

—Tu es donc devenu bien riche? repondit le cousin.

ALCIDE.—Oui; on nous a donne de quoi acheter des montres en or.

L'HORLOGER.—C'est different. En voici a choisir.

ALCIDE.—Quel prix?

L'HORLOGER.—En voici a cent dix francs; en voila a cent vingt; cent trente et au dela.

Le Mauvais Genie

ALCIDE.—Laquelle prends-tu, Frederic?

FREDERIC.—Je n'en sais rien; je n'en veux pas une trop chere.

L'HORLOGER.—En voici une de cent vingt francs, Monsieur, qui fera bien votre affaire.

—Et moi, dit Alcide, je me decide pour celle-ci; elle est fort jolie. Combien?

L'HORLOGER.—Cent trente, tout au juste.

ALCIDE.—Tres bien; je la prends.

L'HORLOGER.—Une minute; on paye comptant; je ne me fie pas trop a ton credit.

ALCIDE.—Je paye et j'emporte. Voici de l'or; ca fait combien a donner?

L'HORLOGER.—Ce n'est pas malin a compter: cent vingt et cent trente ca fait deux cent cinquante. Voici vos montres et leurs clefs; plus un cordon parce que vous n'avez pas marchande.”

Alcide tira de sa poche une multitude de pieces de vingt francs; il en compta dix, puis deux; puis deux pieces de cinq francs que lui avait rendues le garcon de cafe, et empocha le reste.

L'HORLOGER.—Tu as donc fait un heritage?

ALCIDE.—Non, mais j'ai un nouvel ami, riche et genereux, qui a voulu que nous eussions des montres. Au revoir, cousin.

L'HORLOGER.—Au revoir; tache de m'amener ton ami.

ALCIDE.—Je te l'amenerai; ce sera un vrai service que je t'aurai rendu, car la vente ne va pas fort, ce me semble.

L'HORLOGER.—Pas trop; d'ailleurs, plus on a de pratiques et plus on gagne.”

Les deux fripons s'en allerent avec leurs montres dans leur gousset; Alcide etait fier et tirait souvent la sienne pour faire voir qu'il en avait une. Frederic, honteux et effraye, n'osait toucher a la sienne de peur qu'une personne de connaissance ne la vit et n'en parlat a son pere.

“A present, dit Alcide, allons voir les autres curiosites.”

Et il se dirigea vers le champ de foire, ou se trouvaient reunis les baraques et les tentes a animaux ferores ou savants, les faiseurs de tours, les theatres de farces et les danseurs de corde. Ils entrerent partout; Alcide riait, s'amusait, causait avec les voisins. Frederic avait la mine d'un condamne a mort, serieux, sombre, silencieux. Sa montre lui causait plus de frayeur que de plaisir; sa conscience, pas encore aguerrie au vice, le tourmentait cruellement. Sans la peur que lui inspirait son mechant ami, il serait retourne chez l'horloger pour lui rendre sa montre et reprendre l'argent, qu'il aurait reporte a M. Georgey.

Toute la salle riait aux eclats des grosses plaisanteries d'un Paillasse en querelle avec son maitre Arlequin. Alcide avait a ses cotes deux jeunes gens aimables et rieurs avec lesquels il causait et commentait les tours d'adresse et les bons mots du Paillasse. Alcide y aurait volontiers passe la nuit; jamais il ne s'etait autant amuse. Mais Arlequin et Paillasse avaient epuise leur gaiete et leur repertoire; ils saluerent, sortirent et la salle

Le Mauvais Genie

se vida. Dans la foule pressee de courir a de nouveaux plaisirs, Alcide se trouva separe de ses aimables compagnons, et il eut beau regarder, chercher, il ne put les retrouver.

“C'est ennuyeux, dit-il a Frederic, me voici reduit a ta societe, qui n'est pas amusante. Tu ne dis rien, tu ne regardes rien, tu ne t'amuses de rien. J'aurais bien mieux fait de venir sans toi.

FREDERIC.—Plut a Dieu que je ne t'eusse pas accompagne a cette foire maudite. Depuis ce matin, je n'ai eu que du chagrin et de la terreur.

ALCIDE.—Parce que tu es un imbecile et un trembleur; tu n'as pas plus de courage qu'une poule; si je t'avais ecoute, nous serions partis et revenus les poches vides; nous nous serions mis a la suite de ce sot Anglais et de son petit mendiant; nous n'aurions pas eu nos montres ni tout ce que nous allons encore acheter.

FREDERIC.—Oh! Alcide, je t'en prie, n'achete plus rien; cette montre me fait deja une peur terrible.

ALCIDE.—Ah! ah! ah! quel stupide animal tu fais! Suis-moi: je vais te mener chez un brave garcon qui nous completera nos montres.

FREDERIC.—Que veux-tu y mettre de plus? Elles ne sont que trop completes et trop cheres.

ALCIDE.—Tu vas voir. Et cette fois, si tu n'es pas content je te plante la et tu deviendras ce que tu pourras.

FREDERIC, *avec resolution*.—Si tu me laisses seul, j'irai chez M. Georgey, je lui rendrai sa montre, et je lui raconterai tout.

ALCIDE.—Malheureux, avise-toi de faire ce que tu dis, et je mets tout sur ton compte; et je m'arrangerai de facon a te faire arreter et te faire mettre en prison; et ce sera toi qui auras tout fait. Et mon cousin l'horloger dira comme moi, pour avoir ma pratique et celle de mon riche et genereux ami.”

L'infortune Frederic, effraye des menaces d'Alcide, lui promit de se taire et de prendre courage.

Ils entrerent chez un bijoutier.

LE BIJOUTIER.—Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs?

ALCIDE.—Des chaines de montre, s'il vous plait.

LE BIJOUTIER.—Chaines de cou ou chaines de gilet?

ALCIDE.—Chaines de gilet. (*Bas a Frederic.*) Parle donc, imbecile; on te regarde.

—Chaines de gilet, repeta Frederic timidement.

LE BIJOUTIER.—Voila, messieurs. En voici en argent... (*Alcide les repousse.*) En voici en argent dore. (*Alcide repousse encore.*) En voici en or.

ALCIDE.—A la bonne heure. Choisis, Frederic, il y en a de tres jolies.”

Ils en prirent quelques-unes, les laisserent et les reprirent plusieurs fois. Le bijoutier ne les perdait pas de vue; l'air effronte d'Alcide et la mine troublee, effaree de Frederic lui inspiraient des soupcons.

Le Mauvais Genie

“Ca m'a tout l'air de voleurs, pensait-il.

ALCIDE.—Choisis donc celle qui te plait, Frederic; veux-tu celle-ci?”

Alcide lui en presenta une. Frederic la prit en disant: “Je veux bien” d'une voix si tremblante, que le bijoutier mit instinctivement la main sur ses bijoux et les ramena devant lui.

LE BIJOUTIER.—Vous savez, Messieurs, dit-il, que les bijoux se payent comptant.

ALCIDE.—Certainement, je le sais. Combien, cette chaine?

LE BIJOUTIER.—Quatre-vingts francs, Monsieur.

—Voila, dit Alcide en jetant sur le comptoir quatre pieces de vingt francs. Et celle-ci?

—Quatre-vingt-cinq francs, Monsieur, repondit le bijoutier avec une politesse marquee.

—Voila", dit encore Alcide.

Il voulut tirer sa montre pour la rattacher a la chaine, il ne la trouva plus; elle etait disparue. Il eut beau chercher, fouiller dans tous ses vetements, la montre ne se retrouva pas.

“Vous avez ete vole, Monsieur? lui dit le bijoutier; soupconnez-vous quelqu'un?

—Au theatre, j'etais entre deux jeunes gens qui m'ont fait mille politesses, et auxquels j'ai donne, sur leur demande, l'heure de ma montre, repondit Alcide d'une voix tremblante.

LE BIJOUTIER.—Il faut aller porter plainte au bureau du commissaire de police, Monsieur.

—Merci, Monsieur; viens, Frederic.”

Frederic, voyant la figure consternee de son ami, saisit avec bonheur l'occasion de se debarrasser de sa montre.

FREDERIC.—Tiens, prends la mienne, Alcide, je n'y tiens pas.

ALCIDE, *avec surprise*.—La tienne? Et toi donc? Que feras-tu de la chaine?

FREDERIC.—Prends-la avec la montre, que le bijoutier a accrochee apres. Prends, prends tout; tu me rendras service.

ALCIDE.—Si c'est pour te rendre service, c'est different. Merci; je la garde en souvenir de toi.

FREDERIC.—Vas-tu porter plainte?

ALCIDE.—Pas si bete! pour ebruiter l'affaire et me faire decouvrir! Il faudrait donner mon nom, le tien, celui de l'horloger. On me demandera ou j'ai pris l'or pour payer les montres, et tout serait decouvert. Les coquins! Ils avaient l'air si aimables!”

XVII. LES GENDARMES ET M. GEORGEY

“Qu'est–ce qui se passe donc par la, sur le champ de foire?” demanda Frederic qui avait repris de la gaiete depuis qu'il s'etait debarrasse de sa montre et de la chaine. “On dirait que les gendarmes ont arrete quelqu'un.

ALCIDE.—Allons voir, tout le monde y court; il doit y avoir quelque chose de curieux.

Ils se depecherent et vinrent se meler a la foule.

“Qu'est–ce qu'il y a?” demanda Alcide a un brave homme qui parlait et gesticulait avec animation.

UN HOMME.—Ce sont deux vauriens que les gendarmes viennent d'arreter au moment ou ils enlevaient la montre d'un drole d'original qui baragouine je ne sais quelle langue. On ne le comprends pas, et lui–meme ne comprend guere mieux ce qu'on lui demande.”

Ils avancerent; Alcide se haussa sur la pointe des pieds et vit avec effroi que l'original etait M. Georgey, et que les voleurs etaient ses deux aimables compagnons.

“Sauvons–nous, dit–il a Frederic; c'est M. Georgey et les deux gredins qui m'ont probablement aussi vole ma montre. Si l'Anglais nous voit, il va nous appeler; nous serions perdus.”

Frederic voulut s'enfuir; Alcide le retint fortement.

“Doucement donc, maladroit, tu vas nous faire prendre si tu as l'air d'avoir peur; suis–moi; ayons l'air de vouloir nous faufiler d'un autre cote.”

Ils parvinrent a sortir de la foule; pendant qu'ils echappaient ainsi au danger qui les menacait, Alcide trouva moyen de couler dans la poche de Frederic la seconde chaine et l'or et l'argent qui lui restaient. Quand ils se furent un peu eloignes, ils presserent le pas.

En passant devant un cafe tres eclaire, Alcide regarda a sa montre l'heure qu'il etait.

“Onze heures! dit–il. Rentrons vite.”

Mais au meme moment il se sentit saisir au collet. Il poussa un cri lorsqu'en se retournant il vit un gendarme. Frederic, qui marchait devant, fit une exclamation:

“Les gendarmes!”

Et il courut plus vite. Un instant apres, il se sentit arreter a son tour.

LE GENDARME.—Ah! tu te sauves devant les gendarmes, mon garçon: mauvais signe! Il faut que tu viennes avec ton camarade, qui a une si belle montre avec une si belle chaine; le tout est mal assorti avec sa redingote de gros drap et ses souliers ferres.

FREDERIC.—Lachez–moi, Monsieur le gendarme. Je suis innocent, je vous le jure. Je n'ai rien sur moi, ni montre, ni chaine.

LE GENDARME.—Nous allons voir ca, mon mignon; tu vas venir avec nous devant M. l'Anglais, qui a declare avoir ete vole de tout son or, de sa montre et de sa chaine.”

Le Mauvais Genie

Frederic tremblait de tous ses membres, le gendarme le soutenait en le trainant. Alcide, non moins effraye, payait pourtant d'effronterie; il soutenait que sa montre et sa chaine lui avaient ete donnees par l'excellent M. Georgey; il indiquait l'horloger qui la lui avait vendue, le bijoutier qui venait de lui vendre sa chaine.

Son air assure, ses indications si precises, ebranlerent un peu les gendarmes; celui qui l'escortait lui dit avec plus de douceur:

“Eh bien, mon ami, si tu es innocent, ce que nous allons savoir tout a l'heure, tu n'as rien a craindre des gendarmes, Nous voici pres d'arriver. M. Georgey, comme tu l'appelles, saura bien te reconnaitre et nous dire que tu ne lui as rien vole, non plus que ton camarade, qui dit avoir les poches vides.”

Ils arrivaient en effet devant le commissaire de police qui venait constater le vol. Quand les gendarmes eurent amene devant lui les deux amis, il commanda qu'on les fouillat. Alcide n'avait rien de suspect, mais Frederic, qui avait proteste n'avoir rien dans ses poches, poussa un cri de detresse quand le gendarme retira de la poche de cote de sa redingote une chaine et plusieurs pieces d'or et d'argent.

“Tu es plus riche que tu ne le croyais, mon garcon”, lui dit le gendarme.

L'exclamation de Frederic attira l'attention de M. Georgey; il se retourna, reconnut Frederic et Alcide, et s'ecria:

“Le petite Bonarde! Oh! *my goodness!*”

Le pauvre M. Georgey resta comme petrifie.

LE GENDARME.—Veuillez, Monsieur, venir reconnaitre si l'or et la chaine que nous avons trouves dans la poche de ce garcon sont a vous.”

M. Georgey s'approcha. Il jeta un coup d'oeil sur les pieces d'or, qui etaient des guinees anglaises. C'etaient les siennes, il n'y avait pas a en douter. Que faire! La pauvre Mme Bonard et son mari se trouvaient deshones par le vol de leur fils! Son parti fut bientot pris. Il fallait sauver l'honneur des Bonard.

“Je connaissais, c'etait le petite Bonarde. J'avais donne les jaunets au petite Bonarde et lui avais achete le chaine. C'etait tres joli... ajouta-t-il en examinant la chaine. Je savais, je connaissais. Lui venir avec moi, je donnais tout.

LE GENDARME.—Et l'autre garcon, Monsieur? N'est-ce pas votre montre et votre chaine qu'il a dans son gousset?

M. GEORGEY.—No, no, c'etait une donation. J'avais donne, j'avais donne tout. No, no, ma horloge pas comme ca. Une chiffre. Une couronne baronnet. C'etaient les deux grands coquins avaient vole. J'etais sur, tout a fait certain.”

On amena les deux voleurs devant M. Georgey, et on lui presenta la montre et le porte-monnaie avec lesquels ils se sauvaient quand ils furent arretes.

M. GEORGEY.—C'etait ca! C'etait ma horloge! Je connais. Voyez voir, chiffre G.G.; ca etait pour dire: George Georgey. Voyez voir, couronne baronnet; c'etait moi, sir Midleway... C'etait tres fort visible... Le porte-argent, c'etait mon. Je connais. C'etait mon petit niece avait fait. Voyez voir, G.G... c'etait pour dire: George Georgey. Couronne baronnet, ca etait pour dire: sir Midleway... Je connais; c'etait Alcide, ca. Laissez, laissez tous les deux garcons, je emmener eux; il etait noir, il etait moitie la nuit. *Goodbye*, sir. Venez, Alcide;

Le Mauvais Genie

Fridric, marchez avant moi.”

Les deux voleurs, trop heureux d'en être quittes à si bon marché, ne se firent pas répéter l'ordre de M. Georgey; s'échappant du milieu de la foule, ils rejoignirent l'Anglais et marchèrent devant lui en silence.

Quand ils furent hors de la ville, Alcide, qui avait retrouvé son effronterie accoutumée, commença à vouloir s'excuser aux yeux de M. Georgey.

“Vous êtes bien bon, Monsieur, d'avoir défendu Frédéric et moi contre ces méchants gendarmes...”

M. GEORGEY.—Tenez vos langues, malhonnête, voleuse; je vous défendais les paroles.

ALCIDE.—Mais, Monsieur, je vous assure...

M. GEORGEY.—Je disais: tenez la langue. Je voulais pas écouter votre voix horrible: voleur, gueuse, gredine. Moi tout dire à Madame Bonarde, à Master Bonarde, à papa Alcide. Ah! tu avais voulu voler moi! Tu croyais Georgey un imbécile comme toi! Tu croyais moi disais des excuses pour toi? Moi savoir tout; moi parler mentalement pour Madame Bonarde, par le raison de Frédéric voleur avec toi. Moi avoir pitié pour Madame Bonarde... Moi savoir Madame Bonarde, Master Bonarde, morte pour la honte de Frédéric. Voilà comment moi avoir parlé contrairement à la vérité. Et toi, coquine, me rendre à la minute la montre, la chaîne, les guinées tu avais volé à moi Georgey.

ALCIDE.—C'est Frédéric, Monsieur, ce n'est pas moi...

M. GEORGEY.—Menteuse! gredine! Donner sur la minute à moi tout le volement.”

M. Georgey saisit Alcide, qui se débattit violemment, mais qui fut bien vite calme par les coups de poing du vigoureux Anglais. La montre et sa chaîne passèrent en un instant de la poche d'Alcide dans celle de M. Georgey. Frédéric n'attendit pas son tour et remit lui-même en sanglotant la chaîne et tout l'or et l'argent que lui avait rendus le gendarme.

“Oh! Monsieur, s'écria-t-il, ne croyez pas que ce soit moi qui vous ai volé. C'est Alcide qui a tout fait et qui m'a poussé à mal faire. Je ne voulais pas, j'avais peur; il m'a forcé à le laisser faire, à acheter la montre et la chaîne; il m'a coulé votre or dans la poche quand nous avons été dans cette foule qui arrêtait les deux voleurs. Je ne l'ai su que lorsque les gendarmes m'ont fouillé. Pardonnez-moi, Monsieur; ne dites rien à mon père, il m'assommerait de coups.

M. GEORGEY.—Il faisait très bien, et je voulais dire. C'était trop horrible.”

Alcide voulut aussi demander grâce et accuser Julien; mais l'Anglais le fit taire en lui boxant les oreilles.

M. GEORGEY.—Je défendais à toi, scélérate, de parler une parole. Je voulais dire à les deux parents et je dirai. Demain, je dirai. Va dans ta maison, et toi, Frédéric, va dans le tien. Je rentrais chez moi. Caroline, vite, une lumière; je voulais aller dans le lit.”

M. Georgey repoussa les deux garçons, entra chez lui, ferma la porte à double tour et monta dans sa chambre. Caroline l'entendit longtemps encore se promener en long et en large et parler tout haut.

“Il devient fou, pensa-t-elle: il l'était déjà à moitié, la foire l'a achevé.”

XVIII. COLERE DE BONARD

Frederic et Alcide restaient devant la porte de M. Georgey, muets et consternes: Frederic pleurait; Alcide, les poings fermes, les yeux étincelants de colere, reflechissait au moyen de se tirer d'affaire en jetant tout sur Frederic.

FREDERIC.—Qu'allons-nous devenir, mon Dieu, si M. Georgey va tout raconter a nos parents! Donne-moi un bon conseil, Alcide; toi qui m'as entraine a mal faire et qui as toujours de bonnes idees pour t'excuser.

ALCIDE.—J'en ai une pour moi; je n'en ai pas pour toi.

FREDERIC.—Comment, tu vas m'abandonner, a present que je suis dans la crainte, dans la desolation!

ALCIDE.—Je m'embarrasse bien de toi. Tu es un imbecile, un lache. C'est ta sottise effrayee qui attire l'attention des gendarmes et qui nous a fait prendre. Maudit soit le jour ou je t'ai mis de moitié dans mes profits!

FREDERIC.—Et maudit soit le jour ou je t'ai ecoute, ou je t'ai aide dans tes voleries! Sans toi, je serais heureux et gai comme Julien; je n'aurais peur de personne et je serais aime de mes parents comme jadis.

ALCIDE.—Vas-tu me laisser tranquille avec tes jeremiades. Va-t'en chez toi, tu n'as que faire ici.”

Au moment ou il disait ces mots, un seau d'eau lui tomba sur la tete et il entendit une voix qui disait:

“Coquine! Canaille!”

Alcide, suffoque d'abord par l'eau, ne put rien distinguer; mais, un instant apres, il se tourna de tous cotes et ne vit rien; il leva les yeux vers la fenetre de M. Georgey: elle etait fermee, le rideau etait baisse, on n'y voyait meme pas de lumiere. Il etait seul. Frederic meme avait disparu. Surpris, un peu effraye, il prit le parti de rentrer chez lui et de se coucher; l'horloge du village sonnait deux heures.

Frederic courait de toute la vitesse de ses jambes pour arriver chez ses parents, qu'il croyait trouver endormis depuis longtemps. Il ouvrit la barriere, se dirigea vers l'ecurie, ou il comptait passer la nuit, et vit, a sa grande frayeur, de la lumiere dans la salle, dont la porte etait ouverte. Il n'y avait pas moyen d'eviter une explication.

“Je vais tacher, pensa-t-il, de faire comme Alcide; l'effronterie lui reussit toujours.”

Il entra. Mme Bonard poussa un cri de joie; Bonard, qui sommeillait les coudes sur la table, se reveilla en sursaut.

FREDERIC.—Comment, mes pauvres parents, vous m'attendez? J'en suis desole; si j'avais pu le deviner, je ne me serais pas laisse entrainer par la derniere representation au theatre; et puis ce bon M. Georgey, avec lequel je suis revenu, m'a fait manger dans un excellent cafe. Tout cela m'a attarde; je vous croyais couches depuis longtemps et bien tranquilles sur mon compte.

MADAME BONARD.—Pendant que tu t'amusais, Frederic, nous nous faisons du mauvais sang; nous nous tourmentions, te croyant seul avec ce mauvais sujet d'Alcide, car M. Georgey nous avait ramene Julien vers neuf heures.”

Frederic parut trouble; la mere pensa que c'etait le regret de les avoir inquietes.

Le Mauvais Genie

BONARD.—Et sais-tu ce qui nous est arrive pendant que tu t'amusais?"

Frederic ne repondit pas.

BONARD.—Nous avons ete voles... Tu ne dis rien. Tiens, regarde l'armoire, on l'a brisee; on a pris l'argent du pauvre Julien; on a emporte nos deux plus belles dindes. Pourquoi es-tu parti avant le retour de ta mere?... Mais parle donc! Tu es la comme un oison, a ecarquiller tes yeux. Qui est le voleur? Le connais-tu? L'as-tu vu?

FREDERIC.—Je n'ai rien vu. Je ne sais rien; j'etais parti... Je croyais... Je ne savais pas.

BONARD.—Va te coucher. Tu m'impatientes avec ta figure hebetee. Demain tu t'expliqueras. M. Georgey t'aura fait boire comme ce pauvre Julien. Va-t'en."

Frederic ne se le fit pas repeter; il alla dans sa chambre, plus inquiet encore que lorsqu'il etait arrive. Il se coucha, mais il ne put dormir. Au petit jour il tendit l'oreille, croyant toujours entendre M. Georgey. L'heure de se lever etait arrivee; Bonard alla soigner les chevaux; Julien leve depuis longtemps, l'aidait de son mieux; Frederic n'osait quitter son lit et faisait semblant de dormir.

Enfin, vers huit heures, sa mere entra, le secoua. Frederic, feignant d'etre eveille en sursaut, sauta a bas de son lit.

FREDERIC.—Quoi? Qu'est-ce que c'est? Les voleurs?

MADAME BONARD.—Il faut te lever, Frederic. Ton pere a dejeune avec nous, puis il est parti pour aller faire sa declaration a la ville. Voyons, habille-toi et viens manger ta soupe."

Frederic se leva.

Il n'avait pas prevu que son pere porterait plainte du vol commis a la ferme; toutes ses craintes se reveillerent. Il tremblait, ses dents claquaient.

MADAME BONARD.—Quelle drole de mine tu as! De quoi as-tu peur?

FREDERIC.—De rien, de rien. Ce n'est pas moi qui vous ai voles. Ce sont les chemineaux.

MADAME BONARD.—Comment le sais-tu? Tu les as donc vus?

FREDERIC.—Je n'ai rien vu. Comment les aurais-je vus? De quoi aurais-je peur? Ou est Julien? Est-ce que M. Georgey est venu?

MADAME BONARD.—Non. Pourquoi viendrait-il?

FREDERIC.—Pour le vol. Vous savez bien.

MADAME BONARD.—Mais en quoi cela regarde-t-il M. Georgey?

FREDERIC.—Je n'en sais rien. Est-ce que je peux savoir? Puisque je n'y etais pas.

MADAME BONARD.—Tiens, tu ne sais pas ce que tu dis. Viens manger ta soupe, il est tard.

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—Je n'ai pas faim.

MADAME BONARD.—Tu es donc malade? Tu es pale comme un mort? Voila ce que c'est que de trop s'amuser et rentrer si tard. Viens manger tout de meme. Il ne faut pas rester a jeun, tu prendrais du mal; l'appetit te viendra en mangeant.”

Frederic, oblige de ceder, suivit sa mere et trouva Julien qui balayait la salle et rangeait tout. Ils se regarderent tous deux avec mefiance. Frederic craignait que Julien n'eut devine quelque chose; Julien avait reellement des soupcons, qu'il ne voulait pas laisser paraitre.

Frederic finissait sa soupe quand M. Georgey parut. Julien courut a lui.

“Je suis content de vous voir, Monsieur. Hier soir, en me deshabillant, j'ai trouve beaucoup de pieces d'or dans la poche de mon habit: elles ne sont pas a moi. Elles doivent etre a vous; j'etais tout pres de vous, je pense que vous vous etes trompe de poche; au lieu de mettre dans la votre, vous avez mis dans la mienne.

M. GEORGEY.—No, no, je n'avais mis rien; je n'avais touche rien. Je avais dormi comme toi, povre petite Juliene. Je comprenais, je savais. C'etait le malhonnete, les coquines Alcide, Fridric; ils avaient vole moi et mis une petite somme dans le gilet de toi, pour dire: C'etait Juliene le voleur de Georgey.”

Mme Bonard ne pouvait en croire ses oreilles; elle tremblait de tout son corps.

M. GEORGEY.—Ou Master Bonard? Je avais a dire un terrible histoire a lui et a povre Madme Bonarde... Ah! le voila Master Bonard. Venez vitement. Je avais a dire a vous votre Fridric il etait un voleur horrible; Alcide une coquine davantage horrible, abominable.”

Bonard, qui venait d'entrer, devint aussi tremblant que sa femme; Frederic, ne pouvant s'echapper, etait tombe a genoux au milieu de la salle. Julien etait conterne. Personne ne parlait.

M. Georgey raconta de son mieux ce qui lui etait arrive depuis qu'ils avaient rencontre Alcide et Frederic. Il dit comment il avait trouve sa poche videe en rentrant chez lui; comment il etait retourne a la ville pour porter plainte; qu'en cherchant Alcide et Frederic, il avait ete encore vole par deux jeunes gens qu'on avait arretes, et sur lesquels on avait trouve sa montre, sa bourse et une autre montre dont les gendarmes cherchaient le propriétaire, et qui etait celle qu'Alcide et Frederic venaient d'acheter.

Il parla avec emotion de sa douloureuse surprise quand il avait vu Frederic amene par des gendarmes en compagnie d'Alcide; quand il avait vu Frederic ayant dans sa poche une chaine d'or et des guinees qui etaient precisement celles qu'on lui avait volees a lui Georgey.

Il raconta sa genereuse resolution de sauver l'honneur de ses amis Bonard. Il avait du en meme temps, quoique a regret, certifier l'innocence d'Alcide, puisque les deux garcons avaient ete arretes ensemble; il expliqua comment il avait declare leur avoir tout donne et comment, apres cette declaration, il les avait emmenes avec lui. Il raconta comment Alcide avait du couler des pieces d'or dans la poche de Julien pour rejeter le vol sur lui.

“J'avais dit toutes les choses horribles au papa Alcide, ajouta M. Georgey. Le papa avait donne a Alcide un batonnement si terrible, que le miserable il etait reste couche sur la terre. Je croyais Fridric pas si horrible; il avait ecoute l'Alcide abominable. Je croyais il avait du chagrinement, du repentissement; qu'il ferait plus jamais une volerie si mechant. Mais j'avais dit a vous, pour que le povre Madme Bonarde, et vous Master Bonard, vous savor comment a fait votre garcone. C'etait tres fort vilaine, et le povre Juliene avoir rien fait mauvais. Ce n'etait pas sa faute avoir pris beaucoup de boisson de vin; c'etait moi le criminel, le malheureuse,

Le Mauvais Genie

avoir fait ivre le pauvre petite. J'avais donne mechant exemple au petite. J'avais une honte terrible, j'avais un chagrinement horrible; je prenais resolution jamais boire davantage plus un seul *bottle* vin. Je promettais, je assurais, je jurais. Un seul bouteille. J'avais fait jurement a mon coeur.”

Mme Bonard sanglotait. Bonard avait laisse tomber sa tete dans ses mains et gemissait. Frederic, atterre, plus pale qu'un linge, s'etait affaisse sur ses genoux et n'osait bouger. Julien pleurait en silence.

M. Georgey les regardait avec pitie.

“Povres parents! j'avais devoir de parler. Pour les *turkeys*, moi j'avais rien dit; et moi avais fait decouverte que les deux etaient petites voleurs. J'avais croyance que plus jamais voler des *turkeys*, et j'avais achete tous les *turkeys* pour empechement voler eux. Mais je ne pouvais pas faire un cachement d'hier; c'etait trop mauvais.

—Et le vol de l'armoire! s'ecria tout a coup Bonard en s'elancant sur Frederic et le saisissant par les cheveux: dis, parle; avoue, scelerat!

—C'est Alcide, repondit Frederic d'une voix defaillante.

BONARD.—Tu l'as vu; tu le savais!

—J'y etais, repondit Frederic de meme.

BONARD.—Pourquoi as-tu brise au lieu d'ouvrir?

FREDERIC.—C'est Alcide, pour faire croire que c'etaient les voleurs.

BONARD, *avec desesper*.—Et moi qui ai porte plainte! Et les gendarmes qui vont venir! Et mon nom qui sera deshonore! Miserable, indigne de vivre! je ne peux plus te voir; je ne veux pas etre deshonore par toi! Et ta pauvre mere? Montree au doigt! Mere d'un voleur! Voleur! Voleur! Mon fils voleur!”

Et Bonard, fou d'epouvante et de douleur, saisit une lourde pince, et, levant le bras, allait frapper d'un coup peut-etre mortel, lorsque M. Georgey, s'elancant sur lui, l'etreignit de ses bras vigoureux, et, malgre sa resistance, l'entraina dans la chambre voisine. Frederic etait tombe sans connaissance; Julien soutenait Mme Bonard, a moitie evanouie sur sa chaise.

L'Anglais avait ferme a double tour la porte de la chambre, de peur que Bonard ne lui echappat.

M. GEORGEY.—Craignez pas, povre creature; pas de deshonorement; moi tout arranger; moi dire comme hier: C'etait moi.

BONARD.—C'est impossible; on va faire une enquete; je ne veux pas qu'on vous croie un voleur, un scelerat! Personne ne le croirait, d'ailleurs. Vous, riche, briser un meuble pour voler un pauvre homme! C'est impossible! Personne ne vous croirait.

M. GEORGEY.—Croirait tres parfaitement. Je disais: Moi Georgey voulais habilleement joli de petite Juliene pour le foire. Moi Georgey pas trouve le cle. Moi Georgey beaucoup fort entete, moi voulais; je voulais habilleements. Moi Georgy riche. Moi casser fermeture, moi prendre habilleements et argent pour amuser petite Juliene et les autres, car moi oublier jaunets dans ma poche. Moi revenir en le jour de foire trop tardivement hier. Moi revenir en le jour d'aujourd'hui pour raconter, demander excuse et faire payement pour dedommager. Et je fais payement avec les jaunets du pocket de la petite Juliene. C'etait tres bien, ca. Moi payer bon diner a gendarmes et tout sauve.”

Le Mauvais Genie

A mesure que M. Georgey parlait, le visage de Bonard s'eclaircissait. Quand M. Georgey eut termine son explication, le pauvre Bonard, rempli de reconnaissance, se precipita a genoux devant le genereux Anglais, et, joignant les mains, s'ecria:

“Oh! monsieur, vous me sauvez plus que la vie! Vous sauvez notre honneur a tous! Vous sauvez mon miserable fils! Vous me sauvez d'un crime! Je n'aurais pu le voir sans le maudire, sans le tuer peut-etre. Oh! Monsieur, soyez beni! Toute ma vie je vous benirai comme mon bon ange, mon sauveur!”

M. GEORGEY.—No, no, *my dear!* c'etait trop pour une povre homme solitaire, ridicule. Je savais que je faisais des sottises, beaucoup, que les autres riaient de moi. Je savais. Je savais. Ils faisaient justice.”

Quand Bonard fut tout a fait remis, M. Georgey lui permit de rentrer dans la salle pour consoler et rassurer Mme Bonard.

“Quant a Frederic, dit Bonard, faites-le partir, que je ne le voie plus.

M. GEORGEY.—No, Master Bonarde, c'etait pas bon, c'etait mauvais. Fridric tres desole. Fridric tres fort repentissant; Fridric toujours votre garcon. Vous lui gronder pour vous faire agrement; vous le taper un peu, mais faut pas chasser; c'etait mauvais, c'etait mechancete. Voyez bon Dieu, pardonnait toujours. Vous, papa comme bon Dieu, et vous pardonner. Entrez viteement.”

M. Georgey ouvrit la porte, poussa dans la salle Bonard, qui hesitait encore. Frederic etait toujours etendu sans mouvement. Julien etait occupe de Mme Bonard, qui continuait ses sanglots. Bonard alla a elle.

“Rassure-toi, console-toi, ma pauvre femme, il n'y aura pas de deshonneur ni d'enquete. Notre sauveur, le genereux M. Georgey, a tout arrange.”

Bonard lui expliqua les intentions de M. Georgey. Quand Mme Bonard eut bien compris la genereuse resolution de l'Anglais, elle, a son tour, se jeta a ses pieds, lui embrassa les genoux, lui adressa les remerciements les plus touchants. Le pauvre M. Georgey cherchait en vain a terminer une scene qui l'embarrassait; il n'y put parvenir qu'en lui montrant le corps de son fils etendu sur le plancher.

“Et je l'avais oublie dans mon chagrin!” s'ecria Mme Bonard en s'elancant sur le corps inanime de son fils.

Avec l'aide de Julien et de M. Georgey, Frederic fut releve, deshabile, couche, frictionne de vinaigre; il ouvrit les yeux, regarda d'un air effare les personnes qui l'entouraient; en jetant les yeux sur son pere, il poussa un cri d'effroi, se debattit un instant et perdit encore connaissance.

“Master Bonarde pas rester, dit M. Georgey. Fridric avait un epouvantement tres gros. Madame Bonarde seule rester avec petite Juliene.”

XIX. LA MALADIE

M. Georgey emmena Bonard, qu'il eut de la peine a calmer; tantot il s'accusait d'avoir tue son fils, tantot il parlait de le chasser, de le rouer de coups. M. Georgey, impassible, le laissait dire. Il attendait les gendarmes.

“Je voulais dire moi-meme, disait-il. Je voulais faire explication moi seul.”

Il allait sans cesse dans la chambre a cote, savoir des nouvelles de Frederic et en rapporter a Bonard. La connaissance etait revenue, mais il paraissait ne rien comprendre et ne pas savoir ce qu'il disait. Il croyait toujours voir Alcide de son lit; il suppliait qu'on le chassat.

Le Mauvais Genie

“Il va me faire du mal; j'ai peur... Il est si mechant!... Au secours! il veut m'entraîner; il m'entraîne,... au secours! Il appelle les gendarmes! Il veut faire prendre Julien... On croit que Julien a volé. Pauvre Julien! On le garrotte, on le mène en prison... Arrêtez! arrêtez! Ce n'est pas lui, c'est Alcide!... Je vous jure que c'est Alcide... Je l'ai vu,... il me l'a dit... Il ment, il ment... Ne l'écoutez pas, gendarmes... Voyez, voyez comme il verse du vin blanc et du rouge à M. Georgey... Il veut l'enivrer... pour le voler. Voyez-vous comme il le vole? Voyez-vous comme il met des pièces d'or dans la poche de Julien... Mais dites-lui...? empêchez-le... Mon Dieu, mon Dieu! quel malheur que j'aie écouté Alcide!...”

Frederic retombait épuisé sur son oreiller. Il semblait parfois s'endormir, mais il recommençait à crier, à se débattre et à faire connaître, par ses propos incohérents, tout ce qui s'était passé entre lui et Alcide. Mme Bonard ne savait que faire. M. Georgey dit à Julien d'aller chercher le médecin. Julien y courut.

Pendant qu'il faisait sa commission, les gendarmes se présentèrent pour faire leur enquête sur le vol commis la veille chez Bonard.

M. Georgey alla au-devant d'eux et leur serra la main à l'anglaise en riant.

“Vous voir le vol et le brisement!... Voilà!”

Et il montra du doigt l'armoire.

“Vous voir le voleur?... Voilà!”

Et il se désigna lui-même du doigt.

LE BRIGADIER.—Comment, Monsieur! Vous, le voleur? Ce n'est pas possible.

M. GEORGEY.—Ça était très possible, pourquoi ça était.”

M. Georgey se mit à rire de la mine stupéfaite des gendarmes. Il leur expliqua le soi-disant vol, comme il l'avait promis à Bonard, et l'indemnité qu'il venait de lui offrir; Julien avait posé les pièces d'or sur la table; elles y étaient encore.

“Voilà, dit M. Georgey; je donnais deux cents francs.

LE BRIGADIER.—Il n'y a plus rien à dire, Monsieur; du moment que vous payez si largement le dégat, je ne pense pas que M. Bonard réclame autre chose.

M. GEORGEY.—Master gendarme, moi vous dire un autre chose; le jeune garçon que vous attraper hier dans la ville, c'était le garçon de M. Bonard. Le pauvre fils il était si choqué, si désolé, vous croire il était un voleur, que il était en désespération, malade et imbecile; il croyait toujours être un voleur; il voyait toujours votre apparition subite. Venez voir; voyez pauvre Madame Bonarde; faut pas attraper si vite. C'est dangereux, bon pour faire un garçon mort.”

M. Georgey ouvrit la porte, fit entrer les gendarmes au moment où Frederic criait:

“Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi!... Monsieur le gendarme, ce n'est pas moi!... Lâchez-moi, je vais mourir... Au secours! tout le monde... Ce n'est pas moi!

—Venez vite, dit M. Georgey en les tirant par leurs habits. Vous lui faites épouvamment. N'ayez pas peur, Madame Bonard. Le physicien il allait venir. C'était bon le physicien; il guérissait toutes les choses.”

Le Mauvais Genie

Les gendarmes se retirèrent et témoignèrent à Bonard tout leur intérêt et leurs regrets. M. Georgey les accompagna.

“Voilà pour boire et manger”, dit-il en leur tendant une pièce d’or.

LE BRIGADIER.—Pardon, Monsieur, si nous refusons; c’est une insulte que de nous offrir de l’argent pour avoir fait notre devoir. Bien le bonsoir, Monsieur.

M. GEORGEY.—J’étais bien beaucoup chagrin de offenser vous, courageuse soldat, répondit M. Georgey. Je voulais pas; le verite vrai, je voulais pas.

LE BRIGADIER.—Je le pense bien, Monsieur; vous êtes étranger, vous ne connaissez pas nos usages et nos caractères français.

M. GEORGEY.—Moi connaissais bien caractère français; c’était généreuse, c’était très grande, c’était très aimable, et d’autres choses. Je connaissais, je savais. Bonsoir gendarme française.”

Les gendarmes partirent en riant. M. Georgey rentra.

“Je restais pour écouter le physicien. Je voulais savoir quelles choses il fallait pour Fridric.”

Il s’assit et ne bougea plus.

Julien ne tarda pas à revenir accompagné du médecin.

M. Georgey le fit entrer de suite chez Frédéric.

M. Boneuil tâta le pouls du malade, examina ses yeux injectés de sang, écouta sa parole brève et saccadée.

“Il doit avoir eu une vive émotion, une grande frayeur. Depuis quand est-il dans cet état?”

MADAME BONARD.—Depuis trois ou quatre heures, Monsieur.”

L’interrogatoire et l’examen continuèrent quelques temps encore; le résultat de la consultation fut une saignée immédiate, des sinapismes aux pieds, et divers autres prescriptions, auxquelles se conforma scrupuleusement Mme Bonard.

M. Georgey se retira avec M. Boneuil; il l’interrogea; le médecin comprenait mal ses questions, auxquelles il faisait des réponses que M. Georgey ne comprenait pas du tout. La conversation continua ainsi jusqu’à la porte de M. Georgey, qui salua et rentra.

CAROLINE.—Monsieur ne ramène donc pas Julien?

M. GEORGEY.—No, *my dear*; Madme Bonarde elle avait la nécessité de lui.

CAROLINE.—Et quand l’aurons-nous?

M. GEORGEY.—Je pas savoir. Physicienne savoir; moi pas comprendre le parole sans compréhension de cette monsieur Bonul. Lui parlait, parlait comme un *magpie*.

CAROLINE.—Qu’est-ce que c’est, Monsieur, un *magpie*?

Le Mauvais Genie

M. GEORGEY.—Vous pas comprendre? C'est etonnant! Vous rien savoir. Un magpie, c'etait une grosse oison qui avait des plumets blanc et noir, qui parlait beaucoup toujours. On disait de femmes: elle parlait comme une *magpie*.

CAROLINE.—Ah! Monsieur veut dire une pie!

M. GEORGEY.—Tres justement! Une pie! C'etait ca tout justement; comme vous, Caroline.”

M. Georgey, fatigue de sa journee de la veille et de sa matinee, voulut rester chez lui pendant quelque temps a travailler a ses plans et a ses modeles de mecaniques. Il alla seulement tous les jours, matin et soir, savoir des nouvelles de Frederic; il ne manquait jamais de demander a Julien quand il viendrait.

“Quand Frederic sera gueri, Monsieur, et quand Mme Bonard n'aura plus besoin de moi”, repondait toujours Julien.

La maladie fut longue, la convalescence plus longue encore.

La presence de Bonard faisait retomber Frederic dans un etat nerveux qui obligea le medecin a defendre au pere de se faire voir jusqu'au retablissement complet de son fils.

Un jour, deux mois apres la foire, Julien entra precipitamment chez Mme Bonard.

“Maitresse, savez-vous la nouvelle? Alcide vient de s'engager. C'est son pere qui l'y a oblige; il lui a donne le choix ou d'etre soldat ou d'etre chasse sans argent, sans asile. Il a mieux aime partir comme soldat.”

Les yeux de Frederic s'animerent.

“Il a bien fait; je voudrais bien faire comme lui.

MADAME BONARD.—Toi! Y penses-tu, mon pauvre enfant? C'est un metier de chien d'etre soldat.

FREDERIC.—Pas deja si mauvais. On voit du pays; on a de bons camarades.

MADAME BONARD.—Ne va pas te monter la tete. Je ne veux pas que tu sois soldat, moi. Ton pere ne le voudrait pas non plus. Pour te faire tuer dans quelque bataille!

FREDERIC.—Mon pere! Ca lui est bien egal. Que je vive ou que je meure, que lui importe? Sans M. Georgey, il y a longtemps que je ne serais plus.

MADAME BONARD.—Frederic, ne parle pas comme ca. N'oublie pas ce qui s'etait passe.”

Frederic se tut, baissa la tete et resta triste et silencieux. Depuis sa maladie on ne le voyait plus sourire: on entendait a peine sa voix; il mangeait peu, il dormait mal, il travaillait mollement. Jamais il ne parlait a son pere ni de son pere. Il evitait de se trouver avec lui et meme de le regarder; il semblait que la vue de Bonard lui causat une sensation penible, douloureuse meme.

XX. L'ENGAGEMENT

Julien avait enfin rempli son engagement avec M. Georgey. Trois mois apres la fameuse foire qui avait ete temoin de si facheux evenements, Frederic put reprendre son travail et Julien commença le sien chez M. Georgey.

Le Mauvais Genie

Son nouveau maître le fit aller à l'école; Julien avait de la mémoire, de la facilité, de l'intelligence et de la bonne volonté; il apprit en moins d'un an à lire, à écrire, le calcul, les premiers éléments de toutes les choses que M. Georgey voulait lui faire apprendre. Tout le monde était content de lui; il aidait à tout; il était actif, complaisant, prévenant même; il servait M. Georgey avec un zèle et une fidélité qui étaient vivement appréciés par le brave Anglais. Bien des fois M. Georgey avait voulu récompenser généreusement Julien de ses services; Julien avait toujours refusé; et quand son maître insistait, sa réponse était toujours la même.

“Si vous voulez absolument donner, Monsieur, donnez à Mme Bonard ce que vous voulez me faire accepter et ce que je suis loin de mériter.

—*Very well, my dear*, répondait M. Georgey; moi porter à Madame Bonarde.”

Et il remettait en effet à Mme Bonard des sommes dont nous saurons plus tard le montant, car M. Georgey lui avait défendu d'en parler, surtout à Julien, qu'il aimait et qu'il voulait mettre à l'abri de la pauvreté.

“Il refusait, disait-il, et moi voulais pas le abandonner sans fortune. Moi voulais Juliene manger des *turkeys*.”

Un jour il trouva Mme Bonard seule, pleurant au coin de son feu.

M. GEORGEY.—Quoi vous avez, povre Madame Bonarde? Pourquoi vous faisez des pleurements?

MADAME BONARD.—Ah! Monsieur, j'ai bien du chagrin! Je ne peux plus me contenir. Il faut que je pleure pour me soulager le cœur.

M. GEORGEY.—Pour quelle chose le cœur a vous était si grosse?

MADAME BONARD.—Parce que, Monsieur, mon mari et Frédéric ne peuvent plus se supporter depuis ce jour terrible où vous avez empêché un si grand malheur. Le père ne peut pas voir le fils sans qu'il se sente pris d'une colère qui devient de plus en plus violente. Et le fils a pris son père en aversion, sans pouvoir vaincre ce mauvais sentiment. Je suis dans une crainte continuelle de quelque scène épouvantable. Ce matin, ils ont eu un commencement de querelle, que j'ai arrêtée avec difficulté. Frédéric voulait s'engager comme soldat; le père lui disait qu'un voleur n'était pas digne d'être militaire. Ils se sont dit des choses terribles. J'ai heureusement pu les séparer en entraînant Frédéric; mais si une chose pareille se passait en mon absence, vous jugez de ce qui pourrait en arriver.”

L'Anglais ne répondit pas; il réfléchissait et la laissait pleurer... Tout à coup il se leva et se plaça devant elle les bras croisés.

“Madame Bonarde, dit-il d'une voix solennelle, avez-vous croyance... c'est-à-dire confiance à moi?

MADAME BONARD.—Oh oui! Monsieur, toute confiance, je vous assure.

M. GEORGEY.—Mille mercis, Madame Bonarde. Alors vous tous sauvés et satisfaits.

MADAME BONARD.—Comment? Que voulez-vous faire? Comment empêcherez-vous le père de rougir de son fils, et le fils de garder rancune à son père?

M. GEORGEY.—Je pouvais très bien. Vous voir bien vite.

MADAME BONARD.—Mais, en attendant, s'ils se reprennent de querelle?

Le Mauvais Genie

M. GEORGEY.—Reprendre rien, du tout rien. Ou il est Fridric?

MADAME BONARD.—Il bat le ble dans la grange.

M. GEORGEY.—Tres bon, tres bon. Je voulais lui vitelement. Vous appeler Fridric.”

Mme Bonard, qui avait reellement confiance en M. Georgey, se depecha d'aller chercher Frederic et l'amena dans la salle.

M. GEORGEY.—Fridric, il y avait deux annees toi pas heureuse, M. Bonarde pas heureuse, Madme Bonarde pas heureuse. Moi voulais pas. Moi voulais tous heureuse. Toi venir avec moi, toi prendre logement avec moi. Et moi t'arranger tres bien. Bonsoir, Madme Bonarde; demain je dirai toute mon intention. Viens, Fridric, viens vitelement derriere moi.”

M. Georgey sortit, Frederic, tres surpris, le suivit machinalement sans comprendre pourquoi il s'en allait. Mme Bonard, non moins etonnee, le laissa partir sans savoir ce que voulait en faire M. Georgey, mais fort contente de le voir quitter la maison et tres assuree que c'etait pour son bien.

En route, M. Georgey expliqua a Frederic, tant bien que mal, ce qu'il venait d'apprendre.

M. GEORGEY.—Il fallait pas rester la, Fridric. Il fallait devenir soldat, une bonne et brave militaire francaise. Toi avais envie. Le pere pas, moi je voulais et toi voulais. Toi demeurer avec petite Juliene; moi ecrire le lettre pour faire une bonne engagement. Je connaissais une brave colonel; moi lui faire recommandation pour toi. Quand le colonel dira *yes*, je enverrai toi avec des jaunets pour toi etre heureuse la-bas... Tu voulais? Dis si tu voulais. Tu avais dix-huit ans, tu pouvais.

FREDERIC.—J'en serais bien heureux, Monsieur; mais mon pere ne voudra pas, il refusera la permission.

M. GEORGEY.—Je disais tu avais dix-huit annees. Je disais tu pouvais sans permission. Dis si tu voulais.

FREDERIC.—Oui, Monsieur; je veux, je le veux, bien certainement. Je ne peux plus vivre chez mon pere, j'y suis trop malheureux. Il ne me parle que pour m'appeler voleur, coquin, scelerat. Il me fait des menaces terribles pour m'empecher de recommencer, dit-il. Ma pauvre mere pleure toujours; mon pere la gronde. La maison est un enfer.

M. GEORGEY.—C'etait mauvais, oune enfer; il fallait oune paradis, et moi le voulais. Toi devenir oune brave militaire; toi gagner le croix ou le medaille, et toi revenir toute glorieuse. Le papa devenir glorieuse, la maman fou de bonheur et toi contente et honorable.

—Merci, Monsieur, merci, s'ecria Frederic rayonnant de joie. Depuis plus d'un an, je mene la vie la plus miserable, et c'est a vous que je devrai le bonheur.”

M. Georgey regardait avec satisfaction Frederic, dont les yeux se remplissaient de larmes de reconnaissance.

M. GEORGEY.—C'est tres bien, *my dear*. Toi rester encore bonne creature; Alcide il etait parti, toi jamais voir cette coquine, cette malhonnete. C'etait bien.”

M. Georgey rentra avec Frederic.

M. GEORGEY.—Caroline, Fridric prendre logement ici. Lui rester oune semaine. Vous, preparer oune couchaison.

Le Mauvais Genie

CAROLINE.—Mais, Monsieur, je n'ai ni chambre ni lit a lui donner.

M. GEORGEY.—Vous cherchez dans le bourg vitelement.

CAROLINE.—Mais, Monsieur, personne ici n'a de lit a preter.

M. GEORGEY.—Je demandais pas preter; je demandais acheter. Allez vitelement acheter le lit de la coquine Alcide.

CAROLINE.—Combien faudra-t-il le payer, Monsieur?

M. GEORGEY.—Caroline, vous mettez en colere moi. Payez quoi demandera le coquine de pere. Allez vitelement; j'etais tout en bouillonnement.”

Caroline disparut pour executer l'ordre de M. Georgey; elle savait que la contrariete le mettait dans des coleres terribles, et, malgre qu'il n'eut jamais frappe ni meme injurie personne, elle avait une grande frayeur de ses yeux etincelants, de ses dents serrees, de ses poings crispes, de ses mouvements brusques, des coups qu'il frappait sur les meubles. Le marche fut debattu et pas conclu.

BOUREL.—Pour qui donc demandez-vous le lit d'Alcide?

CAROLINE.—C'est pour quelqu'un qui est presse.

BOUREL.—Il ne vaut pas grand'chose, je vous en previens; il n'est pas neuf, il s'en faut.

CAROLINE.—Aussi je ne pense pas que vous me demandiez un grand prix. Vous le donnerez bien pour vingt-cinq francs?

BOUREL.—Ce n'est guere, vingt-cinq francs; mais sans couvertures, alors.

CAROLINE.—Que voulez-vous que nous fassions d'un lit sans couvertures?

BOUREL.—*Nous*, dites-vous? C'est donc pour vous, c'est-a-dire pour votre maitre.

CAROLINE.—Certainement, et il est presse.

BOUREL.—Ah! c'est pour M. Georgey? Et il est presse! Il m'en donnera bien cent francs.

CAROLINE.—Cent francs pour une patraque de lit! Quatre planches et une mechante paille! Vous plaisantez, pere Bourel.

BOUREL.—Je ne plaisante pas. Cent francs ou rien.”

Caroline hesita. Si elle revenait sans lit, elle amenerait une crise de colere. D'un autre cote, payer cent francs un vieux lit vermoulu qui se composait d'une paille, d'un traversin et de deux mauvaises couvertures, c'etait par trop se laisser duper.

“Ma foi non, c'est trop fort aussi. Gardez votre lit, j'en aurai un ailleurs.” Et Caroline sortit.

BOUREL, *criant*.—Man'selle Caroline, man'selle Caroline, revenez donc; je le donne pour quatre-vingts,... pour soixante,... pour quarante. Revenez donc. Ne soyez pas si prompte... Je vous le porterai et je vous le

Le Mauvais Genie

monterai par-dessus le marche.”

CAROLINE.—Apportez-le, dans ce cas, et depechez-vous. Monsieur est impatient.

BOUREL.—Le temps de demonter le lit et je serai chez vous.”

Caroline rentra triomphante; elle raconta a son maitre comment elle lui avait fait gagner soixante francs. M. Georgey rit de bon coeur. “Tenez, Caroline, voila cent francs.

CAROLINE.—C'est quarante, Monsieur, puisque j'ai marchande.

M. GEORGEY.—Vous faire marchandement pour vous, moi marchandais pas, jamais.

CAROLINE.—Mais, Monsieur, c'est soixante francs que vous me donnez. C'est trop.

M. GEORGEY.—Je disais c'etait pas trop pour recompensement. L'honnete, c'etait rare beaucoup; je payais cher le rare. Et soixante francs c'etait pas trop... Moi pas voulais voir cette malhonnete. Faisez tout l'affaire tout seul.” Caroline se retira rouge de joie, avec force remerciements et reverences.

M. GEORGEY.—C'etait assez, *my dear*. Allez-vous la-bas. Fridric aussi la-bas. Quand petite Juliene est retourne, vous direz a lui monter.”

Ils s'arrangerent de leur mieux en bas. Caroline fit placer le lit de Frederic dans un cabinet noir pres de la cuisine; ce n'etait que pour peu de jours; il declara s'y trouver tres bien.

Une heure apres, quand Julien monta chez M. Georgey, il le trouva ecrivant une lettre.

M. GEORGEY.—Ah! petite Juliene, je voulais savoir tes connaissances. Je voulais voir tes ecritures.”

Julien lui fit voir ses cahiers qu'il apportait de chez le maitre d'ecole. M. Georgey les examina.

M. GEORGEY.—C'etait tres parfaitement bien. L'ecrivement il etait tres joli; le dessin il etait tres fort regularise. Le calcul il etait parfaitement exactement.

JULIEN.—C'est que voila plus d'un an, Monsieur, que je prends des lecons.

M. GEORGEY.—Et je voulais toi prendrais une annee encore, et alors toi pouvais retourner avec Master et Madame Bonarde. Ca etait mieux que faire des dessinations, des fabrications comme je voulais. Eux tout seuls, tout tristes, eux t'aimer beaucoup fort; toi heureuse chez Madme Bonarde; moi laisser a toi argent; toi pas etre un charge, mais un richesse. Tu devenais rouge? Tu etais contente.

JULIEN.—Oui, tres content, Monsieur; mais vous, Monsieur que j'aime et auquel je dois tant, il faudra donc que je vous quitte?

M. GEORGEY.—Oui, *my dear*. Moi avoir fini ici l'etablissement du fabrication. Moi faisais pour m'amuser, pour voir le pays, pour faire des progressions de fabrication dans le France. Moi etais riche, tres fort riche. J'avais pas besoin pour moi. Toi avoir instruction assez dans une annee encore; moi laisser a Madme Bonarde argent pour ton vivotement et pour ton etablissement.

JULIEN.—Je ne sais pas comment vous remercier, Monsieur, de toutes vos bontes pour moi. Je voudrais ne jamais vous quitter, Monsieur. Je voudrais bien aussi rentrer chez M. et Mme Bonard, si bons pour moi. Mais

Le Mauvais Genie

Frederic, Monsieur? Il ne m'aime pas beaucoup, vous savez; il ne sera pas content que je rentre chez lui.

M. GEORGEY.—Fridric il avait quitte chez lui; il se faisait soldat francais. Il etait dans le bas, chez Caroline; va demander explication a lui.”

Julien, surpris de savoir Frederic chez M. Georgey et n'osant le questionner a ce sujet, descendit dans la salle a manger et y trouva Frederic seul. Caroline s'occupait du menage. Julien apprit alors ce qui s'etait passe le matin entre M. Bonard et son fils; il comprit les terreurs de Mme Bonard et le moyen qu'avait trouve M. Georgey pour les faire cesser.

JULIEN.—Mais as-tu reellement envie de t'engager, Frederic?

FREDERIC.—C'est le seul moyen pour moi d'echapper au mepris et a la colere de mon pere! Si tu savais comme je suis malheureux depuis pres de deux ans que j'ai repris mon travail avec mon pere! J'ai fait de bien grandes fautes, c'est vrai; mais je les ai tant regrettees! J'en ai eu un si grand chagrin, que mon pere aurait du avoir pitie de moi et me les pardonner comme a fait ma mere. Quand je serai soldat, on ne pensera plus a moi; et si j'ai le bonheur d'etre tue dans un combat, on me pardonnera peut-etre. J'ai ete voir plusieurs fois notre bon cure; il a cherche a me consoler. Il trouve que je ferais bien de partir pour l'armee.

JULIEN.—Je trouve aussi que ta pensee est bonne; mais que deviendront tes pauvres parents, ta pauvre mere, surtout?

FREDERIC.—Tu leur resteras, Julien: ils t'aiment beaucoup, et ils ont bien raison. Ah! si j'avais fait comme toi! Si j'avais repousse les conseils de ce mechant Alcide! Si je t'avais ecoute!”

Frederic tendit la main a Julien, qui la serra dans les siennes.

FREDERIC.—Mon cher Julien! j'ai ete jaloux de toi parce que tu etais bon! Je t'ai deteste parce que tu avais refuse de faire comme moi! Pardonne-moi, Julien! Sois mon ami, mon frere! Je t'aime a present.”

Julien se jeta dans les bras de Frederic.

JULIEN.—Oui. Frederic, je suis ton ami, ton frere. Je garderai ta place pour ton retour.”

Ils causerent longtemps encore. Frederic sentit son coeur soulage apres cette conversation; sa tristesse se dissipa, et il se raffermit dans ses bons sentiments.

Tous deux servirent M. Georgey pendant son diner, et tous deux s'efforcèrent de lui temoigner leur reconnaissance par mille petits soins, que M. Georgey recevait avec plaisir et affection.

XXI. LES ADIEUX

Cinq a six jours apres, Caroline apporta a M. Georgey une lettre timbree de Lyon. Il la lut et appela Frederic.

“Voila, dit-il, c'etait le reponse du colonel.”

Frederic prit la lettre et lut:

“Mon cher Georgey, envoyez-moi de suite le jeune homme dont vous me parlez, et auquel vous prenez un si vif interet. J'en aurai soin: soyez tranquille sur son avenir. Il faudra qu'il passe six mois au depot du regiment. Apres ce temps, je me le ferai envoyer en Algerie, ou nous sommes pour quelques annees encore. J'espere que

Le Mauvais Genie

vous n'oublierez pas la visite que vous m'avez promise. Vous trouverez ici de quoi satisfaire votre gout pour les manufactures de toute espece. Adieu, mon ami: mille amities reconnaissantes pour les services que vous m'avez rendus et que je n'oublierai jamais.

“BERTRAND DUGUESCLIN,

“Colonel du 102e chasseurs d'Afrique.”

M. GEORGEY.—Demain, il fallait partir, Fridric.

FREDERIC.—Demain! Deja! Julien, mon bon Julien, va dire a ma pauvre mere qu'elle vienne m'embrasser ce soir et demain encore.

M. GEORGEY.—C'est moi qui allais dire a Madme Bonarde. Toi gardais petite Juliene pour consolation.”

M. Georgey prit son chapeau et sortit.

“Comme il est bon, M. Georgey! dit Frederic d'un air pensif. C'est pour que je ne reste pas seul qu'il va lui-même parler a maman. Et moi qui le trompais, qui le laissais voler par ce mauvais Alcide!

JULIEN.—Ne pense plus au passe, Frederic; tu sais qu'un soldat doit etre courageux d'esprit et de coeur aussi bien que d'action. Tu vas partir pour nous revenir tout change; ainsi laisse tes vieux peches, ne songe qu'a l'avenir.

FREDERIC.—Je tacherai; mais, Julien, avant de tout quitter, de tout oublier, il faut que j'ecrive a mon pere pour emporter son pardon. Apporte-moi de quoi faire mes lettres.”

Julien lui apporta papier, plume et encre, et se mit lui-même a faire un devoir pendant que Frederic ecrivait ce qui suit:

“Mon pere, je pars pour signer un engagement; le bon M. Georgey m'ayant assure qu'a dix-huit ans votre permission n'etait pas necessaire, je me borne a vous demander votre pardon pour le passe, votre benediction pour l'avenir. Je serai malheureux tant que je ne me sentirai pas remonte dans votre affection et votre estime. Je vous reponds que desormais votre nom sera dignement porte par votre fils infortune.

“FREDERIC,

“Soldat au 102e chasseurs d'Afrique.”

Il ecrivit une seconde lettre au bon cure, une autre a M. Georgey, pour leur exprimer une derniere fois son repentir et sa reconnaissance; il ecrivit enfin une lettre que Julien devait remettre apres son depart a Mme Bonard.

Quelques temps se passa avant le retour de M. Georgey. Il arriva enfin; l'heure du diner l'avait appele.

M. GEORGEY.—Madme Bonarde venir apres souper des animals. J'avais dit doucement, pour pas la faire trop surpris, trop affligee. J'avais dit comme ca:

“—Madme Bonarde, vous excellente creature; vous tres douce, pas murmurant a bon Dieu. Alors j'avais a dire une chose crouelle, mais pas encore; faut laisser habituer vous au pensee cruel.”

Le Mauvais Genie

“Madme Bonarde avait prie, avait pleure, avait supplie moi lui apprendre chose cruelle. Mais, moi, je regardais a l'horloge et je disais:

“—No, Madme Bonarde, c'etait impossible; je attendrai oune heure entier de soixante minutes.”

“J'avais du chagrinement, du gros coeur de voir les larmoiments terribles de la povre Madme Bonarde; mais je voulais pas; j'avais prevenu, oune heure. Et c'etait oune heure.

“Quand l'horloge avait sonne, je m'etais leve; j'avais ete debout devant Madme Bonarde, j'avais croise le bras, les deux, et j'avais dit:

“—Madme Bonarde.”

“Elle repondait rien. C'etait tres etonnant. Je dis encore:

“—Madme Bonarde.”

“Elle repondait rien. Je regardais, et je voyais qu'elle pleurait si enormement fort, que pouvait pas dire un parole. Je dis le troisieme fois:

“—Madme Bonarde, je voulais, je devais dire a vous que Fridric, votre garcone,... devinez quoi?

“—Est mort! elle repondait.

“—No, no, je dis; pas morte, pas morte.

“—Il est tres malade, elle dit.

“—No, no, pas malade, je dis.

“—Alors, quoi donc? Dites, parlez; vous me faites mourir!”

“—Fridric, je dis, il allait tres bien, il etait tres excellente; mais il devait partir demain pour soldat; aller tres loin; lui voulait vous venir le voir, lui donner les embrassements, le benedictions, le consolations, ce soir et encore demain.”

“Elle pleurait pas, elle disait:

“Quoi encore?

“—Rien” je dis.

“Et puis elle me disait j'etais oune cruel, j'avais mechancete; elle tres colere. Moi je disais:

“—Quoi vous avez? J'avais fait expres. Fridric s'en aller pour le guerre, pour le boulete, c'etait affreux!”

“Moi lui dire rien, c'etait un tourmentement terrible; elle croire Fridric morte.

“Pas du tout. Fridric seulement partir.

“Madme Bonarde alors content, parfaitement heureux. Vous voyez, les deux, j'avais fait parfaitement.”

Le Mauvais Genie

Frederic et Julien qui, dans le commencement du recit de M. Georgey, s'etaient sentis irrites contre lui, se mirent a rire a la fin, et n'eurent pas le courage de lui reprocher d'avoir fait souffrir inutilement Mme Bonard. Frederic le remercia meme et attendit avec impatience l'arrivee de sa mere. Elle vint plus tot qu'il ne l'esperait, parce que son mari avait ete au loin pour une vente de foin qu'il devait terminer en soupant chez son acheteur. Elle demanda a M. Georgey la permission de diner chez lui pour rester le plus longtemps possible avec Frederic.

M. GEORGEY.—Et votre mari, Madme Bonarde? lui pas venir?

MADAME BONARD.—Non, Monsieur; je n'ai pas ose lui en parler.

M. GEORGEY.—J'etais etonne, tres etonne. Master Bonarde faisait mal; et je croyais il faisait toujours bien.

MADAME BONARD.—Il attend peut-etre une demande de Frederic.

FREDERIC.—C'est a quoi j'ai pense, maman, et je lui ai ecrit une lettre que vous lui remettrez ce soir, n'est-ce pas? La voici.

MADAME BONARD.—Tu as bien fait, mon enfant; je la lui remettrai certainement aussitot qu'il sera rentre.”

Mme Bonard etait si contente d'avoir ete rassuree sur son fils apres la terrible inquietude que lui avait causee l'ingenieuse idee de M. Georgey, qu'elle eprouvait plus de joie que de tristesse; le souper fut assez gai. Frederic et Julien etaient heureux de la voir si resignee. Caroline avait soigne le repas; le vin etait bon; M. Georgey, fidele a sa promesse, n'en but qu'une bouteille et n'en laissa boire qu'une a ses convives. Ce jour-la tout le monde mangea ensemble, car c'etait le dernier repas que faisait Frederic avec sa mere et avec Julien.

Le soir, ils reconduisirent Mme Bonard chez elle. M. Georgey etait reparti pendant qu'elle faisait ses adieux a Frederic, en lui promettant une derniere visite pour le lendemain de bonne heure avant son depart. Julien demanda a Frederic s'il ne voulait pas faire un tour dans les champs.

“Non, repondit Frederic, je retrouverais partout des souvenirs d'Alcide et des mauvaises actions qu'il m'a fait commettre; rejoignons M. Georgey, et revenons avec lui par la route ordinaire.”

La nuit fut agitee pour Frederic et pour Julien. Le lendemain de bonne heure, Caroline leur apporta a dejeuner. Quand ils eurent mange, Frederic alla faire ses adieux a M. Georgey, qui lui serra la main, mit dedans un petit rouleau de pieces d'or, et lui promit d'aller le voir pendant sa visite a son ami le colonel Duguesclin, en Algerie. Frederic lui adressa un dernier remerciement, lui baisa la main et sortit les yeux pleins de larmes. Il trouva en bas sa mere qui arrivait.

“Et mon pere? demanda-t-il.

MADAME BONARD, *hesitant*.—Ton pere te remercie de ta lettre; il a voulu venir avec moi, mais au dernier moment il n'a plus voulu. Il a dit qu'il craignait de s'emporter; qu'il sentait qu'il avait tort, mais que c'etait plus fort que sa volonte. Il m'a charge de te dire qu'il te pardonnait, qu'il t'envoyait sa benediction.”

Frederic fut console par ces dernieres paroles et embrassa sa mere plus de dix fois. Les adieux furent penibles. Julien accompagna son nouvel ami jusqu'a la ville et ne le quitta qu'a la gare du chemin de fer, au moment ou il montait en wagon. Il revint tout triste; M. Georgey lui donna conge jusqu'au soir pour consoler la pauvre Mme Bonard.

XXII. LES MAUVAIS CAMARADES

Une année se passa encore sans aucun événement important. Au bout de ce temps il fut convenu que Julien rentrerait chez ses anciens maîtres, et que M. Georgey partirait pour faire un voyage dans le midi de la France, puis l'Afrique, ou il projetait d'établir de nouvelles manufactures. Il avait reçu deux ou trois lettres du colonel Duguesclin, qui lui donnait d'excellentes nouvelles de Frédéric; il était compte parmi les meilleurs soldats du régiment. Il y avait eu deux ou trois petits combats dans lesquels il s'était distingué; il avait été nommé avec éloge deux fois dans l'ordre du jour, et le colonel ne doutait pas qu'il ne fut nommé brigadier, puis maréchal des logis très prochainement.

Ces lettres changèrent entièrement les dispositions fâcheuses de Bonard à l'égard de son fils; au lieu d'en rougir, il en devint fier et ne laissait pas échapper une occasion de parler de son fils et des éloges que faisait de lui son colonel.

Quand M. Georgey dut partir pour l'Algérie, Bonard lui envoya une lettre pleine d'affection et d'encouragement pour Frédéric, le bénissant, l'appelant son cher fils, la gloire de son nom, l'espoir de ses vieux jours, etc.

Pendant cette année, que devenait Alcide? Le hasard l'avait fait entrer dans le même régiment que Frédéric; seulement, et pour le grand bonheur de ce dernier, l'escadron d'Alcide fut envoyé dans une autre garnison assez éloignée.

Mais un jour, jour fatal qui se trouva être celui du départ de M. Georgey pour l'Afrique, l'escadron de Frédéric reçut l'ordre de joindre l'autre. Huit jours après ils étaient réunis, et Frédéric reconnut avec effroi qu'Alcide faisait partie du régiment. Alcide, lui, fut enchanté de cette découverte; il résolut de s'appuyer sur Frédéric, qu'il savait bien vu du colonel, et dont l'excellente réputation au régiment corrigerait la sienne qui était très mauvaise.

“Quand on nous verra amis, pensa-t-il, on me considérera davantage et on ne me fera plus faire toutes les corvées du service. Il faudra tout de même que je ménage ce Frédéric. Pas un mot du passé; il m'éviterait si je lui en parlais. Non, non, pas si bête. Je ferai l'honnête homme, le saint homme même, au besoin. Je le flatterai, je lui ferai faire connaissance avec mes amis, en lui disant que ce sont de braves jeunes gens qui ont besoin de bons conseils, de bons exemples; que nous lui demandons de nous diriger, de nous compter parmi ses amis. Je saurai bien l'empaumer; il est faible, et, une fois pris, nous profiterons de l'argent que lui envoie son imbécile d'Anglais pour faire des parties. C'est ça qui est amusant! Et nous n'avons pas le sou, nous autres pauvres diables! Il faut que je fasse la leçon aux amis. Qu'ils n'aillent pas se trahir devant lui! Ils perdraient tout, les gredins!”

Alcide alla en effet à la recherche de ses camarades, leur expliqua qu'il fallait viser à la bourse de Frédéric, et que pour cela il fallait paraître sages, tranquilles, bons soldats, en un mot.

“Quand il sera pris une fois seulement en manquement de service, nous le tiendrons et nous le ferons marcher. Le tout, c'est de savoir s'y prendre.”

Il continua ses recommandations et ses explications; les autres finirent par l'envoyer promener.

“Est-ce que tu nous prends pour des imbéciles, pour nous macher la besogne comme tu le fais? Nous saurons bien l'entortiller sans que tu t'en mêles.

ALCIDE.—Non, vous ne le connaissez pas; vous ne saurez pas le prendre; il vous échappera, et j'en porterai la peine: il connaît bien le proverbe: *Qui se ressemble s'assemble*.

Le Mauvais Genie

GUEUSARD.—Fais comme tu voudras; mais je dis, moi, qu'il faut commencer par lui faire payer la bienvenue, et l'enivrer si nous pouvons.

GREDINET.—Et le devaliser apres, son Anglais le remplumera.

ALCIDE.—Et tu crois, imbecile, qu'il se laissera faire comme un oison, sans meme ouvrir le bec pour crier?

FOURBILLON.—Qu'il crie, qu'il piaille, je m'en moque pas mal, quand j'aurai vide son gousset.

RENARDOT.—Et quand il crierait, qu'est—ce que cela nous fait? Il ne portera pas plainte, puisqu'il se sera grise avec nous.

ALCIDE.—Faites comme vous voudrez; seulement vous ferez fausse route, c'est moi qui vous le dis.

GUEUSARD.—C'est ce que nous allons voir. Voila l'ouvrage de la caserne fini; tu vas nous presenter et lever le premier le lievre de la bienvenue.

ALCIDE.—Je n'en soufflerai pas mot. Ce serait tout perdre... Mais tenez, le voila qui debusque dans la cour. Suivez—moi.”

Alcide, suivi de sa bande, se dirigea vers Frederic qui venait prendre l'air; la journee avait ete brulante, chacun cherchait a respirer avant l'heure de la retraite.

ALCIDE.—Bonjour, mon brave Frederic. Nous voici enroles dans le meme regiment, et bien differents de ce que nous etions quand nous sommes quittes. Voici des amis que je te presente. Ils ont, comme moi, entendu parler de toi.

FREDERIC.—De moi? A propos de quoi donc?

ALCIDE.—Comment! tu es donc seul a ne pas savoir qu'il n'est bruit que de toi dans le regiment? Ton nom est dans toutes les bouches. Quand nous voulons faire l'eloge d'un des notres, nous disons: “Brave comme Bonard, exact comme Bonard, bon chretien comme Bonard, genereux comme Bonard”. N'est—il pas vrai, camarades? Je ne blague pas, moi.

TOUS.—Oui, oui, tres vrai! Ca a passe en proverbe dans l'escadron.

FREDERIC.—Merci de votre bonne opinion, camarades. Je suis heureux de vous connaitre. Et toi, Alcide, je compte bien que nous vivrons en bonne amitie et en bons soldats, en vrais chretiens.

ALCIDE.—C'est bien ma pensee; nous emboiterons tous le meme pas.

GREDINET.—Nous serons la creme de l'escadron, toi, Bonard, a notre tete.

RENARDOT.—Oui, soyons tous les grenadiers de Bonard, et ce sera notre gloire.

FOURBILLON.—Fumes—tu quelquefois?

FREDERIC.—Non, ce n'est pas mon habitude.

FOURBILLON.—Tant pis, je t'aurais demande un cigare; j'ai un mal de dents a me rendre fou, et pas un centime pour en acheter un.

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—Qu'a cela ne tienne. Je n'ai pas de cigares, mais j'ai de quoi en acheter. Combien t'en faut-il?

FOURBILLON.—Cela depend des camarades. S'ils veulent fumer en ton honneur, pour feter ta bienvenue, et si tu es genereux, comme on le dit, tu lacheras bien deux cigares par tete.

FREDERIC.—Deux, c'est trop peu; mettons en quatre; nous sommes six; mais comme je n'en suis pas, cela fait vingt cigares. A combien la piece?

GUEUSARD.—Pour en avoir de passables, faut bien y mettre quinze centimes; ca fait trois francs.

FREDERIC.—Tiens, voila cinq francs. Va a la provision.

GUEUSARD.—Tu merites bien ta reputation, brave camarade. J'y cours, et vous ne m'attendrez pas longtemps.

ALCIDE, *bas a Frederic*.—Tu as bien fait, Frederic. Ce sont de pauvres gens qui n'ont pas le sou, comme moi; ils sont reconnaissants; tu les meneras tous a la baguette si tu les fournis de temps a autre.”

Ce fut le premier essai d'Alcide et de ces compagnons. Ils continuerent a degarnir la bourse de Frederic en lui faisant sans cesse de nouvelles demandes. Tantot c'etaient des cigares, tantot une bouteille de vin, tantot une petite perte au jeu a payer. Frederic, mefiant dans les commencements, se laissa aller quand il vit Alcide si completement change en apparence, si honteux de son passe, qu'il rappelait adroitement et indirectement sans que personne autre que Frederic put le comprendre. Il ne s'apercevait pas que ces pretendus amis le circonvenaient de plus en plus et le separaient des autres camarades dont ils lui disaient sans cesse du mal.

Un jour, le colonel le rencontra entoure de la bande d'Alcide; il l'appela.

LE COLONEL.—Comment ca va-t-il, mon cher? Il y a longtemps que je ne t'ai vu. Pourquoi donc fais-tu societe avec ces gens-la? Ce sont les plus mal notes du regiment. Prends garde! Je te porte interet, tu le sais, et je n'aime pas a te voir frequenter de mauvais sujets. J'ai mes rapports; je sais que tu leur donnes de l'argent, que tu es souvent avec eux, qu'ils boivent et te font boire quelquefois. Je te repete, prends garde qu'ils ne t'entraiment a mal.

FREDERIC.—Je vous remercie bien de votre bon avis, mon colonel. Je croyais avoir la de bonnes relations. Je les vois bien doux, bien ranges, exacts a leur service; je ne m'en etais pas mefie. Mais votre avertissement ne sera pas perdu, mon colonel, et des aujourd'hui je m'en separerai.

LE COLONEL.—Ils sont donc bien changes, pour que tu en aies si bonne opinion? Malgre les apparences, n'oublie pas mon conseil. Au revoir, mon ami, je ne te perdrai pas de vue.” Le colonel s'eloigna, les amis d'Alcide se rapprocherent.

ALCIDE.—Qu'est-ce qu'il t'a dit le colonel? Il nous regardait en te parlant.

FREDERIC.—Il m'a dit quelque chose qui ne me fait pas plaisir et qui vous regarde tous.

GREDINET.—Quoi donc? Tu as l'air contrarie, en effet.

FREDERIC.—On le serait a moins. Il m'a dit de prendre garde aux camarades mal notes dans le regiment.

RENARDOT.—Eh bien, en quoi cela nous regarde-t-il?

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—En ce qu'il m'a dit que vous en étiez.

ALCIDE.—Ah bah! Tu ne l'as pas cru, je pense?

FREDERIC.—Mon colonel m'a toujours donné de bons avis, et je me suis toujours bien trouvé de les avoir écoutés.

ALCIDE.—Tu veux donc nous lâcher! C'est ça qui serait un méchant tour; tu nous manquerais trop.

FREDERIC.—Je ne vous manquerai pas en ce que vous me trouverez toujours prêt à vous obliger et à vous venir en aide. Mais je vous fréquenterai moins, pour obéir à mon colonel.”

Alcide regarda les camarades et cligna de l'oeil. Ils comprirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour exécuter leurs projets, et avoir de Frédéric tout ce qu'ils pourraient en tirer.

ALCIDE.—Je respecte ta soumission, mon ami, et nous, de notre côté, nous t'éviterons au lieu de te chercher. Mais accorde-nous une dernière soirée. Nous nous réunirons dans la chambre et nous viderons une ou deux bouteilles à la santé du colonel, quelque injuste qu'il soit à notre égard.”

Frédéric, surpris et satisfait d'une obéissance qu'il n'espérait pas, consentit volontiers à cette soirée d'adieux; il promit de les rejoindre dans la chambre aussitôt après l'exercice. Et ils se quittèrent amicalement.

XXIII. LE MAUVAIS GENIE

Quand les amis furent seuls ils se regardèrent tous avec consternation.

ALCIDE.—Le Jocrisse nous échappe. Je vous avais dit que vous alliez trop vite en besogne; on nous a vus trop souvent ensemble; nous l'avons mené trop souvent à la cantine. Il fallait aller plus doucement. L'enivrer sans qu'il s'en doutât, et nous aurions eu le magot.

GUEUSARD.—Ce qui est différé n'est pas perdu; nous avons encore la soirée.

ALCIDE.—Que veux-tu que nous en fassions à présent que voilà prévenu?

GREDINET.—Laisse-moi faire; je me charge de lui faire avaler plus qu'il ne lui en faut pour faire passer ses jaunets dans notre poche.

ALCIDE.—Essayons; c'est notre dernière journée, nous n'avons plus à le ménager.”

De concert avec Alcide, Gueusard et Gredinet se chargèrent du vin et de l'eau-de-vie. Ils allèrent en demander à la cantine pour le compte de l'ami Bonard; on savait qu'il payait bien, et on livra aux deux amis tout ce qu'ils demandèrent, dix bouteilles de vin du Midi, du plus fort, et six bouteilles d'eau-de-vie et de liqueurs travaillées avec de l'esprit-de-vin, et autres ingrédients nuisibles.

Après l'exercice, Frédéric se rendit à la chambre, comme il l'avait promis; les amis y étaient déjà.

ALCIDE.—Tu es exact, et tu l'as toujours été.

FOURBILLON.—Je ne m'étonne pas que le colonel t'ait pris en gré; tu fais le meilleur soldat du régiment.

RENARDOT.—Et ce n'est pas seulement le colonel qui t'aime, tous tes supérieurs ont de l'amitié pour toi.

Le Mauvais Genie

GUEUSARD.—Tu iras loin, c'est moi qui te le dis.

ALCIDE.—Ma foi, je ne serais pas étonné que nous ayons un jour à te présenter les armes et à t'appeler mon général.

GRENET.—Et le jour n'est pas loin où nous t'appellerons mon maréchal des logis.

ALCIDE.—Et ce ne sera que justice de la part du colonel; il mérite bien que nous buvions un coup à sa santé.

TOUS.—C'est ça! À la santé du colonel! Vive le colonel!”

Frédéric ne put refuser la santé du colonel: il avala son verre avec empressement; les flatteries de ses amis l'avaient bien disposé.

GRENET.—Ce sont tes parents qui seront fiers! les vois-tu te voyant arriver avec les galons de maréchal des logis?

ALCIDE.—Ces chers parents! Seront-ils heureux et fiers! Il faut boire à leur santé. Vivent M. et Mme Bonard!”

Frédéric, attendri par la pensée du retour au pays avec les galons de maréchal des logis, but encore volontiers un verre à la santé de ses parents.

RENARDOT.—Et comme le lieutenant-colonel parle de toi! Il semblerait que tu sois son fils, tant il te regarde avec plaisir.

GUEUSARD.—C'est que tu es joli garçon! En grande tenue, dans le rang, il n'y en a pas de plus beau que toi.

ALCIDE.—Et nous qui oublions de boire à sa santé! Vive le lieutenant-colonel! À sa santé!”

Un troisième fut vidé à la santé de cet excellent chef, Frédéric parlait, riait, remerciait. Un quatrième verre fut avalé à la santé du capitaine, puis un cinquième pour le lieutenant. La tête de Frédéric commençait à s'échauffer. Les amis passèrent ensuite à l'eau-de-vie, dont Frédéric ne soupçonnait pas la force. Puis vinrent les chants, les rires, les cris. Alcide était ivre; ses amis l'étaient plus encore; ils étaient au point d'avoir oublié le magot dont ils avaient voulu s'emparer. Frédéric, qui avait conservé assez de raison pour se ménager, était un peu moins ivre que les autres, mais il n'avait plus ses idées nettes. Le tapage devint si fort qu'il attira l'attention du maréchal des logis; on s'appretait à sonner la retraite.

“Que diantre se passe-t-il donc là-haut? Quel diable de bruit font-ils? Il faut que j'aille voir.”

Le maréchal des logis monta, entra et vit des bouteilles vides par terre, les hommes dansant, criant, chantant à qui mieux mieux.

LE MARECHAL DES LOGIS.—Arrêtez! Arrêtez tous! Et tous à la salle de police!

ALCIDE.—Ce n'est pas toi qui m'y feras aller, face à claques, gros joufflu. Essayes donc de me faire bouger. Je suis bien ici: j'y reste.

LE MARECHAL DES LOGIS.—C'est ce que nous allons voir, ivrogne, Tu n'iras pas à la salle de police, mais au cachot.”

Le Mauvais Genie

Le marechal des logis voulut prendre Alcide au collet, mais celui-ci le repoussa.

LE MARECHAL DES LOGIS.—Fais attention! Un soldat qui porte la main sur son superieur, c'est la mort!”

Et il fit encore un mouvement pour emmener Alcide.

ALCIDE.—Va te promener avec ta mort; je me moque pas mal d'une canaille comme toi.”

Et Alcide lui assena un coup de poing qui le fit chanceler.

“A moi, le poste! s'ecria le marechal des logis.

—A moi, les amis! A moi, Frederic! s'ecria Alcide. Vas-tu laisser coffrer ton ami?”

Frederic, qui n'avait pas encore bouge, s'elanca au secours d'Alcide, et, sans avoir conscience de ce qu'il faisait, lutta avec le marechal des logis pour degager son faux ami.

Le poste accourut.

“Ces deux hommes au cachot, dit le marechal des logis. Les autres a la salle de police.”

Alcide cria, jura, se debattit, mais fut facilement terrasse et emmene. Frederic se laissa prendre sans resistance; l'instinct de la discipline militaire le fit machinalement obeir, mais malheureusement trop tard.

Quand les hommes du poste reconnurent Frederic, ce fut une surprise et une consternation generale. Le marechal des logis lui-meme partagea cette impression: il ne l'avait pas reconnu avant l'arrivee du poste.

“Impossible de le sauver, pensa-t-il, maintenant que les hommes l'ont vu et l'ont emmene au cachot. Il faut que je fasse mon rapport. Je l'adoucirai de mon mieux. Mais comment s'est-il trouve au milieu de ces ivrognes, faisant avec eux un tapage infernal, et ivre comme eux? C'est incroyable! Un si bon soldat! Jamais de consigne! Jamais a la salle de police!... Ils l'auront grise! Pauvre garcon! Va-t-il avoir du chagrin demain, quand il aura cuve son vin et qu'il se reveillera au cachot!”

Le marechal des logis sortit triste et pensif; il alla faire son rapport au lieutenant de semaine. Le lieutenant au capitaine. Le soir meme, le colonel fut informe de ce qui s'etait passe.

“Pauvre garcon? s'ecria-t-il. Mauvaise affaire! Impossible a arranger. Une lutte entre un soldat et son marechal des logis. C'est la mort, ou tout au moins vingt ans de boulet. Pour l'autre, cela ne m'etonne pas. Un mauvais drole! Toujours sur la liste de punitions! Ce matin meme j'avais prevenu Bonard de se mefier de ces mauvais garnements. Et il m'avait promis de se separer d'eux. Pauvre garcon! Et mon ami Georgey! Il va etre bien peine. Il me l'avait tant recommande.”

Le soir meme, la fatale nouvelle se repandit dans les deux escadrons. On ne parla pas d'autre chose dans toutes les chambres. Chacun plaignit Frederic; Alcide n'en fut que plus deteste, car on supposa avec raison que c'etait lui qui avait fait boire Bonard et qui avait cause son malheur.

XXIV. LES PRISONNIERS

Frederic, enferme au cachot aux trois quarts ivre, ne comprenant pas encore sa position, se jeta sur la paille qui servait de lit aux prisonniers, et s'endormit profondement; il ne s'eveilla que le lendemain, quand le marechal des logis vint le voir et l'interroger.

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—Ah! c'est vous marechal des logis! Je suis heureux de vous voir. Pourquoi donc suis-je au cachot? Qu'ai-je fait? Je ne me souviens de rien, sinon qu'ils m'ont fait boire tant de santes, y compris la votre, marechal des logis, que ma tete est partie. J'ai peur d'avoir fait quelque sottise, car ce n'est pas pour des riens qu'un soldat se trouve au cachot.

—Pauvre garçon! dit le marechal des logis en lui serrant la main. Pauvre Bonard! Si j'avais pu te reconnaître plus tot, je t'aurais sauve; mais le poste etait arrive, t'avait empoigne... Il etait trop tard.

FREDERIC.—Me sauver! Mon Dieu! Mais qu'ai-je donc fait, marechal des logis? Dites-le-moi, je vous en supplie.

LE MARECHAL DES LOGIS.—Tu as porte la main sur moi. Tu as lutte contre moi!

FREDERIC.—Sur vous? Sur vous, marechal des logis, que j'aime, que je respecte! Vous, mon superieur! Mais c'est le deshonneur, la mort!”

Le marechal des logis ne repondit pas.

FREDERIC, *se tordant les mains*.—Malheureux! malheureux! Qu'ai-je fait? La mort, plutot que le deshonneur! Mon marechal des logis, ayez pitie de moi, de mes pauvres parents! C'est pour eux, pas pour moi... Et mon colonel qui m'avait prevenu le matin que j'avais de mauvaises relations! Et moi qui voulais lui obeir, qui ne devais plus les voir! Ils m'ont demande une derniere soiree, une soiree d'adieu. Et moi qui ne bois jamais, je me suis laisse entrainer par eux a boire des santes pour ceux que j'aime. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitie de moi, de mes pauvres parents!... Lever la main sur mon marechal des logis!... mais c'est affreux, c'est horrible! J'etais donc fou! Oh! malheureux, malheureux!”

Le pauvre Frederic tomba sur sa paille; il s'y roula en poussant des cris dechirants.

“Mon pere, mon pere! Il me maudira! Pauvre mere! Que va-t-elle devenir? Grace, pitie. Tuez-moi, mon marechal des logis; par grace, tuez-moi!

LE MARECHAL DES LOGIS.—Mon pauvre garçon, prends courage! On t'aime dans le regiment; c'est la premiere faute que tu commets: tu as ete entraine. Espere, mon ami. Le conseil de guerre sera compose d'amis. Ils t'acqueriront peut-etre.

FREDERIC.—Vous cherchez a m'encourager, mon marechal des logis. Vous etes bon! Je vous remercie. Mais le code militaire? C'est la mort que j'ai meritee. Et avant la mort, la degradation: la honte pour moi, pour les miens! Oh! mon Dieu!

LE MARECHAL DES LOGIS.—J'ai fait mon rapport le plus doux possible pour toi, mon ami. Pour Bourel, c'est autre chose.

FREDERIC.—Alcide? Il vous a touche?

LE MARECHAL DES LOGIS.—Touche! Tu es bien bon; repousse, battu, il m'a appele *canaille*, et il m'a assene un coup de poing dans l'estomac qui a failli me jeter par terre. Celui-la, qui est un gremlin, un mauvais soldat, je ne l'ai pas menage, j'ai dit toute la verite. Il est sur de son fait, lui: la mort sans remission.

FREDERIC.—Alcide! La mort! Le malheureux! quel mal il m'a fait! il a toujours ete mon mauvais genie, Satan acharne a ma perte.

Le Mauvais Genie

LE MARECHAL DES LOGIS.—Au revoir, mon pauvre Bonard. Quand tu seras plus calme, je reviendrai avec le lieutenant pour savoir le detail de ce qui s'est passe avant mon arrivee. Espere, mon ami, ne te laisse pas abattre. Les officiers auront egard a ta bonne conduite, a ta bravoure. Le colonel, le premier, fera ce qu'il pourra pour toi.

FREDERIC.—Merci mon marechal des logis; merci du fond du coeur.”

En sortant de chez Bonard, le marechal des logis entra dans le cachot d'Alcide.

“Que voulez-vous? dit ce dernier d'un ton brusque.

LE MARECHAL DES LOGIS.—Je veux voir si tu as regret de ta conduite d'hier. Le repentir pourrait ameliorer ta position et disposer a l'indulgence.

ALCIDE, *d'un ton bourru*.—Me prenez-vous pour un imbecile? Est-ce que je ne connais pas le code militaire? Croyez-vous que je ne sache pas que je serai fusille? Ca m'est bien egal. Pour la vie que je mene dans votre sale regiment, j'aime mieux mourir que trainer le boulet. Chargez-moi, inventez, mentez, je me moque de tout et de tous.

LE MARECHAL DES LOGIS.—Je vous engage a changer de langage, si vous voulez obtenir un jugement favorable.

ALCIDE.—Je ne changerai rien du tout; je sais que je dois crever un jour ou l'autre. J'aime mieux une balle dans la tete que le cholera ou le typhus qu'on attrape dans vos mechantes casernes. Laissez-moi tranquille et envoyez-moi a manger; j'ai faim.”

Le marechal des logis lui jeta un regard de mepris et le quitta.

“J'ai faim!” repeta Alcide avec colere pendant que le marechal des logis sortait.

“Qu'on porte a manger a ces hommes. Du pain et de l'eau a celui-ci. Du pain et de la soupe a Bonard”, dit le marechal des logis au soldat qui l'accompagnait.

Il ajouta: “Quel gueux que ce Bourel!”

Dans la journee, le colonel voulut aller lui-meme avec le lieutenant voir et interroger Frederic. Ils le trouverent assis sur son lit et pleurant.

Le colonel, emu, s'approcha. Frederic releva la tete, et, en reconnaissant son colonel, il se leva promptement.

FREDERIC.—Oh! mon colonel, quelle bonte!

LE COLONEL.—J'ai voulu t'interroger moi-meme, mon pauvre garçon, pour pouvoir comprendre comment un bon et brave soldat comme toi a pu se mettre dans la triste position ou je te trouve. Le marechal des logis m'a raconte ce qui s'est passe pendant sa visite de ce matin. Sois sur que si nous pouvons te tirer de la, nous en serons tous tres heureux. Explique-moi comment, apres ma recommandation et ta promesse, tu t'es encore reuni a ces mauvais sujets, et comment tu as partage leur ivresse.”

Frederic lui raconta en detail ce qui s'etait passe entre lui et ses camarades, et comment il avait perdu la tete a la fin de l'orgie, au point de n'avoir conserve aucun souvenir de la scene avec le marechal des logis.

Le Mauvais Genie

LE COLONEL.—C'est facheux, tres facheux! Je ne puis rien te promettre; mais tes antecedents te vaudront l'indulgence du conseil, et tu peux compter sur moi pour le jugement le plus favorable.

FREDERIC.—Que Dieu vous benisse, mon colonel. Au lieu de reproches, et de paroles severes, je recois de vous des paroles d'encouragement et d'indulgence. Oui, que le bon Dieu vous benisse, vous et les vôtres, et qu'il ne vous fasse jamais eprouver les terreurs de la mort deshonorante dont je suis menace par ma faute.”

Le colonel, emu, tendit la main a Frederic, qui la baisa avec effusion. La porte du cachot se referma, et il se retrouva seul, livre a ses reflexions.

Quand on vint le soir lui apporter son diner, il demanda au soldat s'il pouvait recevoir la visite de l'aumonier de la garnison.

“J'en parlerai au marechal des logis, qui t'aura la permission, bien sur. Jamais on ne refuse a ceux qui la demandent”, repondit le soldat.

Le soir meme, en effet, l'aumonier vint visiter le pauvre prisonnier; ce fut une grande consolation pour Frederic, qui lui ouvrit son coeur en lui racontant ses torts passes, sa position vis-a-vis de son pere, etc. Il lui decouvrit, sans rien dissimuler, son desespoir par rapport a ses parents, sa rancune, haineuse par moments, contre Alcide, auteur de tous ses maux. Le bon pretre le consola, le remonta et le laissa dans une disposition d'esprit bien plus douce, plus resignee. Quant a Alcide, il conserva tous ses mauvais sentiments.

“Je n'ai qu'un regret, disait-il, c'est que Frederic n'ait pas donne une rossee soignee a ce brigand de marechal des logis; il eut ete certainement condamne a mort comme moi, ce qui reste incertain pour lui, puisqu'il a seulement lutte contre ce gueux.”

XXV. VISITE AGREABLE

Huit ou dix jours apres cet evenement, le colonel, seul dans sa chambre, lisait attentivement les interrogatoires des accuses et toutes les pieces du proces. Il vit avec surprise qu'Alcide accusait Frederic de deux vols graves commis au prejudice de M. Georgey et d'un pauvre orphelin recu par charite chez Bonard pere. Il lut avec un chagrin reel le demi-aveu de Frederic, qui en rejetait la faute sur Alcide. Il ne pouvait comprendre que ces vols n'eussent pas ete poursuivis par les tribunaux; il comprenait bien moins encore qu'un garcon capable de deux actions aussi laches que criminelles fut devenu ce qu'etait Frederic depuis son entree au regiment, l'exemple de tous ses camarades.

“Comment Georgey a-t-il pu s'attacher a un voleur et me le recommander en termes aussi vifs et aussi affectueux?”

Pendant qu'il se livrait a ces reflexions, il entendit un debat a la porte d'entree entre sa sentinelle et une personne qui voulait penetrer de force dans la maison. Il ecouta...

“Dieu me pardonne, s'ecria-t-il, c'est Georgey! Je reconnais son accent. Il veut forcer la consigne. Il faut que j'y aille, car ma sentinelle serait capable de lui passer sa baionnette au travers du corps pour maintenir la consigne.”

Le colonel se leva precipitamment, ouvrit la porte et descendit. M. Georgey voulait entrer de force, et la sentinelle lui presentait la pointe de la baionnette au moment ou le colonel parut.

“Georgey!... s'ecria-t-il. Sentinelle, laisse passer.”

Le Mauvais Genie

Le soldat releva son fusil et presenta arme.

LE COLONEL.—Entrez, entrez, mon ami.

M. GEORGEY.—Une minoute, s'il vous plaisait. Soldat, vous avoir bien fait; moi j'etais une imbecile, et vous etais bon soldat francais. Voila. Et voila un petit recompense.”

M. Georgey lui presenta une piece de vingt francs. Le soldat ne bougea pas; il restait au port d'armes.

M. GEORGEY.—Quoi vous avez, soldat francais. Pourquoi vous pas tendre le main?

—Arme a terre! commanda le colonel. Tends la main et prends.”

Le soldat porta la main a son kepi, la tendit a M. Georgey en souriant et recut la piece d'or.

Le colonel riait de la surprise de M. Georgey.

“Entrez, entrez, mon cher Georgey; c'est la consigne que j'avais donnee qui vous retenait a la porte.

M. GEORGEY.—Bonjour, *my dear* colonel. Bonjour. J'etais heureuse de voir vous. Le pauvre soldat francais, il comprenait rien; je parlais, il parlait; c'etait le meme chose. Je pouvais pas vous voir.

LE COLONEL.—Vous voici entre, mon ami; je vous attendais, votre chambre est prete. Voulez-vous prendre quelque chose en attendant le diner?

M. GEORGEY.—No, *my dear*. J'avais l'estomac rempli et j'avais apporte a vous des choses delicieux. Pates de gros foies, pates de *partridge* (perdrix) tres truffes, pates de saumon delicieux; *turkeys* grosses et truffees dans l'estomac; oisons chauffes dans le graisse dans des poteries; c'est admirable.”

Le colonel riait de plus en plus a mesure que M. Georgey enumerait ses succulents presents.

LE COLONEL.—Je vois, mon cher, que vous etes toujours le meme; vous n'oubliez pas les bonnes choses, non plus que vous n'oubliez jamais vos amis.

M. GEORGEY.—No, *my dear*, jamais. J'avais aussi porte une bonne chose a Fridric; un langue fourre, truffe, fume; un fromage gros de soixante livres; c'etait tres excellent pour lui, sale, fourre, fume. Lui manger longtemps.

Le colonel ne riait plus.

“Helas! mon cher Georgey, votre pauvre Frederic m'inquiete beaucoup. Je m'occupais de lui quand vous etes entre.

M. GEORGEY.—Quoi il avait? Pourquoi vous disez povre Fridric? Lui malade?

LE COLONEL.—Non, il est au cachot depuis dix jours.

M. GEORGEY.—Fridric au cachot? Pour quelle chose vous mettre au cachot le Fridric, soldat francais?

LE COLONEL.—Une mauvaise affaire pour ce pauvre garcon. Il s'est laisse entrainer a s'enivrer par un mauvais drole de son pays, nomme Alcide Bourel.

Le Mauvais Genie

M. GEORGEY.—Alcide! *my goodness!* Ce coquine abominable, ce gueuse horrible! il poursuivait partout le povre Fridric?

LE COLONEL.—Ils etaient six, ils ont fait un train d'enfer; le marechal des logis y est alle, Alcide l'a injurie, frappe; Frederic a lutte contre le marechal de logis pour degager Alcide. Le poste est arrive; tous deux ont ete mis au cachot, ou ils attendent leur jugement.

M. GEORGEY.—Oh! *my goodness!* Le povre Fridric! Le povre Mme Bonarde! Fridric morte ou deshonorable, c'etait le meme chose... Et le Master Bonarde! il avait un frayeur si terrible du deshonoracion!... Colonel, vous etais un ami a moi, vous me donner Fridric et pas faire de jugement.

LE COLONEL.—Ah! si je le pouvais, mon ami, j'aurais etouffe l'affaire. Mais Alcide est arrete aussi; les autres ivrognes sont a la salle de police. Le poste les a tous vus; il a degage le marechal des logis, qu'Alcide assommait a coups de poing.”

Ils causerent longtemps encore. M. Georgey cherchant les moyens de sauver Frederic, le colonel lui en demontrant l'impossibilite. Quand il parla a son ami de l'accusation de vol portee par Alcide contre Frederic, M. Georgey sauta de dessus sa chaise, entra dans une colere epouvantable contre Alcide. Lorsque son emportement se fut apaise, le colonel l'interrogea sur cette accusation d'Alcide. M. Georgey raconta tout et n'oublia pas le repentir, la maladie, la profonde tristesse de Frederic et son changement total.

Le colonel remercia beaucoup M. Georgey de tous ces details, et lui promit d'en faire usage dans le cours du proces.

M. GEORGEY.—Je ferai aussi usage; je voulais parler pour Fridric! Je voulais plaider pour cette povre miserable.

LE COLONEL, *souriant*.—Vous? Mais, mon cher, vous ne parlez pas assez couramment notre langue pour plaider? Il aura un avocat.

M. GEORGEY.—Lui avoir dix avocats, ca fait rien a moi. Vous pouvez pas defendre moi parler pour une malheureuse creature tres fort insultee. L'Alcide etait une scelerate; et moi voulais dire elle etait une scelerate, une menteur, une voleur et autres choses.

LE COLONEL.—Parlez tant que vous voudrez, mon cher, si Frederic y consent; seulement je crains que vous ne lui fassiez tort en voulant lui faire du bien.

M. GEORGEY.—No, no, je savais quoi je disais; j'etais pas une imbecile; je dirai bien.”

L'heure du diner arreta la conversation. M. Georgey mangea comme quatre, et remit au lendemain sa visite au prisonnier.

Frederic vegetait tristement dans son cachot. Ses camarades profitaient pourtant de l'amitie que lui temoignaient les officiers et le marechal des logis pour lui envoyer toutes les douceurs que peuvent se procurer de pauvres soldats en garnison en Algerie; son morceau de viande etait plus gros que le leur; sa gamelle de soupe etait plus pleine, sa ration de cafe un peu plus sucee. On lui envoyait quelques livres; la cantiniere soignait davantage son linge; sa paille etait plus epaisse; tout ce qu'on pouvait imaginer pour adoucir sa position etait fait. Frederic le voyait avec reconnaissance et plaisir; il en remerciait ses camarades et ses chefs. L'aumonier venait le voir aussi souvent que le lui permettaient ses nombreuses occupations; chacune de ses visites calmait l'agitation du malheureux prisonnier.

Le Mauvais Genie

Un matin, lendemain de l'arrivee de M. Georgey, la porte du cachot s'ouvrit, et Frederic vit entrer l'excellent Anglais suivi d'un soldat qui apportait un panier rempli de provisions. Frederic ne put retenir un cri de joie; il s'elanca vers M. Georgey, et, par un mouvement machinal, irreflechi, il se jeta dans ses bras et le serra contre son coeur.

M. GEORGEY.—Povre Fridric! J'etais si chagrine, si fache! Je savais rien hier. Je savais tout le soir; le colonel avait tout raconte a moi. Je avais apporte un consolation pour l'estomac; et le scelerate Alcide avoir rien du tout, pas une piece.”

Frederic, trop emu pour parler, lui serrait les mains, le regardait avec des yeux humides et reconnaissants.

M. Georgey profita du silence de Frederic pour exhaler son indignation contre Alcide, son espoir de le voir *fusille en pieces*.

“Je apportais a vous des nouvelles excellentes de Mme Bonarde, de M. Bonarde, de petite Juliene.”

Frederic tressaillit et palit visiblement. M. Georgey, qui l'observait, rentra sa main dans sa poche; il avait apporte des lettres du pere et de la mere. M. Georgey savait ce qu'elles contenaient; Bonard remerciait son fils d'avoir honore son nom; il racontait les propos des gens du pays, les compliments qu'on lui adressait, son bonheur en apprenant que son fils avait ete mis deux fois a l'ordre du jour; et d'autres choses de ce genre qui eussent ete autant de coups de poignard pour le malheureux Frederic. La lettre de Mme Bonard, beaucoup plus tendre, etait pourtant dans les memes sentiments d'orgueil maternel.

“Si le povre infortune etait justifie, se dit M. Georgey, je remettrai apres. Si la condamnation se faisait, je brulerai.”

Ils resterent quelques instants sans parler, Frederic cherchait a contenir son emotion et a dissimuler sa honte; M. Georgey cherchait les moyens de le faire penser a autre chose. Enfin, il trouva.

“J'avais vu le colonel; il m'avait dit c'etait pas grand'chose pour toi. Le marechal des logis dira c'etait rien, c'etait lui qui avait pousse; toi avais pousse Alcide seulement; toi etais excellente creature et le autres t'aiment tous. Et le jugement etre excellent.”

Frederic le regarda avec surprise.

FREDERIC.—J'ai pourtant entendu la lecture de l'acte d'accusation qui dit que j'ai lutte contre le marechal des logis.

M. GEORGEY.—Quoi c'est lutter? Ce n'etait rien du tout. Ce n'etait pas taper.

FREDERIC.—Que Dieu vous entende, Monsieur! Je vous remercie de votre bonne intention.

M. GEORGEY.—Tiens, Fridric, voila une grosse panier; il y avait bonnes choses pour manger. Tu avais curiosite? Tu volais voir? je savais. Voila.”

M. Georgey retira trois langues fourrees et fumees.

“Une, ail. Une, truffes. Une, pistaches; tout trois admirables. Une pate, une jambon.”

Il posa le tout sur la paillasse. Frederic sourit, il etait touche de la bonte avec laquelle cet excellent homme cherchait a le consoler. Il prit un air satisfait et le remercia vivement d'avoir si bien trouve des distractions a

son chagrin.

M. Georgey fut enchante, lui raconta beaucoup d'histoires du pays, de la ferme, de Julien, et il laissa Frederic reellement remonte et content de toutes ces nouvelles du pays.

XXVI. CONSEIL DE GUERRE

Peu de jours apres, le conseil de guerre s'assembla pour juger Alcide et Frederic. Frederic fut amene et place entre deux chasseurs. Il etait d'une paleur mortelle; ses yeux etaient gonfles de larmes qu'il avait versees toute la nuit. Sa physionomie indiquait l'angoisse, la honte et la douleur.

Alcide fut place a cote de lui. Son air effronte, son regard faux et mechant, son sourire force contrastaient avec l'attitude humble et triste de son compagnon.

On lut les pieces necessaires, l'acte d'accusation, les depositions, les interrogatoires, et on appela le marechal des logis pour déposer devant le tribunal. Il accusa tres energiquement Alcide, et il parla de Frederic en termes tres moderes.

LE PRESIDENT.—Mais avez-vous ete touche par Bonard?

LE MARECHAL DES LOGIS.—Touche pour se defendre, oui, mais pas pour attaquer.

LE PRESIDENT.—Comment cela? Expliquez-vous.

LE MARECHAL DES LOGIS.—C'est—à—dire que lorsque Bourel l'a appele, il est arrive, mais en chancelant, parce que le vin lui avait ote de la solidite. Quand il a approche, je l'ai pousse, il a voulu s'appuyer sur Bourel, et il s'est trompe de bras et de poitrine, je suppose, car c'est sur moi qu'il a chancelé. Je l'ai encore repousse; il est revenu tomber sa tete sur mon epaule. Puis le poste est accouru; on les a empoignes tous les deux; mais il y a une difference entre pousser et s'appuyer.

—C'est bien; vous pouvez vous retirer", dit le president en souriant legerement.

Le marechal des logis se retira en s'essuyant le front; la sueur inondait son visage. Frederic lui jeta un regard reconnaissant.

Les hommes du poste deposerent dans le meme sens sur ce qu'ils avaient pu voir.

Quand les temoins furent entendus, on interrogea Alcide.

LE PRESIDENT.—Vous avez appele le marechal des logis face a claques, gros joufflu, *canaille*?

ALCIDE.—C'est la verite; ca m'a echappe.

LE PRESIDENT.—Vous l'avez pousse?

ALCIDE.—Je l'ai pousse et je m'en vante: il n'avait pas le droit de me prendre au collet.

LE PRESIDENT.—Il en avait parfaitement le droit, du moment que vous lui resistiez et que vous etiez ivre. Mais, de plus, vous lui avez donne un coup de poing.

Le Mauvais Genie

ALCIDE.—Il n'était pas bien vigoureux. Je n'avais pas toute ma force. Le vin, vous savez, cela vous casse bras et jambes.

LE PRESIDENT.—Vous avez appelé vos camarades à votre secours, et spécialement Frédéric Bonard? Pourquoi appeliez-vous, si vous n'aviez pas l'intention de lutter contre votre maréchal des logis?

ALCIDE.—Je ne voulais pas me laisser frapper; l'uniforme français doit être respecté.

LE PRESIDENT.—Est-ce par respect pour l'uniforme que vous frappez votre supérieur?

ALCIDE.—Si je l'ai un peu bousculé, Bonard en a fait autant.

LE PRESIDENT.—Il ne s'agit pas de Bonard, mais de vous.

ALCIDE.—Si je parle de lui, c'est que je n'ignore pas qu'on veut tout faire retomber sur moi pour excuser Bonard.

LE PRESIDENT.—Je vous répète qu'il n'est pas question de Bonard dans les demandes que je vous adresse, mais de vous seul. De votre propre aveu, vous avez donné un coup de poing à votre chef, vous l'avez traité de *canaille*, et vous avez appelé vos amis dans l'intention évidente de vous délivrer par la force. Avez-vous quelque chose à dire pour votre excuse?

ALCIDE.—Quand j'aurais à dire, à quoi cela me servirait-il, puisque vous êtes tous décidés d'avance à me faire fusiller et à acquitter Bonard qui est un hypocrite, un voleur?... C'est un jugement pour rire, ça. .

LE PRESIDENT.—Taisez-vous; vous ne devez pas insulter vos juges ni accuser un camarade. Je vous préviens que vous rendez votre affaire plus mauvaise encore...

ALCIDE.—Ça m'est bien égal, si je parviens à faire condamner ce gueux de Bonard, ce voleur, ce..."

M. Georgey se lève avec impétuosité et s'écrie:

“Je demande la parole.

LE PRESIDENT.—Vous aurez la parole, Monsieur, quand nous en serons à la défense. Veuillez vous asseoir.”

M. Georgey se rassoit en disant:

“Je demandais excuse; ce coquin d'Alcide m'avait mis en fureur.”

Alcide se démené, montre le poing à M. Georgey en criant:

“Vous êtes un menteur! c'est une ligue contre moi!

LE PRESIDENT.—Reconduisez le prisonnier à son banc.”

Deux soldats emmènent Alcide, qui se débat et qu'on parvient difficilement à calmer.

LE PRESIDENT.—Bonard, c'est avec regret que nous vous voyons sur le banc des accusés; votre conduite a toujours été exemplaire. Dites-nous quel a été le motif de votre lutte contre votre maréchal des logis.

Le Mauvais Genie

FREDERIC, *d'une voix tremblante*.—Mon colonel, j'ai eu le malheur de commettre une grande faute; je me suis laisse entrainer a boire, a m'enivrer. Je me suis trouve, je ne puis expliquer comment, dans l'etat de degradation qui m'amene devant votre justice. Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passe entre moi et mon marechal des logis. Je me fie entierement a lui pour vous faire connaitre l'etendue de ma faute; je l'aime, je le respecte, et depuis quinze jours j'expie, par mon repentir et par mes larmes, le malheur de lui avoir manque.

LE PRESIDENT.—Ne vous souvenez-vous pas d'avoir ete appele par Bourel pour le defendre contre le marechal des logis?

FREDERIC.—Non, mon colonel.

LE PRESIDENT.—Vous ne vous souvenez pas d'avoir engage une lutte contre le marechal des logis?

FREDERIC.—Non, mon colonel.

LE PRESIDENT.—Allez vous asseoir.”

Frederic, pale et defait, retourne a sa place. On appelle les temoins; ils attennent de leur mieux la part de Frederic dans la lutte.

Les camarades d'Alcide avouent le complot imagine par lui, les moyens de flatteries et d'hypocrisie qu'ils avaient employes, l'achat des vins et liqueurs pour enivrer plus surement leur victime; le projet de vol, que leur propre ivresse et l'arrivee du marechal des logis les avaient empches de mettre a execution. Les interruptions et les emportements d'Alcide excitent l'indignation de l'auditoire.

Apres l'audition des temoins, les avocats prennent la parole; celui d'Alcide invoque en faveur de son client l'ivresse, l'entrainement; il promet un changement complet si les juges veulent bien user d'indulgence et lui accorder la vie.

L'avocat de Frederic rappelle ses bons precedents, son exactitude au service, sa bravoure dans les combats, les qualites qui l'ont fait aimer de ses chefs et de ses camarades; il le recommande instamment a la bienveillance de ses chefs, tant pour lui que pour ses parents, que le deshonneur de leur fils atteindrait mortellement. Il plaide son innocence; il prouve que Frederic a ete victime d'un complot trame par Bourel pour se rendre maitre de l'argent que possedait Bonard et le perdre dans l'esprit de ses chefs. Il annonce que M. Georgey, ami de Frederic, se chargeait d'expliquer l'indigne accusation de vol lancee par Alcide Bourel.

M. Georgey monte a la tribune des avocats. Il salue l'assemblee et commence:

“Honorbles sirs, je pouvais pas empcher une indignation de mon coeur quand ce Alcide malhonnete avait accuse le povre Fridric comme une voleur. Je savais tout, je voyais tout; c'etait Alcide le voleur. Fridric etait une imprudente, une bonne creature; il avait suivi le malhonnete ami; il croyait vrai ami, bone ami; il savait rien des voleries horribles de l'ami: Fridric comprenait pas tres bien quoi il voulait faire le malhonnete: et quand il comprenait, quand il disait: *Je voulais pas*, c'etait trop tardivement; Alcide avait vole moi... Et Fridric voulait pas dire: *C'etait lui, prenez-le pour la prison*. Et quand le bons gendarmes francais avaient arrete le malhonnete Alcide, cette gueuse avait coule dans le poche de le povre Fridric montre, chaine, or et tout. Quand j'etais arrive, je comprenais, je savais. J'avais dit, pour sauver Fridric, c'etait moi qui avais donne montre, or, chaine. Le gendarmes francais avaient dit: “C'etait bon: il y avait pas de voleur.” Et j'avais emmene les deux garcons: et j'avais foudroye Alcide et j'avais chasse lui. Et Fridric etait presque tout a fait morte de desolation du arretement des gendarmes. Et le pere infortune et le mere malheureuse etaient presque morte de l'honneur perdu une minute. Voila pourquoi Fridric il etait soldat. Et vous avez le capacite de voir il etait bon soldat, brave soldat, soldat francais dans le genereuse, brave regiment cent et deux. Et si cette

Le Mauvais Genie

scelerate Alcide avait reussi au deshonneurment a la mort du povre Fridric, lui contente, lui enchante, lui heureuse. Et les povres Master Bonarde, Madme Bonarde, ils etaient mortes ou imbeciles du grand, terrible desolation. Quoi il a fait, le povre accuse? Rien du tout. Marechal des logis disait: "Rien du tout". Seulement tomber a l'epaule du brave, honorable marechal des logis francais. Et pourquoi Fridric tomber sur l'epaule? Par la chose que le gredine Alcide avait fait ivre le malheureuse, avec du vin abomin'ble, horrible. C'etait un acte de grande scelerate, donner du vin horrible. Et le povre malheureuse il etait dans un si grand repentement, dans un si grand chagrinement! (*Montrant Frederic et se retournant vers lui.*) Voyez, lui pleurer! Povre garçon, toi pleurer pour ton honneur, pour tes malheureux parents! Toi, brave comme un lion terrible, toi, courageuse et forte toujours, partout: toi, a present, abattu, humilie, honteuse! Tes povres yeux, allumes comme le soleil en face des ennemis... tristes, abaises, ternis... Povre Fridric! Rassure ton povre coeur; tes chefs il etaient justes; ils etaient bons; ils savaient tu etais une honneur du brave regiment; ils savaient tu voulais pas faire mal; ils savaient ta desolation. Eux t'ouvrir les portes du tombeaux. Eux te dire: Sors, Lazare! Prends la vie et l'honneur. Tu croyais etre morte a l'honneur. Nous te rendons la vie avec l'honneur. Va combattre encore et toujours pour les gloires de notre belle France. Va gagner la croix de l'honneur. Va crier a l'ennemi: Dieu et la France!"

Un murmure d'approbation se fit entendre lorsque M. Georgey descendit de la tribune. Frederic se jeta dans ses bras. M. Georgey l'y retint quelques instants. Le conseil se retira pour deliberer sur le sort des deux accuses; l'attente ne fut pas longue.

Quand il rentra dans la salle:

"Frederic Bonard, dit le president, le tribunal, usant d'indulgence a votre egard, en raison de votre excellente conduite et de vos antecedents; eu egard a votre sincere repentir, vous acquitte pleinement, a l'unaninite, et vous renvoie de la plainte."

Frederic se leva d'un bond, tendit les bras vers le colonel. Son visage, d'une paleur mortelle, devint pourpre et il tomba par terre comme une masse.

M. Georgey s'elanca vers lui; une douzaine de personnes lui vinrent en aide, et on emporta Frederic, que la joie avait failli tuer. Il ne tarda pas a revenir a la vie; un flot de larmes le soulagea, et il put temoigner a M. Georgey une reconnaissance d'autant plus vive qu'il avait craint ne pouvoir eviter au moins cinq ans de fer ou de boulet.

Quand le tumulte cause par la chute de Frederic fut calme, le president continua:

"Alcide Bourel, le tribunal, ne pouvant user d'indulgence a votre egard en raison de la gravite de votre infraction a la discipline militaire, et conformement a l'article *** du code penal militaire, vous condamne a la degradation suivie de la peine de mort."

Un silence solennel suivit la lecture de cette sentence. Il fut interrompu par Alcide, qui s'ecria, en montrant le poing au tribunal:

"Canailles! je n'ai plus rien a menager; je puis vous dire a tous que je vous hais, que je vous meprise, que vous etes un tas de gueux..."

—Qu'on l'emmene, dit le colonel. Condamne, vous avez trois jours pour l'appel en revision ou pour implorer la clemence imperiale.

ALCIDE, *vociferant*.—Je ne veux en appeler a personne; je veux mourir; j'aime mieux la mort que la vie que je menerais dans vos bagnes ou dans vos compagnies disciplinaires."

Le Mauvais Genie

En disant ces mots, Alcide s'elanca sur le marechal des logis, et, avant que celui-ci ait pu se reconnaître, il le terrassa en lui assenant des coups de poing sur le visage. Les gendarmes se precipiterent sur Alcide et releverent le marechal des logis couvert de sang. Quand le tumulte cause par cette scene fut calme, on fit sortir Alcide. Le colonel ordonna qu'il fut mis aux fers.

Les officiers qui composaient le tribunal allerent tous savoir des nouvelles de Frederic. La scene qui suivit fut touchante: Frederic, hors de lui, ne savait comment exprimer sa vive reconnaissance.

LE COLONEL.—Remets-toi, mon brave garçon, remets-toi; nous avons fait notre devoir; il faut que tu fasses le tien maintenant. Bientot, sous peu de jours peut-etre, nous aurons un corps d'Arabes sur les bras. Bats-toi comme tu l'as fait jusqu'ici; gagne tes galons de brigadier, puis de marechal des logis, en attendant l'epaulette et la croix.”

Tout le monde se retira, laissant avec Frederic M. Georgey, qui avait recu force compliments, et qui put se dire qu'il avait contribue a l'acquittement de son protege.

Quand M. Georgey et Frederic apprirent la nouvelle violence d'Alcide, le premier se frotta les mains en disant:

“Je savais. C'etait une hanimal feroce, horrible. Lui tue par une fusillement; c'etait tres bon.”

Frederic, inquiet de son marechal des logis, alla savoir de ses nouvelles; il le trouva revenu de son etourdissement et soulage par la quantite de sang qu'il avait perdu par suite des coups de poing d'Alcide.

Pendant que Frederic etait au cachot, il avait a peine touche aux provisions de M. Georgey; il proposa a sa chambree de s'en regaler au repas du soir.

“Mais pas de vin, dit-il, un petit verre en finissant voila tout. J'ai jure de ne jamais boire, ni faire boire plus d'un verre a chaque repas.”

Les camarades applaudirent a sa resolution, et le repas du soir n'en fut que plus gai; les provisions de M. Georgey eurent un succes prodigieux; Frederic fut oblige de les retirer pour empecher les accidents.

“Nous serons bien heureux, dit-il, de les retrouver demain, mes amis.

LES CAMARADES.—Au fait, ton acquittement vaut bien deux jours de fete.

FREDERIC.—Tous les jours de ma vie seront des jours de fete et d'actions de grace au bon Dieu et a mes excellents chefs.

LE BRIGADIER.—Notre bon aumonier etait-il content! Comme il remerciait le colonel et les autres officiers qui t'ont juge!

UN CAMARADE.—Et ce gueux d'Alcide a-t-il crie, jure! Quelle canaille!

FREDERIC.—Prions pour lui, mes bons amis; j'ai demande a M. l'aumonier une messe pour la conversion de ce malheureux. Puisse-t-il se repentir et mourir en paix avec sa conscience!”

XXVII. BATAILLE ET VICTOIRE

Le colonel avait prevu juste. Trois jours apres le jugement, un signal d'alarme reveilla le regiment au milieu de la nuit. Un avant-poste annonca qu'un flot d'Arabes approchait; en peu d'instants les deux escadrons furent

Le Mauvais Genie

sur pied et en rang; les Arabes debusquaient sans bruit d'un defile dans lequel le colonel ne voulut pas s'engager, sachant que l'ennemi couronnait les cretes. Ils croyaient surprendre la place; mais ce furent eux qui se trouverent surpris et enveloppes avant d'avoir pu se reconnaître. On en fit un massacre epouvantable; on y fit des prodiges de valeur. Le colonel s'etant trouve un instant entoure seul par un groupe d'Arabes, Frederic accourut et sabra si bien de droite et de gauche qu'il reussit a le degager, a blesser grievement et a faire prisonnier le chef de ce groupe. Dans un autre moment, il vit son marechal des logis accule contre un rocher par six Arabes contre lesquels il se defendait avec bravoure. Frederic tomba sur eux a coups de sabre, en etendit trois sur le carreau, blessa et mit en fuite le reste, et emporta le marechal des logis, qui etait blesse a la jambe et ne pouvait marcher. Le lendemain, il fut encore mis a l'ordre du jour et il recut les galons de brigadier.

M. Georgey triomphait des succes de son protege et dit au colonel apres la bataille:

“J'avais toujours regarde dans une lunette d'approche. J'avais vu tout de sur mon toit.

LE COLONEL.—Comment? Ou etiez-vous donc?

M. GEORGEY.—J'avais monte bien haut sur le toiture. Je voyais tres bien. C'etait joli en verite. Fridric venait, allait, courait, tapait par tous les cotes. C'etait un joli battement. Moi avais jamais vu batailler. C'etait beau les soldats francais. C'etait comme un regiment de lions. J'aimais cette chose. Je disais bravo les lions!”

L'execution d'Alcide eut lieu huit jours apres ce combat. Il mourut en mauvais sujet et en mauvais soldat, comme il avait vecu. Il refusa d'ecouter l'aumonier. Ses dernieres paroles furent des injures contre ses chefs et contre Frederic. Personne ne le regretta au regiment.

M. Georgey resta deux mois avec le colonel, puis il alla pres d'Alger pour etablir des fabriques. Il y reussit tres bien; deux ans apres il alla passer quelque temps a Alger.

Un jour qu'il visitait un des hopitaux francais, en traversant une des salles, il s'entendit appeler; il approcha du lit et reconnut Frederic; mais ce n'etait que l'ombre du vigoureux soldat qu'il avait quitte deux ans auparavant. Maigre, pale, affaibli, Frederic pouvait a peine parler. Il saisit la main de son ancien defenseur et la serra dans les siennes.

M. GEORGEY.—Quoi tu avais, malheureuse? Toi etais ici dans un hopital?

FREDERIC.—J'y suis depuis trois mois, Monsieur; je suis bien malade de la fievre, qui ne veut pas me quitter. Si je pouvais changer d'air, retourner au pays, il me semble que je guerirais bien vite.

M. GEORGEY.—Il fallait, mon brave Fridric; il fallait.

FREDERIC.—Mais je ne peux pas, Monsieur; c'est difficile a obtenir, et je ne connais personne qui puisse faire les demarches necessaires.

M. GEORGEY.—Et le brave colonel?

FREDERIC.—Le regiment a ete envoye a Napoleonville, Monsieur. J'en suis bien loin.

M. GEORGEY.—Et quoi tu es? brigadier toujours?

FREDERIC.—Non, Monsieur, je suis marechal des logis et porte pour la croix; mais je crains bien de ne jamais la porter.

Le Mauvais Genie

M. GEORGEY.—La croix! Marechal des logis! C'etait joli! Marechal des logis et la croix a vingt et un ans! Je demandais pour toi; je obtiendrai; je t'emmener avec moi! Je te mener a Madme Bonarde.”

Frederic lui serra les mains; son visage rayonna de bonheur. Il le remercia chaudement.

Huit jours apres, M. Georgey lui apportait un conge d'un an. Il s'occupa ensuite du passage sur un bon batiment et des provisions necessaires pour le voyage. Quinze jours plus tard, M. Georgey et Frederic débarquaient a Toulon. Ils n'y resterent que vingt-quatre heures, pour y prendre quelque repos. Frederic ecrivit a sa mere pour lui annoncer son arrivee avec M. Georgey.

Trois jours plus tard, ils entraient dans la ferme des Bonard. L'entrevue fut emouvante. Mme Bonard ne pouvait se lasser d'embrasser, d'admirer son fils et de remercier M. Georgey. Le pere ne se lassait pas de regarder ses galons de marechal des logis. Julien etait tellement embelli et fortifie qu'il etait a peine reconnaissable. Frederic fut beaucoup admire; il avait grandi d'une demi-tete; il avait pris de la carrure; ses larges epaules, son teint basane, ses longues moustaches lui donnaient un air martial que Julien enviait.

“Et moi qui suis reste de si chetive apparence! dit Julien en tournant autour de Frederic.

FREDERIC.—Tu te crois chetif? Mais tu es grandi a ne pas te reconnaitre. Pense donc que tu n'as que dix-sept ans. Tu es grand et fort pour ton age.

BONARD.—Le fait est qu'il nous fait l'ouvrage d'un homme. Et toujours pret a marcher; jamais fatigue.

—Pas comme moi a son age", dit Frederic en souriant.

Il devint pensif; le passe lui revenait.

M. GEORGEY.—Allons, marechal des logis, pas parler de dix-sept ans. Parle de vingt-deux, c'etait plus agreable. Voyez, papa Bonarde. Combien votre garcon il etait superbe. Et magnifiques galons! Et moi qui voyais arriver le galons sur mon toit.

BONARD.—Comment, sur votre toit? Quel toit?

M. GEORGEY.—C'etait le toiture du colonel. Je voyais de mon lunette. Il se battait furieusement! C'etait beau! magnifique! Fridric il tapait sur les Mauricauds! Les Mauricauds ils tombaient, ils tortillaient. C'etaient le serpents contre les lions. Et Fridric etait apres brigadier. Et une autre combattement, il etait marechal des logis.”

Frederic voulut changer de conversation, mais M. Georgey revenait toujours aux batailles, aux traits de bravoure, aux hauts faits de Frederic; le pere etait tout oreille pour M. Georgey; la mere etait tout yeux pour son fils.

Quand on eut bien cause, bien questionne et bien dine, quand Frederic eut bien fait connaitre ce qu'il devait a son excellent protecteur, sauf l'affaire du conseil de guerre que M. Georgey l'avait engage a ne confier qu'a sa mere, Bonard voulut faire voir son marechal des logis dans le bourg. Il lui proposa d'aller chez M. le cure.

M. GEORGEY.—Et aussi, je voulais avoir le logement pour moi. Quoi faisait Caroline?

MADAME BONARD.—Votre logement est tout pret, Monsieur; nous avons une belle chambre pour vous a la ferme; grace aux douze mille francs que vous avez laisses a Julien, grace a votre generosite envers lui et envers nous, nous avons bien agrandi et ameliore la maison. Si vous desirez avoir Caroline, elle viendra tres

Le Mauvais Genie

volontiers; elle est chez sa mere, elles font des gants.

M. GEORGEY.—Oh! *yes!* Je voulais tres bien. Je voulais voir mon logement chez vous.”

M. Georgey fut promene dans toute la maison. Il y avait en haut deux grandes et belles chambres; Julien en avait une pres de lui; il en restait deux, pour Caroline et pour quelque autre visiteur. En bas demeuraient Bonard et sa femme et Frederic.

En redescendant dans la salle, Frederic jeta un regard furtif du cote de l'ancienne armoire brisee; il vit avec une vive satisfaction qu'elle n'y etait plus. M. Georgey, apres le depart de Frederic, avait achete un beau dressoir—buffet qui avait remplace l'armoire fatale, brulee par son ordre.

Pendant plusieurs jours, Bonard triomphant, mena son fils chez toutes ses connaissances et dans la ville ou il cherchait tous les pretextes possibles pour le faire passer devant la demeure des gendarmes; les galons de Frederic lui valaient le salut militaire des simples gendarmes et une poignee de main du brigadier. Le pere saluait avec son fils et s'arretait volontiers pour causer et dire un mot des combats racontes par Georgey.

Frederic ne voulut pourtant pas rester oisif: il travailla comme Julien et son pere: ce fut pour Bonard un avantage reel; il ne prenait plus d'ouvrier, tout le travail se faisait entre eux.

Caroline, qui etait rentree avec joie chez son ancien maitre, aidait Mme Bonard dans les soins du menage et ceux du betail.

M. Georgey vivait heureux comme un roi, entoure de gens qu'il aimait et qui eprouvaient pour lui autant d'affection que de reconnaissance. Il resolut de se fixer dans le pays. Il acheta tout pres des Bonard une jolie habitation au bord d'une riviere tres poissonneuse ou il pouvait se donner le plaisir de la peche, et dont il voulut profiter pour y etabliir une usine. Caroline devint sa femme de menage sous la direction de sa mere, qui etait entree avec elle au service de M. Georgey.

La fin du conge de Frederic approchait, il ne restait plus que trois mois de cette bonne vie de famille; il regrettait souvent de ne pouvoir la continuer jusqu'a la fin de sa vie.

“Mais, disait—il, faut que je fasse mon temps; j'ai encore trois annees de service.”

Mme Bonard pleurait; Frederic cherchait a la distraire, mais plus le moment approchait, plus la tristesse augmentait, et plus Frederic se sentait dispose a la partager.

“Ah! si j'avais dix—huit ans, disait Julien, comme je partirais a ta place! Et avec quel bonheur je vous donnerais a tous ce temoignage de ma reconnaissance.

FREDERIC.—Tu aimerais donc la vie de soldat?

JULIEN.—Non, pas a present. Mais si c'etait pour t'en debarrasser, je l'aimerais plus que tout autre etat.”

M. Georgey ne disait rien; quelquefois il vantait l'etat militaire.

“C'etait magnifique! disait—il. C'etait si glorieux!”

Un jour, au moment du diner. M. Georgey presenta une lettre a Frederic.

M. GEORGEY.—C'etait le colonel; il demandait le nouvelles de ta sante.

Le Mauvais Genie

FREDERIC.—Que c'est bon a lui! Excellent colonel!

JULIEN.—Qu'est-ce qu'il te dit? Lis-nous cela.

FREDERIC.—“Mon cher Bonard, je t'expedie ta liberation du service et la croix que tu as si bien ginee. Je veux te donner moi-meme cette bonne nouvelle et te dire que je te regrette, toi qui etais une des gloires du regiment; tes chefs et tes camarades te regrettent comme moi. Mais puisque le medecin declare, d'apres ce que me dit Georgey, que tu ne peux retourner en Afrique sans danger pour ta vie, je n'hesite pas a t'accorder ta liberation du service. La voici bien en regle. Adieu, mon ami; j'espere bien te revoir en pekin un jour ou l'autre.

“Ton ancien colonel du 102e chasseurs d'Afrique,

“BERTRAND DUGUESCLIN”

Frederic eut de la peine a aller jusqu'au bout; la joie, la surprise, la reconnaissance lui etranglaient la voix. Quand il eut fini, il regarda M. Georgey qui souriait, et, se levant, il prit une de ses mains, la serra vivement et la porta a ses levres. Il voulut parler, mais il ne put articuler une parole; de grosses larmes coulaient de ses yeux. M. Georgey se leva, le serra dans ses bras.

M. GEORGEY.—C'etait rien; ce n'etait rien! Je n'avais pas beaucoup de peine a faire le chose. Seulement, j'avais fait de ecritures. Madame Bonard, il etait bien joyeux.

MADAME BONARD.—Oh! Monsieur!, notre cher et respectable bienfaiteur! Comment vous remercier? Que faire pour vous temoigner notre reconnaissance?

M. GEORGEY.—Il fallait etre bien heureuse et puis donner un pitit portion amitie pour le pauvre Georgey tout seul, sans famille.

—Nous serons toujours vos plus sincerés amis, vos serviteurs devoués; nous vous ferons une famille, cher, excellent bienfaiteur, repondit Mme Bonard en se jetant a ses genoux. Vous avez rendu le fils a sa mere. La mere n'oubliera jamais ce qu'elle vous doit.”

La joie de Bonard etait a son comble; voir son fils decore et sergent, le voir rester au pays et jouir sans cesse de sa gloire comblait tous ses voeux.

A partir de ce jour, ce fut un bonheur sans melange; jamais M. Georgey n'eprouva le desir de quitter ses amis et de reprendre ses anciennes relations. Il trouvait au milieu des Bonard tout ce qu'il avait desiré, du calme, de l'affection, des sentiments honorables, des gouts simples, une reconnaissance sans bornes.

Il a augmente sa maison d'une jeune soeur de Caroline, bonne active et agreable; elle a dix-neuf ans. Frederic trouve en elle les qualites necessaires au bonheur interieur. Mme Bonard desiré vivement l'avoir pour belle-fille. M. Georgey dit sans cesse des paroles qu'il croit fines et qui designent clairement que ce mariage lui serait fort agreable. Frederic sourit, Pauline rougit et ne parait pas mecontente; tout le monde s'attend a voir une noce avant deux mois.

Frederic a vingt-quatre ans; il aura du bien, il est beau garcon, religieux, laborieux. Depuis la mort de son *mauvais genie*, comme il appelait Alcide, il n'a jamais failli. Il sera bon mari et bon pere, car il est bon fils, bon ami et surtout bon chretien.

Le Mauvais Genie

Julien compte passer sa vie pres de ses bienfaiteurs, qui esperent le garder toujours. Il parle souvent avec M. Georgey de l'avantage qu'il y aurait a profiter de la petite riviere qui traverse sa propriete, pour etablir une fabrique de fil de fer et de laiton. M. Georgey ne dit pas non, il sourit, il fait des plans qu'il explique a Julien, et ils passent des soirees entieres a former des projets qui seront probablement executes bientot.

P. – S. J'apprends que Frederic est marie depuis huit jours, que M. Georgey a donne en present a Frederic la somme de dix mille francs, et cinq mille a Pauline. Il a commence a construire une manufacture dont il donnera la direction et les produits a *petite Juliene*.

Ils sont tous aussi heureux qu'on peut l'etre en ce monde.